Nouvelle Série
N° 1
9e Année

Défense de l'Occident

JANVIER 1960

Revue mensuelle politique et littéraire
Secrétaire général : Jacques Poillot

SOMMAIRE

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, Services commerciaux et vente :
58, rue Mazarine, Paris (6e).

Abonnement. — 1 an : 15,00 NF ; Etranger : 18,00 NF
Soutien : 30,00 NF — Propagande : 50,00 NF

C. C. P. : 2182-19 PARIS

*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue ***DÉFENSE DE L'OCCIDENT*** à partir du N° ______

NOM ______________________________

PRÉNOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

....

Signature

Abonnements. — 1 an : 1.500 fr.

Etranger : 1 an : 1.800 fr.

Soutien : 3.000 fr.; propagande : 5.000 fr.

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à : Les Sept Couleurs, 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 2182-19 Paris.

A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux, en ce début d'année, de présenter à nos lecteurs le premier numéro d'une nouvelle série qui marquera un renouvellement et, nous l'espérons aussi, un enrichissement de la formule sous laquelle notre revue paraît depuis huit ans.

Ce renouvellement est l'aboutissement d'un projet déjà ancien. Depuis sa création en 1952 « Défense de l'Occident » s'est à peu près exclusivement consacrée à la politique et plus particulièrement au commentaire de l'actualité politique française et étrangère.

Nos lecteurs savent que nous avons toujours accompli cette tâche dans un esprit de totale indépendance vis-à-vis de tous les intérêts et de toutes les idéologies quels qu'ils soient, et que nous nous sommes constamment efforcés dans le panorama de l'actualité que leur présentait chacun de nos numéros de leur apporter des informations inédites ou volontairement passées sous silence par la presse française sur des hommes ou des faits peu ou mal connus. Ils savent également combien l'évolution des événements intérieurs et extérieurs, de la chute de la IVe République sous l'irrésistible

pression du drame algérien à l'aggravation récente de la crise atlantique, est venue confirmer l'exactitude des analyses que nous leur avons proposées dans cette revue.

Il y a longtemps toutefois que nous désirions nous évader du seul commentaire d'une actualité dont il était et demeure d'ailleurs trop évident qu'il n'est pas au pouvoir d'une revue d'en orienter le cours.

Nous désirions aussi depuis longtemps offrir à nos lecteurs des articles dont le sujet ne fût pas strictement politique au sens étroit dans lequel une certaine pensée de droite a trop longtemps voulu enfermer en France la complexe réalité que recouvre ce terme.

Nous souhaitions publier les études économiques, sociales et historiques ainsi que les essais et chroniques littéraires ou artistiques, seuls susceptibles de permettre à « Défense de l'Occident » d'attirer l'attention d'un public plus nombreux.

Nous souhaitons, enfin, sans renoncer à aucune de nos positions fondamentales, accueillir, dans notre revue avec l'esprit le plus ouvert, l'expression de tendances différentes des nôtres et d'y ouvrir un dialogue avec des hommes parfois éloignés de nous, mais avec qui nous pouvions retrouver un accord sur ce qui nous a toujours paru essentiel la défense des valeurs menacées de la civilisation occidentale et le refus d'un certain aspect du monde moderne.

C'est d'ailleurs parce que ces préoccupations d'ordre divers étaient depuis longtemps les nôtres que nous nous sommes efforcés depuis quelques années déjà, dans la mesure où nous l'ont permis les circonstances et la modicité de nos moyens de rendre cette revue plus vivante et plus variée.

Plus vivante en invitant à s'y exprimer sur les questions d'actualité des personnalités représentatives du

monde des lettres. de la politique ou de l'armée, et plus variée en y créant une rubrique régulière des livres politiques et littéraires.

Mais nous voulons cette année, et ce numéro en apporte le témoignage à nos lecteurs, faire dans cette voie un nouveau pas en avant qui sera suivi nous l'espérons de quelques autres encore plus importants.

En augmentant notre nombre de pages, en améliorant notre présentation, en renforçant certaines de nos rubriques dont ce premier numéro n'offre qu'un spécimen encore imparfait, en nous astreignant à une date de parution plus rigoureuse, nous espérons donner à notre revue une formule plus complète et plus variée dans laquelle les lecteurs fidèles qui nous accompagnent depuis plusieurs années, verront, nous l'espérons, la suite des efforts persévérants qu'ils ont bien voulu encourager jusqu'à présent et que nous leur demandons de suivre encore avec la même sympathie et la même fidélité.

D. O.

Garder la voiture, congédier le valet

Les sages sont peut-être ceux qui ne veulent rien savoir de leur temps. J'écris ces pages pendant ces jours feutrés et incolores pendant lesquels nous nous apercevons, presque sans y prendre garde, que cette tache rose qui représentait sur la carte du monde la puissance de notre pays s'effrite, comme un glaçon, et part à la dérive. De la France que restera-t-il demain ? Une Hollande hargneuse. Non, rien ne m'intéresse plus dans l'actualité politique française, tout ce qu'on peut *dire* me paraît vain parce que le destin de la France elle-même me parait scellé par le triomphe des causes même de sa décadence. Le combat par les idées qui avait un sens hier, n'en a plus aujourd'hui. Ce sont d'autres méthodes qu'il faut employer.

Je m'explique. A mes yeux, le problème politique français actuel est un problème *d'hommes* et non un problème de *doctrines*. Les doctrines dont nous souhaitons le triomphe ont en fait triomphé, en partie du moins, devant le pays : nous souhaitions l'autorité, le pays s'est prononcé pour l'autorité ; nous souhaitions la stabilité, le pays s'est prononcé pour la stabilité ; nous ne voulions plus du Parlement, le pays a rejeté les parlementaires ; nous réclamions une politique d'action européenne et d'entente franco-allemande, le pays n'est pas opposé à cette politique ; en un mot, nous voulions un régime nouveau, et le pays a plébiscité un régime nouveau. Mais les *hommes* auxquels il a remis le soin de réaliser les vœux exprimés par son plébiscite l'ont trahi. Ils sont les mandataires, non pas du pays, mais des intérêts et des groupes qui, depuis trente ans, exploitent notre pays, l'intoxiquent, l'empoisonnent et en ont fait une nation malade, qui ne se soutient plus que par l'ostentation, le bavardage, le mensonge, enfin par tous les fards qu'on met aux joues des vieilles vedettes en ruine pour les produire à la lumière.

Chargés d'instaurer un régime nouveau, ils ont fait de ce nouveau régime un masque, un cheval de bois illusoire dans le ventre duquel ils ont fait entrer tous les hommes que le pays entendait chasser. Les principes qui dirigent leur politique sont les mêmes qui ont introduit dans notre pays la sécession, la haine, les attentats et l'impuissance, et qui reproduisent aujourd'hui, moisson semblable et qu'on feint de ne pas reconnaître, dans ce que la France appelait jadis son empire, la même sécession, la même haine, les mêmes attentats et pour finir la même impuissance.

Le pays s'étant prononcé, le problème politique qui reste à régler en France aujourd'hui est uniquement un problème *d'hommes*. Ce problème a sa technique particulière. Il y a des moyens pour combattre les doctrines, il y en a d'autres pour changer les hommes. Il y a des instruments pour combattre les idées, il y en a d'autres pour une mise à l'écart des personnes.

Quelle est l'utilité d'une *revue politique* en ce qui concerne ce problème précis et unique ? Elle est nulle.

Allons même plus loin. Dans cette contradiction entre la *doctrine* et les *hommes*, une revue politique ne peut que s'empêtrer dans des *distinguo* et des byzantinismes qui conduisent au charabia sinon au mensonge. Car enfin, ce régime nouveau que nous avons réclamé et qui nous a apporté certaines satisfactions de principe ne peut pas être entièrement privé des avantages qui découlent de ces modifications elles-mêmes. Quand l'autorité est restaurée, quand le Parlement est *groggy*, quand le ministère ne change pas tous les trois mois, il doit en résulter un certain nombre d'avantages pour la nation, quels que soient les hommes en place. C'est, du moins, ce que nous avions toujours soutenu jusqu'à présent. Alors, nierons-nous les conséquences de nos propres principes ? Pataugerons-nous dans la mauvaise foi que nous reprochons à nos adversaires ?

Mais, en même temps, parce que les *hommes* au pouvoir sont porteurs des miasmes de la décadence et de la mort, leur politique chargée d'idéologie anéantit tous les bienfaits qu'on pouvait attendre du redressement. Alors que le choix d'un régime stable et fort pouvait nous permettre de redresser une situation compromise, ils nous conduisent au désastre, sans y être acculés par des défaites ou des catastrophes, mais uniquement par entêtement doctrinal. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes au nom duquel notre empire s'abat comme un château de cartes n'a jamais existé que dans l'imagination des doctrinaires. En aucun temps et en aucun lieu du monde, et de notre temps moins que jamais, il n'a

été un fait. Les nations se sont construites contre ce droit et la politique du Second Empire qui en avait fait un dogme a été la plus désastreuse de notre histoire. Portés au pouvoir pour réagir contre l'incohérence et l'impuissance, les hommes du régime actuel réussissent à perdre des terres françaises sans avoir enregistré aucune défaite et même ils les perdent sans combat.

Nous ne pouvons ignorer ces résultats : nous n'avons pas le droit de les cacher. Alors, approuvant le changement de régime *en soi* et le combattant dans ses effets, serons-nous comme la mère d'*Hamlet*, « riant d'un œil et pleurant de l'autre », parce que le nouveau régime qui est quand même meilleur que l'ancien *à certains égards*, est aussi détestable que lui à *d'autres points de vue ?* On ne peut pas crier à la fois « Vive le Roi, vive la Ligue ». Nous avons crié « Vive le Roi ». Si le roi n'est pas bon, ce n'est pas le Louvre qu'il faut attaquer : il y a d'autres choses à faire que de coiffer le bonnet des ligueurs. Le « bout de chemin » avec l'adversaire peut être une tactique pour les partis, ce n'est pas une solution qui satisfasse la logique et l'honnêteté. Puisque nous ne pouvons pas être *contre* le régime à cause de ce qu'il contient de notre doctrine et que nous ne voulons pas être *pour* les hommes à cause des intérêts et des principes qu'ils représentent, nous n'avons le choix qu'entre un palmarès nuancé de blâmes et d'éloges dont je ne me sens pas le courage d'entreprendre la rédaction et le refus de nous mêler de la sale cuisine qu'on présente aujourd'hui sous notre pavillon.

Que nous reste-t-il à faire ? Je ne crois pas qu'il soit complètement inutile que notre protestation continue à s'élever. Elle ne s'élève plus dans le désert. Le pays n'a peut-être pas tout-à-fait conscience du choix qu'il a fait : mais ce choix a été fait et il est chargé de conséquences. Nous voulons continuer à montrer même si elles sont inactuelles, les voies selon lesquelles peut se développer notre avenir. Nous croyons que la France doit défendre par la force les possessions sur lesquelles est planté son drapeau. Nous croyons que cette défense est un droit, qu'elle ne concerne que nous, et que nous devons rompre avec tous les organismes internationaux quels qu'ils soient, qui prétendent s'ériger en arbitres de nos affaires personnelles et nous imposer sous le nom de morale internationale des principes qui ne sont que des fantômes et qu'eux-mêmes ne respectent pas quand il s'agit de leur intérêt. Nous croyons que nous devons hâter de toutes nos forces la constitution d'une véritable communauté européenne, principalement en faisant concorder les intérêts de la France et de l'Allemagne et en écartant de la scène poli-

tique les hommes liés d'une manière ou de l'autre à des querelles du passé. Nous croyons que nos nations trop faibles pour résister aujourd'hui aux pressions qui s'exercent sur elles peuvent retrouver un rôle historique et une indépendance véritable en devenant une seule nation européenne appuyée sur les ressources de l'Afrique. Nous croyons que la destinée naturelle de cette communauté européenne est d'être une *troisième force*, de se constituer comme telle, de se donner les moyens de l'être, et de reconstituer sa puissance par les avantages naturels que doit lui donner cette position. Nous croyons que par l'énergie et la volonté qui sont les principes que le référendum a approuvés et en éliminant les idéologies et les profiteurs de ces idéologies que le référendum a condamnés, nous pouvons sauver encore notre indépendance et notre avenir.

Ces idées sont celles que nous avons soutenues depuis le début de l'existence de cette revue. Elles ne cesseront pas d'inspirer les études de caractère politique que nous donnerons dans nos nouveaux numéros, même si celles-ci se trouvent liées moins étroitement à l'actualité politique.

Mais en même temps, en raison de la contradiction qui existe entre les *doctrines* qui ont été plébiscitées et les *hommes* qui les représentent aujourd'hui notre revue peut se proposer une autre mission. Ce que le pays a condamné, c'est un régime de démocratie telle qu'elle a fonctionné dans notre pays et un esprit qui est à la fois une idéologie et une mentalité. Prendre acte de cette condamnation, en montrer les conséquences, constater jusqu'à quel point ce verdict national a été accepté et par quelles positions cela se traduit ou comment on cherche à le tourner et par quelles contre-offensives, c'est une première tâche qui est, en quelque sorte de nomenclature et pour ainsi dire de cadastre.

Il en est une autre non moins importante. Le plébiscite ayant indiqué une voie mais sans fixer de normes, comment est-il interprété, quelles solutions sont envisagées, quels sont les éléments de remplacement qui sont généralement acceptés, quels sont ceux qui sont contestés ? Une tâche qui est, cette fois d'information et de confrontation. Parmi les mérites qu'on ne peut refuser au régime issu du 13 mai, malgré tous les sujets de mécontentement qu'il a fait naître, il en est un que nous ne pouvons nier et dont l'importance commence seulement à apparaître.. Il a montré qu'il y avait une *alternative* à la démocratie parlementaire et qu'il existait des types de régimes autoritaires qui échappent à la condamnation portée globalement en 1945 contre tout ce qui n'était pas démocratique. Nous constatons chaque jour à l'étranger

la portée de cette idée nouvelle. Sous quelle forme, jusqu'à quel point en a-t-on pris conscience dans notre propre pays, quels *tabous* subsistent, quels autres ont été levés, comment en somme notre opinion se comporte-t-elle dans cette mer nouvelle sur laquelle notre destin l'a amenée à naviguer, c'est encore un autre sujet de recherches, de comparaisons, et presque de *mesure* qui n'est pas inutile. Il y a à faire, à l'heure actuelle, quelque chose d'analogue à cette *Enquête sur la Monarchie* par laquelle Maurras commença à la fin du XIX[e] siècle. Il est plus important peut-être de *faire ce point* dans le périple que les idées ont commencé à accomplir depuis dix-huit mois que de nous acharner à signaler — avec un notable retard sur l'actualité — les bévues d'une équipe politique nécessairement éphémère. Car les hommes passent, ils ne sont qu'une figuration qu'une autre figuration remplacera plus ou moins brutalement. Mais les yeux d'Ezéchiel qui s'ouvrent, les cieux qu'ils ont vus resteront inscrits sur leur rétine. Les yeux d'Ezéchiel, qu'ont-ils vu exactement ? Ne laissons pas les brouillards et les suies de l'actualité brouiller cette lueur, cet instant de voyance dans lequel la France s'est reconnue et au nom duquel elle a prononcé...

Naturellement, ce désir de confrontation et de discussion nous aménera à rechercher des collaborations aussi diverses que possible. Cette variété, j'aimerais même qu'elle s'accompagne d'un peu d'école buissonnière.

La politique n'est pas tout dans l'image que nous nous faisons du monde : elle n'est qu'une *préoccupation*. Sur cette hiérarchie des choses, il y aurait beaucoup à dire. Nos lecteurs les plus anciens et les plus fidèles ne nous en voudront pas, du moins je l'espère, si nous faisons entrer un peu d'air frais dans cette atmosphère fétide que constitue aujourd'hui la politique française. Stendhal oubliait les matamores et les politiciens de son temps en écrivant *La Chartreuse de Parme*. Il faut parfois ouvrir la fenêtre.

Maurice BARDÈCHE.

Un livre parait ce mois-ci :

LE ROMANTISME FASCISTE

Bientôt paraîtra aux Editions Fasquelle le prochain essai de Paul Sérant « Le Romantisme fasciste ». Après ses précédents ouvrages « Gardez-vous à gauche » et « Où va la droite ? », il y poursuit sa réflexion sur les grandes attitudes politiques de notre temps. A travers l'œuvre de six écrivains que l'on a — à tort ou à raison — pourvus en France de l'étiquette « fasciste », Brasillach, Drieu La Rochelle, Abel Bonnard, Chateaubriant, Céline et Rebatet, il étudie les grands thèmes de cette pensée fasciste.

La décadence française, ni droite ni gauche, nationaux et socialistes, Paganisme ou Christianisme,... avec son respect habituel des textes, Paul Sérant multiplie, au cours de ces différents chapitres, de très intéressantes et souvent très belles citations : il y montre autant la parenté des thèmes que les diversités de la pensée.

Paul Sérant, au cours d'une longue conclusion, nous explique précisément qu'à son avis, il s'est agi beaucoup moins d'une réalité et d'une doctrine fascistes, que d'une espérance, d'un romantisme.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs des extraits de cet important ouvrage qui devrait susciter un vaste débat sur l'incapacité française à se grouper autour d'un chef, sur le besoin aussi qu'ont les peuples de se passionner pour leur avenir.

« Que vienne donc enfin le temps de l'action ! » s'écriait Rebatet dans *Les Décombres.* Comme nous l'avons vu, le « socialisme fasciste » fut avant tout le désir d'une action collective, dans laquelle les meilleurs éléments de toutes les classes sociales s'uniraient pour défier l'ancien ordre conventionnel, que la convention soit bourgeoise ou révolutionnaire, qu'elle soit de « droite » ou de « gauche ». Et l'on comprend que Drieu ait opposé Nietzsche à Marx. Nietzsche, qui a exalté mieux que personne cette résistance de l'homme au déterminisme historique, que Marx, au contraire, admettait sans difficulté. Sans doute ne doit-on parler de l'influence politique de Nietzsche qu'avec beaucoup de prudence : « Nietzsche est un poète, un artiste. Son enseignement est multiface, sybillin comme celui de tous les artistes. Cet enseignement se dérobera toujours à toute prise de possession définitive par les gens d'un parti et d'un moment, et il sera toujours ouvert par quelque côté à la quête d'un autre parti dans un autre moment [1]. »

Mais après avoir fait cette mise au point dans laquelle il prend personnellement ses distances vis-à-vis de l'action purement politique et de ses pièges, Drieu n'en discerne pas moins les éléments essentiels de l'influence de Nietzsche au XXe siècle. Nietzsche a rappelé que le monde n'a pas de sens général, qu'il n'a d'autre sens que celui que les hommes lui accordent, un moment, pour le développement de leur passion et de leur action. Si le monde n'a pas de sens, il n'a donc rien de commun avec le monde imaginé par Marx et Engels, dans lequel le prétendu « sens » du « progrès » aboutit au triomphe prolétarien. D'autre part, l'appel au déploiement de l'action et des passions a trouvé son expression dans le fascisme italien et dans l'hitlérisme, qui croient avant tout à l'action, à la vertu propre de l'action. « D'abord l'action, ensuite la pensée, tel est bien le premier mot d'ordre des arditi et de « Baltikum » de 1919. Au contraire, pour les marxistes, il y avait deux choses avant l'action : d'abord le développement de la matière, l'enchaînement des conditions matérialistes de l'histoire ; ensuite la pensée qui épousait ce mouvement ; et, enfin seulement, l'action [2]. » Enfin, Nietzsche, ayant posé « l'autonomie de l'homme au milieu de l'univers, et l'autonomie de l'action de l'homme, indique par voie de conséquence que la cellule de l'énergie humaine, du mouve-

1. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste* (Gallimard, 1934), p. 69.
2. *Op. cit.*, p. 70.

ment social, c'est l'individu capable du maximum d'action, l'individu d'élite, le maître. Il pose ainsi de façon implicite le double élément social sur quoi se fonde le fascisme : le chef et le groupe qui entoure le chef[1] ».

Ce chef, Drieu crut, en 1936, l'avoir trouvé en la personne de Jacques Doriot, qui, deux ans auparavant, ne lui inspirait qu'une confiance limitée. « La peur de se mouiller les pieds, je la sens à droite comme à gauche. Je la sens chez Doriot et Bergery, je la sens chez Déat, je la sens chez de La Rocque[2]. » Mais quelques années plus tard, il s'exprime lyriquement au sujet du chef qu'il a choisi : « Doriot, le bon athlète, devant la France, ce n'est pas un gros intellectuel ventripotent de l'autre siècle qui regarde sa « mère malade » en fumant sa bouffarde radicale, c'est un athlète qui étreint ce corps débilité et qui lui insuffle la santé dont il est plein. » Et après ce vibrant hommage à l'homme qui, « pour sauver le sang de la France, devra prendre des mesures absolument bouleversantes », Drieu concluait : « Doriot est notre champion contre la mort[3]. »

Mais, peu après la crise de Munich, Drieu quitta les rangs du « bon athlète », et s'il les rejoignit à nouveau en novembre 1942, ce fut comme par défi. (« Il y a cinq ans que je n'ai plus aucune illusion sur Doriot, déclara-t-il à Pierre Andreu ; au fond, c'était un homme politique radical ; mais alors qu'il y a tant de gens qui me haïssent, j'ai voulu leur donner une raison bien claire de me haïr et de me tuer[4]. ») Il reste que, parmi les formations « fascistes françaises » nées avant la guerre de 1939, le P.P.F. est la seule qui ait exercé quelque attraction sur un certain nombre d'intellectuels : Jean Fontenoy, Pierre Pucheu, Paul Marion, Ramon Fernandez, Bertrand de Jouvenel, entre autres. C'est sous les auspices de ce nouveau parti qu'Abel Bonnard fit ses premières conférences à un public populaire. Les jeunes hommes de *L'Action Française* étaient, eux aussi, attirés par Doriot. « Nous avions à *Je suis partout* des camarades P.P.F., écrit Brasillach. Tous nous avions beaucoup de sympathie pour le mouvement. Malheureusement, il fut affaibli par des querelles intérieures et privé d'argent par le grand patronat qui trouva plus intelli-

1. Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*, p. 7.
2. Drieu La Rochelle, *La République des indécis* (*La Lutte des Jeunes* 10 juin 1934).
3. *Le P.P.F., parti du corps vivant* (*L'Emancipation nationale*, 27 août 1937).
4. Pierre Andreu, *Drieu, témoin et visionnaire* (Grasset, 1952), p. 77.

gent de subventionner le Parti radical. Mais cela n'ôte rien à l'aspect vivace, dru, populaire, qu'eut pendant ces années le P.P.F. Les réunions étaient magnifiques, et je me rappelle encore celle qui eut lieu le lendemain de l'Anschluss, quand le ministère avait démissionné et que, dans cette salle pleine de délégués de la France et de l'Empire, rudes garçons batailleurs, le cri de « Doriot vaincra » semblait un autre mot pour dire « la France vaincra[1] ! ».

Les fascistes français ne virent pourtant jamais naître le « Parti unique » dont ils rêvaient. La Révolution nationale devait révéler la grande faiblesse du fascisme en France. Il fut rapidement évident que ni le maréchal Pétain (« chargé d'ans autant que d'honneurs », selon le mot de Marcel Déat), ni Pierre Laval, à jamais marqué par sa formation parlementaire, ne pouvaient être des « chefs » fascistes. D'autre part, Doriot, « chef » du Parti populaire français ; Marcel Déat, « chef » du Rassemblement national populaire ; Marcel Bucard, « chef » du Francisme ; Eugène Deloncle, « chef » du Mouvement national révolutionnaire, issu de la Cagoule de 1936 — sans parler de quelques autres qui, « chefs » de mouvements fantômes, ne représentaient pratiquement qu'eux-mêmes — se perdirent dans des querelles, qui, tout en se déroulant en vase clos et sans susciter le moindre intérêt dans la population, évoquaient fâcheusement l'individualisme démocratique que ces leaders politiques prétendaient bannir à jamais du pays. Le fascisme français a donc eu cette particularité d'être un fascisme sans chef — ce qui signifie qu'il n'a jamais existé que dans l'esprit d'un certain nombre d'individus. Des hommes comme Alphonse de Chateaubriant, Abel Bonnard et aussi Brasillach s'en rendirent probablement compte, car ils gardèrent leur indépendance vis-à-vis de ces différents « partis ». Quant à Céline, il ne fut jamais séduit par les entreprises collectives : « Moi, je suis bien renseigné... alors j'adhère jamais, rien... ni aux colonels... ni aux doriotants... ni aux radiscots... ni aux « Sciences Christians »... ni aux francs-maçons, ces boys-scrouts de l'ombre... ni aux enfants de Garches... ni aux fils de Pantin, à rien !... J'adhère à moi-même, tant que je peux... » Ces lignes sont de 1936. En 1939, Doriot ayant affirmé sa volonté d'abattre et Hitler et Staline, Céline, dans un de ses plus superbes morceaux, se moquait de lui et l'accusait de se « saouler à l'eau de la Marne ». « A quoi

1. Robert Brasillach, *Notre Avant-Guerre* (Plon, 1941), p. 281.

riment toutes ces jactances ? demandait-il. Toutes ces proclamations bravaches ? Ces provocations de piteux, perclus, malthusianistes rentiers ? On se le demande. Le Vésinet en folie ! A nous faire prendre pour encore un peu plus cons, plus bouffis, plus inconscients, plus inconsistants, hystériques, présomptueux, gâteux, vétilleux que nous le sommes déjà ?... » L'évolution de la Révolution nationale ne fut évidemment pas de nature à dissiper la méfiance de « Ferdinand ».

⁂

Paul Sérant étudie ensuite ce que représenta l'antisémitisme dans l'humeur fasciste nourrie de traditions françaises.

Mais l'antisémitisme n'est que l'aspect négatif du « racisme fasciste ». Son aspect positif, c'est une sorte de mystique de la vie collective, une volonté de régénérer la communauté nationale par la pratique des vertus viriles. Mystique et volonté qui se nourriront aussi bien de l'exubérance latine que du romantisme germanique. C'est à cette mystique, à cette volonté que songe Brasillach en évoquant les leaders fascistes :

« Lorsqu'il parle aux Italiens de la terre natale et d'au-delà des mers, Mussolini est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race, il évoque la Rome immortelle, les galères sur le *Mare nostrum*, et poète aussi, poète allemand cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à un lieutenant des sections d'assaut, les camarades tombés à Munich devant la Felderenhalle ; et le poète Codreanu des Roumains avec sa légion de l'archange Michel. Il n'est pas de politique qui ne comporte sa part d'images, il n'y a pas de politique qui ne soit visible [1]. »

Cette poésie collective, cette « poésie visible » manifeste, selon Drieu, la renaissance de l'*homme européen*. Cette renaissance, qui est une *révolution complète*, provoque l'apparition d'un nouvel homme « restituant dans l'âme et dans le corps les valeurs de force, de courage, d'affirmation, avide d'embrasser l'expérience et l'épreuve, de s'établir sur un rapport direct et constant entre ce qui est senti, ce qui est pensé et ce qui est accompli [2] ». Ce nouvel homme du

1. Robert Brasillach, *op., cit.*, p. 244.
2. Drieu La Rochelle, *Notes pour comprendre le siècle* (Gallimard, 1941), p. 150.

XX[e] siècle, en abandonnant « la raison tournée en rationalisme et la morale tournée en hypocrisie », a refait le chemin de Nietzsche pour retrouver les valeurs vitales. Ce nouvel homme a accompli la restauration du corps. « Rien de moins matérialiste que ce mouvement, s'écrie Drieu. L'erreur lamentable de nos derniers rationalistes, où se sont avoués toute la déchéance, tout l'abâtardissement de leur pseudo-humanisme, a été de crier au matéralisme devant cette révolution qui sauve et restitue les sources et les appuis de l'esprit[1]. » Cet homme nouveau a retrouvé les liens essentiels du corps et de l'âme, ceux aussi de la pensée et de l'action. L'imagination européenne s'est renouvelée sous des influences extra-européennes : ce sont l'image de l'homme russe, encore paysan et primitif, et celle de l'homme anglo-saxon, pionnier, aventurier et sportif, qui ont agi sur l'homme européen. L'homme fasciste, l'homme hitlérien « assimile certains traits du bolchevik de la guerre civile russe et du gangster américain ». Drieu le définit ainsi : « C'est un type d'homme qui rejette la culture, qui se raidit au milieu de sa dépravation sexuelle et alcoolique, et qui rêve de donner au monde une discipline physique aux effets radicaux. C'est un homme qui ne croit que dans les actes et qui enchaîne ses actes selon un mythe très sommaire[2]. » C'est en somme un type de guerrier, comme il en jaillit dans tous les bouleversements : « Il tient du croisé, du routier de la guerre de Cent Ans, du mercenaire des guerres de magnificence et de religion, du conquistador espagnol, du pionnier puritain, du volontaire jacobin, du grognard napoléonien. Au-delà, il rejoint le soldat d'Alexandre ou de César qui lui aussi vécut une réaction brutale contre le raffinement[3]. »

L'homme nouveau est raciste. Et ce racisme est, pour Drieu, l'expression même de l'européanisme : « Le socialisme allemand en posant le racisme pose une notion qui lui permet de corriger le déséquilibre qu'il crée et de rétablir sur une base valable pour tout le développement de sa révolution. Le racisme en Europe, c'est l'aryanisme. Or, tous les éléments ethniques d'Europe sont aryens, à l'encontre des Juifs, des métis sémites ou négroïdes. De ce point de vue, le germanisme n'est que la pointe de l'européanisme[4]. » Ainsi Drieu salue-t-il avec ferveur cet homme du XX[e] siècle qui, dépassant à

1. *Ibid.*, p. 154.
2. *Op. cit.*, p. 159.
3. *Op. cit.*, p. 160.
4. *Op. cit.*, p. 164.

la fois le socialisme et le nationalisme, retrouvant les valeurs de l'âme à travers les disciplines corporelles, est en train de bâtir « une nouvelle Rome et une nouvelle Genève », et réunit dans une nouvelle synthèse « les vertus de l'athlète et du moine, du soldat et du militant ».

⁂

Ce racisme lyrique est lié au mythe de la jeunesse. Ce qui a frappé les « écrivains fascistes », au cours de leurs voyages en Allemagne hitlérienne, en Italie mussolinienne, en Espagne franquiste, c'est l'enthousiasme confiant, la détermination joyeuse des jeunesses ralliées aux régimes nouveaux. Lucien Rebatet évoque l'impression que lui firent, en 1938, les rassemblements de jeunes gens et de jeunes filles qu'il rencontrait dans toutes les gares allemandes : « Rien n'était vivifiant, rien n'appelait l'amitié comme cette levée de toute une jeunesse qui se créait elle-même son ordre, et quel ordre ! sans avoir abdiqué quoi que ce fût de « sa vieille part de gaieté divine ». Rien du scoutisme qui se souvient toujours d'avoir été créé par des Anglais sermonneurs et antimilitaires. Il n'était pas besoin de prédicants d'académies ou d'églises pour inspirer l'unanimité et la ferveur à l'adolescence allemande. En chantant, en croquant des saucisses, chargée fièrement du vrai havresac de guerre comme d'un insigne de sa vigueur, elle partait pour les grandes vacances de l'enthousiasme. Que n'avait-on pas dit sur son asservissement ! Je me rappelais dans nos quartiers bourgeois les effrayantes promenades de familles, les filles blafardes et sournoises, chapeautées comme de vieilles institutrices, les grands garçons nigauds dans les jupes de leurs mères. Où se trouvait la liberté [1] ? »

C'est cette exaltation de la jeunesse qui fut, pour Brasillach, l'aspect le plus séduisant du mouvement fasciste. A trente ans, Brasillach se penchait déjà avec nostalgie sur les images irremplaçables d'un proche passé ; et l'on pourrait dire que le mot « jeunesse » revient aussi souvent sous sa plume que le mot « juif » dans les pamphlets de Céline. Il a montré comment, dans le cercle de ses amitiés normaliennes, « pouvaient entrer parfois des images de la vie, colorées du romantisme de la jeunesse, mais vigoureuses [2] ». C'est précisément ce romantisme de la jeunesse qui conduisit Brasillach au fascisme. Tout en partageant le « goût de l'anarchie » de tous ses camarades

1. Lucien Rebatet, *Les Décombres* (Denoël, 1942), pp. 68-69.
2. Robert Brassillach, *Notre Avant-Guerre* (Plon, 1941), p. 49.

de l'École, il est rapidement conquis par le spectacle des grands mouvements totalitaires : et d'ailleurs se déclarer « fasciste », c'est encore une manière d'être anarchiste vis-à-vis des bourgeois de droite et de gauche, qui considèrent avec effroi l'ascension de Mussolini et d'Hitler. C'est ainsi que l'irrespect des valeurs bourgeoises est en elle-même, pour Brasillach, une valeur fasciste. Évoquant les bourgeois qui, en 1936, protestaient contre l'apparition de l'auto-stop, il ajoute : « Ils n'avaient évidemment pas l'esprit fasciste [1]. » L'esprit fasciste, c'est donc, pour lui, l'esprit à la fois dynamique et frondeur de la jeunesse, qui se refuse à trop respecter les conventions, l'ordre établi, les habitudes d'une société trop prudente et des bourgeois trop timorés. C'est aussi et surtout le besoin d'action et l'aspiration à la grandeur. En 1937, Brasillach est frappé à Venise par les petits enfants qui débarquent d'un bateau-croisière : « Et ils chantent. Ils chantent des chansons d'enfant, qui ne signifient rien, comme dans tous les pays du monde. Ils chantent aussi ensemble, d'une voix psalmodiée, des chants fascistes. Des avant-guardistes de quinze ans, des fascistes de vingt-cinq conduisent ces troupeaux riants, et leur apprennent l'hymne d'un pays qui a choisi pour mot de passe le mot « jeunesse » [2]. »

En Allemagne nationale-socialiste, Brasillach constate que les cérémonies et les chants du Congrès de Nuremberg ont d'abord une signification pour la jeunesse du pays. « C'est à elle que tout s'adresse ici, note-t-il, et l'on est presque étonné de découvrir, dans les S.A. qui emplissent les rues, de débonnaires Bavarois ventrus, petits, pacifiques, qui font de ces uniformes des vêtements de tranquille garde nationale. On avait oublié, en vérité, qu'il existait des Allemands de plus de vingt-cinq ans, — et que c'était même eux qui avaient fait le national-socialisme. Mais ils peuvent l'avoir créé, désormais le mouvement n'est plus pour eux, il est pour la jeunesse [3]. » Il visite le camp de tentes de la *Hitlerjugend*, où l'on veille perpétuellement autour de la stèle où sont inscrits les noms de centaines d'enfants tombés sous les balles marxistes. « Là encore, ce qui nous frappe, c'est le caractère de la discipline. La militarisation de l'enfance, en Allemagne, n'est pas du tout ce que l'on croyait. Ceux qui viennent nous parler nous abordent joyeusement, sans crainte, et d'eux-mêmes. J'avoue

1. *Ibid.*, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 207.
3. *Ibid.*, p. 270.

que je trouve cela beaucoup plus important, au point de vue de la puissance allemande, qu'un sec caporalisme [1]. »

Et c'est encore la jeunesse que Brasillach a aimée chez Léon Degrelle, devenu à l'âge de trente ans le leader d'un des plus populaires mouvements politiques belges. Il a été conquis par cet homme qui « courait à l'aventure avec allégresse, tenté par la vie, ses plaisirs, ses promesses, et sans se trop soucier des dangers qu'il y pouvait courir, des tentations de l'existence et des gauchissements de l'action [2] ». Bertrand de Jouvenel ayant trouvé, chez Degrelle comme un souvenir du « dictateur des cours de récréation », Brasillach approuve et ajoute : « Il y eut chez Degrelle quelque chose du Dargelos des *Enfants terribles* (« l'élève Dargelos était le coq du collège »), qui savait se battre à coups de boules de neige. Il était amusant, violent, vivant et passionné [3]. »

L'esprit fasciste ainsi entendu — l'esprit de l'irrespect, du non-conformisme, de la camaraderie fraternelle et de l'insouciance joyeuse —, Brasillach l'avait trouvé pour son propre compte à *Je suis partout*. En 1936, l'administration de cet hebdomadaire de combat, probablement impressionnée par le succès du Front populaire aux élections, décidait de le supprimer. Les collaborateurs du journal résolurent aussitôt de le continuer eux-mêmes en réduisant les frais — y compris leurs propres appointements. *Je suis partout* devint ainsi — fait exceptionnel de l'histoire du journalisme — « le seul soviet de la presse française », c'est-à-dire le seul journal appartenant à son équipe rédactionnelle. C'est à cette époque que Pierre Gaxotte proposa à Brasillach de l'aider dans sa tâche de rédacteur en chef. « Nous avancions dans une bien excitante atmosphère de calomnies et d'ordures : vendus à Hitler, vendus à Franco, vendus à Mussolini, vendus au grand capital, vendus aux deux cents familles et au Mikado, nous devenions pour nos adversaires quelque chose comme l'organe officiel du fascisme international. Mais nous savions que nous étions surtout le journal de notre amitié et de notre amour de la vie [4]. »

Ce que Brasillach a donc apprécié par-dessus tout à *Je suis partout*, c'était cette fraternité de l'équipe, cette griserie du

1. *Op. cit.*, p. 272.
2. *Op. cit.*, p. 240.
3. *Op. cit.*, p. 243.
4. *Op. cit.*, p. 214.

journal que l'on compose chaque semaine dans une atmosphère de joyeux défi. Il a trouvé là, « dans un monde troublé et changeant », une camaraderie qui lui apparaissait justement comme « un des rares points fixes » de ce monde. « C'est, ajoute-t-il, ce qui nous a donné des plaisirs qu'on ne nous enlèvera pas, vivants, gouailleurs, libres, que nous désespérons de faire comprendre à ceux qui ignorent justement la vie, la gouaille, la liberté. Dans une journée d'imprimerie, une discussion, un voyage, nous reconnaissons aujourd'hui le goût et le parfum de cette camaraderie unique. Elle ne peut exister dans les journaux soumis à tant de règles humaines et coutumières : il y faut autre chose qu'un travail dans le même lieu. Il y faut ce sentiment de former une bande, pour le meilleur et pour le pire, et ce qu'on nommera, pour choquer les bourgeois, le sens du gang[1]. »

Nous pouvons lire également dans *Les Décombres* de Rebatet une description non moins vive et non moins chaleureuse de l'équipe de *Je suis partout*. Mais ceci nous amène à nous interroger sur un aspect du « fascisme » des jeunes écrivains français. De toute évidence, celui-ci ne tirait pas seulement sa force de l'esprit d'équipe, mais aussi du plaisir d'être dans l'opposition. Cette gouaille, cette liberté si bien décrites par Brasillach, que seraient-elles devenues dans une France soumise au contrôle de la presse et à la rude discipline d'un État fasciste ? Il est vrai que, sous l'occupation, *Je suis partout* demeurait un journal vivant. Mais c'est que la polémique se poursuivait : contre certains autres journaux collaborationnistes — les Allemands ayant autorisé l'expression de diverses tendances politiques —, contre le gouvernement de Vichy, contre les radios de Londres et d'Alger. Que serait devenu le non-conformisme « fasciste » dans un pays où le fascisme se serait stabilisé pour de longues années ?

A la fin du livre, dans le cours de la conclusion, Paul Sérant pose la question des « deux totalitarismes » et, au-delà de leurs justifications réciproques, celle de l'affaiblissement des idéologies dans le monde moderne.

Maritain devait bientôt manifester son antifascisme de façon concrète : il prit parti contre Franco, affirmant que les crimes commis au nom de la religion étaient plus graves que ceux des ennemis de la religion. Telle fut aussi l'attitude de Bernanos, qui relata les violences franquistes constatées par

1. *Op. cit.*, p. 222.

lui à Majorque. Encore faut-il remarquer que l'antifascisme de Bernanos s'inspirait de convictions traditionalistes. Ce que Bernanos condamne dans les dictatures modernes, c'est le triomphe paroxystique de la démocratie révolutionnaire, l'ultime accomplissement de la frénésie jacobine. « La chrétienté a fait l'Europe. La chrétienté est morte. L'Europe va crever, quoi de plus simple ? La démocratie sociale a exploité l'idée de justice, et n'a tenu aucune de ses promesses, sinon celle du service militaire obligatoire et de la nation armée. La démocratie parlementaire, l'idée de droit. La démocratie impérialiste dissipe aujourd'hui à pleines mains l'idée de grandeur. La démocratie guerrière mobilise les enfants de sept ans, prostitue l'héroïsme et l'honneur. Les démocraties autoritaires entraîneront demain avec elles jusqu'au souvenir de ce qui fut la libre monarchie chrétienne [1]. » Parce qu'il attaquait Franco, Bernanos fut considéré à l'époque comme un « rouge chrétien ». En réalité, ce que déplore Bernanos, c'est la dégradation de l'idéal phalangiste initial : « J'ai vu, j'ai vécu en Espagne la période pré-révolutionnaire. Je l'ai vécue avec une poignée de jeunes phalangistes, pleins d'honneur et de courage, dont je n'approuvais pas tout le programme, mais qu'animait, ainsi que leur noble chef, un violent sentiment de justice sociale [2]. » Son propre fils s'était battu avec la Phalange, et il l'en approuvait : « Certes, je tiens l'ancienne Phalange pour parfaitement honorable, et il ne me viendrait pas à l'esprit de comparer un magnifique chef tel que Primo de Rivera aux généraux roublards qui pataugent depuis dix-huit mois, avec leurs grandes bottes, dans un des plus hideux charniers de l'histoire [3]. » Ainsi la Phalange, selon Bernanos, se voit fatalement mise au service d'une cause qui n'était pas la sienne à l'origine.

L'antifascisme de Bernanos procède donc d'un esprit très différent de celui de Maritain. Pour Bernanos, le fascisme est un phénomène moderne, tragiquement moderne, le triomphe de la violence païenne dans un monde déchristianisé. Pour Maritain, au contraire, le fascisme se met en contradiction avec le mouvement de l'histoire, et prépare le triomphe du communisme qu'il veut combattre. Ainsi, tandis que l'antifascisme de Bernanos, invoquant les valeurs de l'ancienne chrétienté, se confond avec le pessimisme réactionnaire, celui

1. *Les grands cimetières sous la lune* (Plon, 1938), p. 155.
2 *Ou. cit.*, p. 87.
3. *Ibid.* p. 232.

de Maritain, invoquant le personnalisme de l'avenir, rejoint l'optimisme révolutionnaire dans son attente de la Cité future. Mais, dès l'époque de la guerre d'Espagne, ces deux formes d'antifascisme sont vouées à s'unir contre le fascisme. Et c'est pourquoi, dès une époque où les passions simplifient les doctrines, l'attitude d'un Maurras ou d'un Massis, opposant les mérites du fascisme italien et espagnol à la barbarie du national-socialisme allemand, perdait toute efficacité politique : que ce fut au nom des valeurs « de droite » ou des valeurs « de gauche », la délimitation majeure se faisait désormais « pour » ou « contre » le fascisme, sans distinguer beaucoup entre les fascismes. Sans doute, bien des choix de ces temps décisifs furent-ils effectués dans un esprit plus négatif que positif, et au nom du « moindre mal » : on fut avec les fascistes au nom de l'antibolchevisme, ou avec les communistes au nom de l'antifascisme, et Drieu n'avait pas tort de dire qu'il y avait en France plus d'antifascistes et d'anticommunistes que de fascistes et de communistes. Mais dans les jours les plus tumultueux de la guerre et de l'après-guerre, on vit désigner comme communistes tous les opposants aux puissances fascistes, puis comme fascistes tous les opposants au parti communiste.

∴

Dans *L'homme révolté*, Albert Camus déclare que le fascisme ne mérite pas le nom de révolution, parce qu'il a déifié l'irrationnel ; et de ce fait, renoncé à l'universel. « Il n'est pas juste, dit-il, d'identifier les fins du fascisme et du communisme russe. Le premier figure l'exaltation du bourreau par le bourreau lui-même. Le second, plus dramatique, l'exaltation du bourreau par les victimes. Le premier n'a jamais rêvé de libérer tout l'homme, mais seulement d'en libérer quelques-uns en subjuguant les autres. Le second, dans son principe le plus profond, vise à libérer tous les hommes en les asservissant tous, provisoirement. Il faut lui reconnaître la grandeur de l'intention. Mais il est juste, au contraire, d'identifier leurs moyens avec le cynisme politique qu'ils ont puisé tous deux à la même source, le nihilisme moral[1]. » Ainsi, même un anticommuniste résolu comme Camus pouvait défendre le principe d'une *intention* communiste plus noble que l'intention fasciste. C'était d'ailleurs à ce prix qu'un minimum d'union pouvait être maintenu entre les divers « antifascismes ».

---

1. Albert Camus, *L'homme révolté* (Gallimard, 1952), p. 303.

L'argumentation du plus grand théologien protestant contemporain, Karl Barth, allait dans le même sens. Barth avait recommandé la résistance armée contre l'hitlérisme ; en 1951, il refusait la même justification à une éventuelle résistance contre le communisme. Il s'en expliquait en opposant le caractère foncièrement antichrétien de l'hitlérisme au caractère simplement « a-chrétien », selon lui, du communisme. « Il y a dix ans, écrivait-il, nous nous trouvions en présence d'une véritable menace politique et spirituelle. Il s'agissait du national-socialisme qui, en réalité, ne posait aucune question sérieuse, car il se présentait à nous comme un mélange confus de folie et de crime, qui avait délibérément rejeté toute trace de raison. En même temps, il cherchait à s'imposer sous l'aspect d'un christianisme falsifié. » Commettant un « sacrilège fondamental », le national-socialisme « a prétendu remplacer le vrai Christ par un Jésus national et a fait de l'antisémitisme un principe de gouvernement. Ce que n'a jamais fait et ne pourra jamais faire le communisme. » Car le communisme, poursuivait Barth, « n'a rien de la fausse prophétie », il n'est pas antichrétien : « Il est froidement a-chrétien. L'Évangile semble lui être complètement étranger. Son athéisme, pour brutal qu'il soit, n'en est pas moins honnête. » Et après avoir reconnu au communisme une valeur positive : sa volonté de résoudre la question sociale, Barth refusait d'adopter une attitude manichéenne, en situant le Bien à l'Ouest et le Mal à l'Est : « L'avenir de la foi chrétienne ne dépend en rien d'une prise de position contre l'Est, avec tout ce qu'une telle prise de position implique d'agitation, de propagande, de machinations. La foi chrétienne, sa solidité et son avenir, n'ont rien à faire avec les croisades. Ce n'est pas la croisade que l'Église d'Occident doit prêcher contre l'athéisme de l'Est, mais bien la parole de la Croix [1]. »

La position de Karl Barth devait susciter une réaction très importante, car elle émanait du fondateur, pendant l'occupation, des *Cahiers du Témoignage chrétien*, le R. P. Fessard. Dans une brochure publiée en 1951, il s'élevait contre l'illogisme de Barth. Certes, disait-il, le mouvement hitlérien tendait à une falsification du christianisme (et il rappelait que dès 1937, c'est-à-dire à une époque où Barth hésitait encore à se prononcer, le pape Pie XI, dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*, « diagnostiqua assez précisément ce mal dangereux et

1. *Ne craignez point* (Lettre ouverte sur la remilitarisation de l'Allemagne, *Esprit*, janvier 1951).

profond »). « Encore convient-il de remarquer, pour être juste envers cette conception du monde, ajoutait le P. Fessard, qu'une telle falsification était, au moins en son principe, une saine réaction contre le marxisme. Ne l'oublions pas : prolétaire authentique, Hitler a été éduqué par les syndicats communistes de Vienne, et c'est par opposition à leur internationalisme pacifiste qu'il a compris l'importance du *national*. Si odieux qu'ait été son antisémitisme, corollaire d'ailleurs du judaïsme inverti du Peuple de Maîtres, il n'en marque pas moins la remise en honneur des liens qui dérivent des *communautés* naturelles et en particulier de la *nation* et des valeurs qui en dépendent. » L'auteur remarque que l'Église transcende, mais respecte ces nations qui sont détruites dans la société sans classes de Marx. « Parce qu'elle s'oppose à cette négation du national et, dans la mesure même où elle reprend ainsi un élément fondamental de toute société humaine, la réaction hitlérienne garde donc en sa racine une foncière vérité qui, sans doute, n'excuse ni ne légitime en rien sa falsification idolâtrique ou judaïque du christianisme, mais aussi que celle-ci ne peut faire oublier. »

Le P. Fessard s'étonnait aussi que Barth ait pu prétendre que le communisme n'avait rien de la fausse prophétie. Il invoquait à ce sujet le témoignage de Berdiaeff qui, d'abord acquis aux idées révolutionnaires, avait ensuite discerné dans le marxisme un messianisme « qui fait de la classe des prolétaires une classe rédemptrice » et constitue sa « dictature » en une « théocratie inversée »... « Il suffit d'avoir compris que là est l'essence du communisme pour apercevoir qu'elle implique une « falsification du christianisme » auprès de laquelle celle du nazisme n'est plus qu'un « sacrilège » mineur. Car sa canonisation de la race en limite automatiquement la portée, en même temps que sa divinisation de la nature ne ferme pas la porte à toute transcendance, encore que celle-ci soit nécessairement fausse. Tandis que l'universalisme du marxisme ne laisse aucune borne à cette falsification et que sa proclamation de l'homme comme « être suprême » exclut absolument toute transcendance supra-humaine [1]... »

L'importance de ces lignes du P. Fessard n'est pas seulement d'ordre théologique, mais aussi d'ordre philosophique. Sa réfutation n'atteint pas seulement Karl Barth, mais aussi

1. Gaston Fessard, S.J., *Paix ou guerre : notre paix* (Editions du Monde Nouveau, 1951).

bien Maritain, Merleau-Ponty, Sartre et même Camus ; au point de vue selon lequel le nazisme et le fascisme étaient inférieurs au communisme par leur méconnaissance du rationnel, s'oppose un point de vue selon lequel ils ont au contraire constitué un moindre danger pour l'esprit que le communisme, dans la mesure où leur « anti-universalisme » respectait malgré tout les données fondamentales de l'ordre naturel. Et si l'argument vaut pour le national-socialisme hitlérien, il vaut *a fortiori* pour les autres régimes fascistes, auxquels on ne peut reprocher les mêmes crimes qu'à l'hitlérisme. On peut sans doute remarquer à ce propos que non seulement les plus fanatiques hitlériens, mais même des fascistes français comme les « ultras » de *Je suis partout* et comme Drieu la Rochelle, préféraient, à l'heure de l'écroulement du Troisième Reich, le succès du communisme plutôt que celui de la démocratie occidentale. Ne peut-on en conclure que les distinctions établies par le P. Fessard sont un peu trop catégoriques, et que le totalitarisme hitlérien n'était pas tellement différent du totalitarisme communiste ? Mais la même remarque s'appliquerait également aux distinctions établies par Maritain, Merleau-Ponty, Sartre et Camus. En fait, l'attitude « prosoviétique » d'une partie des hitlériens et de certains collaborationnistes doit être appréciée en tenant compte de l'époque où elle s'est manifestée. Il y avait, semble-t-il, chez les adversaires du bolchevisme, comme chez les antifascistes, une commune illusion sur le véritable caractère de la révolution que la victoire soviétique apporterait aux pays envahis par l'armée rouge. Ainsi, Drieu, constatant que la passion impérialiste l'avait emportée chez les hitlériens sur l'esprit révolutionnaire, put croire que le communisme susciterait, lui, un véritable « socialisme européen ». Il lui eût sans doute fallu peu de temps, s'il avait vécu, pour constater que la domination soviétique ne se traduisait pas par une violence « socialiste » au sens où il l'appelait de ses vœux, mais par la mise en place de structures « socialistes » pour le plus grand profit de l'impérialisme soviétique. De même, l'antifasciste Merleau-Ponty a prouvé, en écrivant *Les aventures de la dialectique*[32], que l'évolution de la politique soviétique depuis la fin de la guerre ne lui permettait plus de conserver ses illusions de *Humanisme et terreur*. L'erreur commune des intellectuels, depuis 1917, fut sans doute de surestimer les possibilités de rénovation des grandes idéologies modernes.

Paul SÉRANT.

CARNET DE ROUTE d'un nationaliste français

—Les jours passent vite, et nos journaux ne nous rendent pas compte de l'actualité. Il y a quelques semaines aucun d'entre eux n'osait s'étonner qu'un chef d'Etat, disposant de pouvoirs exorbitants, dûs autant à la Constitution qu'à la lâcheté des hommes de gouvernement et à l'émasculation des parlementaires, mette dans le commerce, livre aux critiques, abandonne aux louanges de journalistes plus ou moins sipendiés, le dernier tome de ses *Mémoires,* qui ne sont plus des mémoires de guerre, mais traitent d'une politique dont nous vivons maintenant les conséquences et contre-coups et dont les principaux acteurs et témoins sont encore de ce monde. De quelque pouvoir que dispose le général de Gaulle, il y a là plus qu'un abus de pouvoir manifeste, une faute de goût.

Les rois ne sont plus là pour lire et surveiller la presse consacrée à leurs écrits posthumes, les grands attendent l'heure de la retraite pour révéler leurs secrets.

Le général de Gaulle, sans doute, ne se croit pas concerné par ces règles dictées par l'usage et la bienséance.

Il y a quelques semaines encore, je me promettais de dire longuement en quoi ce document concernait moins l'historien que le psychiâtre. Plaidoyer, ce texte d'où tout talent n'est pas exclu, mais où l'enflure fait souvent bon ménage avec le mensonge, est une sorte de portrait

de l'auteur par lui-même, et à ce titre il retiendra les psychologues. Ce passage incessant, parfois dans le même paragraphe, de la première à la troisième personne, méritera d'être étudié de près. Mais plus tard. Ce livre qui a bénéficié d'une publicité abusive autant qu'indécente, ne nous intéresse déjà plus.

Plus tard, on aura le loisir d'admirer comment De Gaulle s'entendait à se donner des postures avantageuses, à se regarder dans la glace, à se mettre un escabeau sous le pied, à s'écouter parler.

Dans le moment que nous vivons, sa personne physique ou morale, les replis obscurs de son âme et de son orgueil, ne nous intéressent déjà plus, ou pas encore. Il est déjà un homme du passé. Il se survit à lui-même, mais ce sont aux conséquences désastreuses de ses actes que nous nous tiendrons, ce sont aux fantômes issus de son imagination diabolique que nous sommes confrontés.

Les analyses psychiâtriques sont reléguées à demain. Les *Mémoires* nous avaient un instant ouvert les portes d'un monde imaginaire. Fermons la parenthèse. L'indépendance du Mali nous ramène à aujourd'hui, à des réflexions modestes, à des tâches concrètes.

Nous devons d'abord nous interroger sérieusement, sur les raisons, sur les droits, sur les devoirs et les chances d'un nationalisme français. Si nous ouvrons la grande presse quotidienne du matin ou du soir sordide ou bien distinguée — et d'ailleurs inchangée de la IVe à la Ve République — ces raisons, ces droits, ces devoirs et ces chances paraissent également faibles et méprisables.

Les nationalismes marocain, tunsien, voire algérien ou malien, sont admis, reconnus, écoutés, subis, invoqués. On parle aussi pas mal, dans ces mêmes feuilles, soit de l'Europe, soit du monde et fidèle disciple du 18e siècle le général de Gaulle donne de la voix dans cette dernière direction.

Mais lorsqu'ils 'agit des nationalismes que j'ai cités, il est remarquable que les considérations universelles ne viennent jamais les handicaper, mais les étayer. C'est

au nom de l'humanisme (chrétien ou marxiste) qu'on nous fait un devoir d'applaudir le nationalisme du Mali. C'est au nom du même humanisme (chrétien ou marxiste) qu'on nous somme de faire taire toutes les prétentions du nationalisme français.

Dans ce monde voué aux nationalismes, on nous somme de récuser, de dénoncer nos seules chances de durer, et on nous prie de nous soumettre à des règles de pensée qui nous affaiblissent en renforçant nos adversaires, parce que eux ne s'y soumettent pas.

Dans ces conditions sommes-nous fous de demeurer, avec entêtement, des nationalistes français ?

Quand le général de Gaulle, a déclaré, voici peu de temps, *que Saint-Louis-du-Sénégal existait depuis cent cinquante ans,* je me suis demandé, avec d'autres, pourquoi il avait renoncé à affirmer que *Saint-Louis était français depuis cent cinquante ans.* De ce général on n'atend pas seulement qu'il reconnaisse *l'existence* des choses — la Russie soviétique, aussi, existe — Paris, aussi, existe — mais la question de savoir si Paris restera français, comment Paris restera français, ce que signifie, pour Paris de rester français, mériterait sans doute que le philosophe qui nous tient lieu de Président, s'y arrêtât, et pas lui seul.

Or, un homme que j'aime, dont j'admire le courage et qui était tenu pour une des meilleures têtes du nationalisme français, m'a assuré que le général avait raison de parler seulement de *l'existence* de Saint-Louis et qu'il ne convenait plus de polémiquer sur le mot *français.* Ne polémiquons plus, Mais pour ne plus polémiquer, pour aller plus vite en besogne, ne polémiquons plus non plus ni sur l'attitude à notre égard de la Tunisie et du Maroc, ni sur les droits de la France en Algérie, ni sur la bombe atomique française, ni sur les prérogatives de la France au sein de l'O.T.A.N., arrêtons tout de suite l'Histoire de France. Trait final. Passons le solde par profits et pertes. A la ligne.

Malheureusement, pour le général de Gaulle, pour mon ami et hélas pour nous, la question n'est pas si simple. Le livre du capitaine Michel Garder, paru chez Plon, sous le titre *Histoire de l'Armée soviétique* le rap pelait à qui voudrait l'oublier.

L'heure des nationalismes ne sonne pas toute seule à l'horloge de l'Histoire. Plus avenante, plus sournoise, s'étant adjointe un service très éclairé, de Relations publiques, la Révolution continue à marquer le pas aux marches de l'Occident qu'elle invertit pacifiquement par tous les moyens imaginables, dont certains sont mis bénévolement à sa disposition.

Le capitaine Garder nous rappelle que l'objectif de Lénine était Paris via Pékin et l'Afrique, que cet objectif était resté celui de Staline en 1947, mais qu'il s'était assigné le passage par Berlin et que son successeur se fixant toujours le même objectif est revenu à l'itinéraire détourné de leur maître commun par la Chine et l'Afrique.

(A suivre)

zMichel BRASPART.

COMMUNISTES ROMANTIQUES

" On n'abandonne pas ses dieux sans déchirement "

Pierre HERBART.

« LA Ligne de force » (*Gallimard*, 1958) est à première vue l'autobiographie politique de M. Pierre Herbart, et sa vie a été suffisamment mouvementée, entre la Russie stalinienne, la guerre d'Espagne et la résistance, pour qu'il ait aujourd'hui beaucoup à dire. Mais ce qui paraît essentiel à M. Herbart, essentiel et peut-être regrettable, c'est justement de s'être laissé aller aux aventures politiques, d'être très volontairement devenu à diverses reprises le prisonnier des événements, d'avoir trop souvent oublié que sa vocation particulière était la recherche du bonheur, de cette qualité bien spéciale du bonheur découverte dans les jardins de Singapour, au cours d'une promenade à Canton, ou encore dans le yamen d'un riche Chinois où il avait suivi une belle Malaise Ce bilan d'une existence est écrit avec une admirable lucidité, un refus de l'amertume, un manque complet de fatuité ou de complaisance. On peut y admirer seulement la méditation tranquille d'un homme qui marche vers la soixantaine, la réponse sereine à la seule question importante quand on arrive à l'âge où il devient possible de la poser : qu'ai-je fait de ma vie, à quelles forces ai-je obéi, sur quelles illusions ai-je vécu... On peut aussi chercher dans « La Ligne de force » une suite aux témoignages[1] que Pierre Herbart a déjà voulu donner de notre temps et de ses convulsions, et peut-être est-ce grâce à la partie de sa vie qui lui semble maintenant la plus discutable qu'il communiquera le mieux avec ses contemporains.

L'événement déterminant de cette biographie politique semble être le voyage que fit Pierre Herbart en Indochine vers 1931, en compagnie d'Andrée Viollis, « bonne, charmante, ridicule avec ses robes de mousseline dans les rizières ». Elle rassemblait alors les éléments de son reportage « Indochine S. O. S. » qui devait paraître en 1935 préfacé par André Malraux. C'est le spectacle de la misère

1. « Le chancre du Niger », « U.R.S.S. 1936 », A la recherche d'André Gide ».

indochinoise, des famines, de la sottise et de la mauvaise foi de nos fonctionnaires, le caractère impitoyable des répressions policières qui poussèrent M. Herbart dès son retour en France à s'inscrire au parti communiste, pour dénoncer cette situation (il rapportait des photos de condamnés politiques) et lutter contre elle. De ce brillant journaliste, de cet ami d'André Gide sur qui reposait alors beaucoup d'espoirs, le parti communiste allait faire le directeur de *La Littérature internationale*, revue publiée à Moscou en plusieurs langues, « planque de service pour l'intellectuel du dernier bateau ». A la différence des intellectuels en voyage qui « se précipitent sur le Dnieprostroï, assistent à une séance du Comité des Ecrivains, banquettent avec les *oudarniki* de l'usine de roulement à bille et, avant toute chose, vont se recueillir dans le mausolée de Lénine », Herbart commence son séjour en Russie par acheter de vieux volumes de la Bibliothèque rose. Le malentendu avec ses chefs directs (1) ne devait pas tarder, d'autant plus qu'il lui est assez vite demandé (au cours d'une hallucinante visite au siège du Komintern) d'écrire un article pour montrer que la loi étendant aux enfants toutes les peines encourue par les délinquants adultes, en fait il s'agissait surtout de la peine de mort, est justifiée par les nécessités de la défense du camp socialiste et de l'élimination des asociaux irrécupérables. C'est Isaac Babel, probablement fusillé au début de la guerre, qui expliquera à Herbart le sens de cette demande : l'article n'est pas destiné à la publication mais sera seulement classé dans les archives ; à l'occasion on le sortira en précisant selon le cas : « A telle date le camarade Herbart soulignait déjà l'excellence du nouveau Code pénal soviétique ». Ou bien : « Le camarade Herbart avait tenu à défendre cette loi que le parti tout entier a dénoncée depuis comme contre-révolutionnaire ».

Toute la partie du volume consacrée à l'U. R. S. S. est la plus intéressante et Pierre Herbart prend figure de témoin important parce qu'il a pu connaître, et assez bien, quelques-unes des plus célèbres victimes de la terreur stalinienne : Bela Kun vieilli, vivant dans l'attente de son arrestation auprès du masque mortuaire de Lénine, Radek, Kolstov, Isaac Babel, en particulier. Tous payaient déjà d'une peur constante leur situation privilégiée, leur vie sans soucis matériels, ils tentaient de composer avec la terreur, d'espérer quand même, de faire de l'esprit comme Kolstov à qui on devrait bien pour cela réserver une petite place dans le panthéon surréaliste. C'est sans doute grâce à Gide que Pierre Herbart a pu rentrer librement en France ; il est vrai que Gide en publiant son « Retour d'U. R. S. S. » alors que son ami était à l'ambassade soviétique de Madrid, autant comme invité que comme otage, a bien failli lui faire predre tout le bénéfice de ce retour. A ce propos M. Herbart ajoute quelques traits au portrait qu'il

---

(1) Ceux-ci refusèrent un numéro de la revue à cause de la couleur jaune de la couverture, parce que « le jaune, ça fait social-démocrate ».

avait fait d'André Gide il y a quelques années. « Je ne sais rendre hommage à mes amis morts, écrit-il, qu'à la façon dont je les ai aimés vivants ». C'est un Gide bien attristant qu'il nous dépeint, homme de lettres dérisoire polissant avec une minutie sénile son prochain discours, tandis que Boukharine déjà suspect cherche à le joindre, incapable du moindre jugement politique sur ce qui l'entoure. « La suite a montré qu'il sut découvrir tout seul, avec la plus grande perspicacité, ce que cachait la réalité soviétique », ajoute Herbart qui apporte ainsi sa petite pierre à la statue. Admettons...

Reste la morale de ces aventures qui recoupent sans cesse celles de notre siècle : « Je découvre avec beaucoup de surprise, une certaine gêne et d'agacement, que je me suis trouvé comme par hasard, et en grande compagnie, sur les lieux du crime, non tant pour le dénoncer que pour l'assumer peut-être, alors que j'en étais innocent. Cette malédiction constitue la *ligne d'échec* des hommes de mon âge... » Au-delà des événements, de ces riens bruyants et périlleux, il y a aussi le chemin du bonheur mais peut-être n'est-il pas possible de s'y aventurer sans avoir subi les violences de son temps, sans avoir mesuré ses illusions et connu quelques déceptions. Pierre Herbart le suggère en tous cas dans sa conclusion ambiguë : « Je ne saurais trop conseiller aux autres de perdre moins de temps que moi ».

En dehors de la valeur de témoignage historique que possède « La Ligne de force » et de sa qualité humaine, on peut en retenir trois éléments. Et d'abord que Pierre Herbart a tenté de s'opposer l'été 1944 au sadisme terroriste des foules épuratrices, ce qui est assez exceptionnel. Ensuite une vue particulièrement nouvelle sur la place de l'argent dans la société soviétique : « On prend très vite l'habitude de signer ses notes de restaurant, d'avoir une voiture à sa disposition, d'acheter à bas prix dans des magasins réservés aux hauts fonctionnaires des produits d'excellente qualité (mais bien entendu, bientôt, l'on n'achète plus soi-même, on envoie sa secrétaire). Ne pas s'insérer, à sa place, dans le système serait une déviation, du *gauchisme*. A chacun selon son travail, et le mien doit être fort prisé, puisque j'ai droit à trente fois plus de biens de consommation qu'un manœuvre ». Cette forme moderne et assez dorée de l'esclavage est un des aspects les moins connus de la vie en U. R. S. S. Il était important de le signaler. Enfin il y a un personnage qui domine ces souvenirs comme il domine la vie de tous ceux qui sont passés par le parti communiste, c'est Louis Aragon. A tous les moments de la vie du communisme français depuis 1930 on le retrouve, servile ou hautain, toujours imperturbable et un peu provocant, par exemple lorsqu'il déclare en parlant des condamnés de la dernière charrette : « ...leurs femmes, leurs enfants mêmes, refusent d'aller les voir dans leurs cellules ». Admiré sans réserves par quelques bourgeois qui le connaissent seulement à travers ses beaux romans ou ses poèmes cocardiers, intimidant pour les jeunes qui cherchent à faire car-

rière (1), joyeusement méprisé par beaucoup de ses anciens amis, tour à tour violent lorsqu'il faut faire condamner un déviationniste,, séduisant et racoleur quand il veut attirer à la vente annuelle du C. N. E. ses confrères hésiants, Aragon s'achemine vers l'Académie française.

Il n'est donc pas étonnant qu'une des pages les plus brillantes de l'« Autocritique » d'Edgar Morin (*Julliard*, 1959) soit consacrée à celui qui écrivait : « Feu sur Léon Blum et les chiens savants de la social-démocratie ! » Il ne faut pas chercher dans cette « Autocritique » des révélations sur la vie à l'intérieur du parti communiste, des secrets, les plans du « grand soir »... Rien de tel n'est à espérer d'une œuvre aussi honnête et aussi juste, à laquelle on ne peut guère reprocher que son style, d'une négligence continue et un peu agressive, l'auteur usant fréquemment d'un vocabulaire scientifique bien mal maîtrisé comme pour se mettre à la portée du lecteur. Des quelques portraits qu'esquisse Edgar Morin le mieux venu est celui d'Aragon, c'est aussi celui qui pose le plus de problèmes : « Cet homme, d'une fidélité imperturbable au parti depuis vingt-cinq ans est en même temps demeuré esthète, cet esthète a cependant fondé sa fidélité sur une vision policière du monde, ce militant a pu constituer au sein du parti l'univers salonard et mondain du C. N. E... Ce mélange de dévouement ignorant, de complexe policier et de coquetterie mondaine n'est pas seulement le cas psychologique d'Aragon, c'est le cas sociologique de tout un secteur de l'intelligentzia stalinienne... L'admirable est que le parti sanctionne les goûts et les dégoûts d'Aragon. C'est qu'il n'enfreint jamais les grands tabous. Aragon a une marge de liberté qui n'est qu'une marge de frivolité et cette frivolité se justifie par le recours à l'argument de la littérature nationale : en affichant Pierre Benoît dans *Les Lettres Françaises*, Aragon défend la culture française contre la cosmopolisation américaine ; en exaltant Barrès, il lutte contre la C. E. D. La marge de frivolité dont jouit Aragon est toujours sauvée parce qu'Aragon est toujours politiquement le plus docile, le plus empressé : quand les biologistes se dérobent, c'est lui qui intronise Lyssenko. Quand les peintres se dérobent, il présente en grande pompe la peinture soviétique. Son rôle de roitelet est indissociable de son rôle de bonne à tout faire ». Les autres portraits qui accompagnent celui d'Aragon n'en ont pas toujours la profondeur, ils indiquent seulement, et dans leurs grandes lignes, certains types possibles de relation passionnelle avec le parti communiste (2). Il faut quand même faire remarquer à l'auteur que la

---

(1) Il y a quelques années, François Nourrissier avait bien dépeint cet aspect d'Aragon. « Les temps ont changé », comme dit Thorez, et Nourrissier fait maintenant l'éloge de l'hebdomadaire d'Aragon, un des derniers refuges de la Liberté !

(2) On y trouve aussi quelques jugements durs qui paraissent sans méchanceté : « Henri Lefebvre donna volontairement des gages, piétinant le cadavre de Nizan, dénonçant la *sociologie policière* de Georges Friedmann. Pourquoi a-t-il rampé comme une chenille pendant des années ? »

fameuse phrase d'Eluard (« J'ai trop à faire avec les innocents qui clament leur innocence pour m'occuper des coupables qui clament leur culpabilité. ») répondant à une question publique d'André Breton, ne concerne pas Rajk mais un écrivain tchèque qui les avait accueilli tous les deux à Prague lors de l'exposition surréaliste de 1938.

Pourquoi cette « Autocritique » est-elle une des œuvres les plus importantes de l'année passée ? Parce que pour la première fois depuis bien longtemps un ancien communiste tente avec réalisme intellectuel, et sans jamais se laisser aller à ces justifications théoriques qui n'expliquent jamais rien, de montrer pourquoi il est entré au parti communiste et quel sens il a donné à son exclusion involontaire. Pierre Hervé avait eu une ambition voisine, mais M. Edgar Morin se situe à un niveau intellectuel bien supérieur ; pour l'essentiel sa tentative est réussie et doit prendre place à côté des « Souvenirs d'un révolutionnaire » de Victor Serge.

Edgar Morin appartient à cette génération qui est entrée dans la vie politique à peu près au moment de la défaite de 1940 ; son premier désespoir, un « incroyable déchirement », ce fut d'apprendre la percée du front de Catalogne par les franquistes ; en janvier 1939 c'est en pleurant qu'il regardait le numéro de « Paris-Soir » où était annoncée la chute de Barcelone. Trois ans plus tard, après un bref passage chez les « frontistes » de Gaston Bergery puis beaucoup d'hésitations qu'il regrette maintenant, il commence à distribuer des tracts communistes et à écrire la nuit sur les murs de Toulouse « A bas Pétain, A bas Laval ».

Comme beaucoup d'autres Morin est entré au parti communiste par l'intermédiaire de la résistance, mais il faut remarquer aussi qu'il a rejoint les groupes de résistants en partie à cause de l'attraction romantique que le communisme exerçait sur lui. « Je frémissais, écrit-il, en m'imaginant qu'une balle dans la nuque viendrait sanctionner ma première défaillance ». Ces activistes amateurs préparaient leurs expéditions nocturnes en lisant Hegel ou Henri Lefebvre, ils écrivaient une ode à Stalingrad qui « lavait tous les crimes du passé quand il ne les justifiait pas », se donnaient l'air d'agir, agissaient un peu et risquaient leur vie sans très bien s'en rendre compte.

Dans ce monde en guerre où la vie d'un homme importait peu, il était plus facile d'accepter le stalinisme et la terreur qui en était en partie essentielle, parce qu'il ressemblait justement à la guerre, que comme elle il était destructeur et aveugle, mais que comme elle il préparait aussi une paix future qui serait celle de la fraternité et de « l'homme total ». C'est dans la première partie de son autobiographie politique qu'Edgar Morin essaie de montrer par quels mécanismes psychologiques on peut ainsi passer du souci de la libération définitive de l'homme à la justification des crimes staliniens, des camps de déportation et de tous les

aspects de l'univers totalitaire. Au début, dans une adhésion qui n'a pas encore la signification mystique qu'elle prendra dans les années d'après-guerre, Morin trouvait avant tout ce sentiment de communion avec l'univers, cette fin de la solitude et des inquiétudes de l'adolescence : cette « réconciliation avec le monde » était aussi une réconciliation avec soi-même. Il était facile dans cette optique optimiste et glorieuse de chercher et de trouver la signification de l'attitude politique du parti communiste, le secret de la *ligne* : elle changeait souvent, paraissait contradictoire et irrégulière, tout simplement parce qu'elle était étroitement adaptée au réel, aux faits toujours mouvants, cette attention portée à la réalité étant exigée par les nécessités du mouvement révolutionnaire mondial. La terreur stalinienne n'était donc qu'une adaptation particulièrement réaliste aux conditions de la lutte révolutionnaire, à la violence de l'Histoire et Staline (1) qui était un homme bon, puisqu'il promettait aux hommes *le pain et les roses*, était particulièrement admirable lorsqu'il savait faire taire sa bonté, ses sentiments de fraternité, qu'il devenait impitoyable : il savait en effet que la moindre défaillance, la plus petite faiblesse vis-à-vis des ennemis de l'intérieur, et tout particulièrement s'il s'agissait de ses anciens camarades de 1917, risquait de compromettre définitivement la cause de la révolution mondiale.

C'est l'intérêt majeur de l'essai d'Edgar Morin de décrire pour la première fois cette psychologie très particulière (2), de tenter une sorte de phénoménologie de l'intellectuel marxiste, de montrer admirablement comme il est sans cesse obligé d'obéir à une sorte de fascination provoquée par la teneur et comment cette fascination est ensuite compensée par le rêve extatique d'une humanité sans classe qui ne saurait plus ce qu'étaient la misère et le malheur. Dans cette perspective qu'est-ce que la morale, d'où peut-elle tirer sa justification : elle exige justement de tout subordonner à la gigantesque entreprise qui est en train d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire au mouvement révolutionnaire, c'est-à-dire finalement au stalinisme et à sa bonté foncière. La vérité, c'était donc cela : la fidélité absolue à la nation qui la première avait « collectivisé » les moyens de production, et « on était plus fidèle à la vérité en demeurant dans le parti malgré ses erreurs, qu'en se situant en dehors du parti, malgré les vérités ». Edgar Morin montre bien que cette première phase de l'adhésion, qu'il appelle la phase de la *vulgate*, reste malgré tout un stade de conflit où il est difficile de tout accepter d'un coup, où il faut peu à peu se persuader, où l'on doit sans cesse se

(1) Dans son second roman, « *Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts* », Raymond Abellio parlait de « ce sourire septique, presque imperceptible, qu'on découvre, en regardant bien, sur les traits de Staline, et qui est une des choses les plus chargées de sens de l'époque. »

(2) A propos des problèmes d'ordre psychologique posés par la vie dans le parti communiste on peut se reporter à une étude de M. Joseph Gabel publiée il y a près de deux ans dans « *Les lettres nouvelles* », ainsi qu'à une remarquable nouvelle de M. J.-F. Rolland, *l'essence du trotzkysme* (« France-Observateur », janvier 1958).

livrer, et surtout pour soi-même, à d'interminables justifications : culte de Staline, déportation administrative, grands procès, conformisme soviétique, tout peut être justifié avec bonne conscience.

Le problème n'est donc pas comme on le croît en général un problème d'information, de culture politique, il est inutile ou presque de répandre les comptes rendus du procès Kravchenko ou les souvenirs de Margoline, de gaspiller des millions à coller des affiches comme l'a fait M. Jean-Paul David. Il s'agit d'une foi d'essence quasi-religieuse et passionnelle, de cette *communion cosmique* à laquelle croit participer l'intellectuel communiste. Avec le temps, d'ailleurs les choses se modifient, la *vulgate* disparaît et avec elle les derniers tourments, les dernières questions. Une certitude proprement magique la remplace, l'euphorie va succéder à l'inquiétude surmontée, les justifications deviennent inutiles, « le Sur-moi du parti s'étant définitivement imposé aux consciences ». Le communiste alors n'est plus celui qui lutte pour le triomphe de l'Union Soviétique, mais pour le Bien, contre les représentants du Mal, cette identification définitive et générale mettant un terme aux problèmes du *contenu* : « L'ennemi était comme Satan, toujours porteur de la plus mortelle menace, mais toujours vaincu et écrasé ».

Dans la seconde partie de l'« Autocritique » Edgar Morin raconte très en détail les circonstances de son exclusion et la longue opposition plus ou moins avouée qui l'a précédée. Emigré de l'intérieur demeuré au stade de la *vulgate*, ne pouvant tout accepter encore, voyant malgré tout dans le parti un espèce de garde-fou, comme lui disait un de ses amis, il avait au fond assez peur de cette liberté qui le tentait et de la solitude qui lui était liée : « J'avais peur aussi, non tant de perdre mes amis qui se trouvaient pour la plupart déjà en marge ou en dehors, mais de perdre la grande chaleur des camarades (1), le sésame merveilleux du « c'est un copain », « je suis un copain », qui, en quelque endroit que ce soit, ouvre les portes de la confiance et de la fraternité. J'avais peur d'être regardé partout où j'irai comme un renégat par les bons militants honnêtes qui continuaient la lutte sans problèmes ». Exclu pour avoir publié un article dans un hebdomadaire qui passe pourtant pour avoir avec le P. C. F. des rapports excellents, Edgar Morin se sent comme un enfant abandonné, il est désespéré et se croît exclu de la vie, il a l'impression de vivre une seconde naissance, de retrouver le goût du *malheur de naître*. Le plus difficile reste à faire, un apprentissage de la liberté qu'il décrit d'une manière inoubliable, montrant comment il arrive peu à peu à ne plus être contrôlé par une ombre, à écrire le nom le Trotsky d'une manière naturelle, c'est-à-dire sans le faire pour surmonter sa peur ou par provocation, comment il devient capable

(1) Que les organisations de droite n'aient jamais réussi à créer cette *grande chaleur* fraternelle, est un des éléments de la situation politique contemporaine en France; raison de plus pour que personne ne tente d'en découvrir les causes.

d'analyser une situation politique sans se référer aux dogmes et aux articles de foi.

Cette étonnante désintoxication est même poussée assez loin, jusqu'aux fondements de la mystique prolétarienne, à l'idée de la mission historique du prolétariat, jusqu'à la découverte de ce qui peut paraître le plus simple, par exemple du rôle de la torture dans la vie soviétique pendant vingt ans : vérité bien prosaïque quand on pense aux explincations de Koestler, à tous ces romans qui ont été construits d'après les grands procès, à grand renfort de citations extraites de Tchakhotine ou des disciples de Pavlov.

Le principal reproche qu'on peut faire à l'« Autocritique » est d'être l'exposé d'un cas particulier, de ne pas avoir une valeur d'ensemble, de n'être que très imparfaitement révélateur d'une mentalité de groupe. Inappliquables à tous les intellectuels communistes, sinon de manière très fragmentaire, les conclusions d'Edgar Morin le sont encore plus aux militants français dans leur ensemble. C'est le problème communiste vu de Saint-Germain-des-Prés, vu de manière individuelle, qui est ici décrit. Pourquoi certaines de nos contemporains trouvent-ils justement dans le parti communiste un équilibre de vie, pourquoi ce garde-fou leur est-il nécessaire, comment permet-il non seulement une discipline de pensée mais une discipline d'existence, toutes ces questions ne sont pas posées et cela enlève à l'essai d'Edgar Morin une dimension dont il aurait eu besoin. Morin parle d'ailleurs assez peu, et c'est aussi regrettable, de la vie dans les milieux communistes, sous l'angle le plus quotidien, il n'étudie guère cette fraternité quelquefois réelle qui lie les uns aux autres les communistes mais en les faisant dépendre un peu plus de ce pouvoir magique.

Sans que cela n'enlève rien au très grand intérêt de ce livre, tel qu'il est, j'ai aussi l'impression que ce témoignage qui est surtout individualiste s'arrête bien souvent aux portes de la conscience donc de la vérité. Il est dommage, en particulier, que Morin ne précise pas davantage les conséquences du sentiment de faute qu'il ressent au moment de la mort de sa mère, les racines de sa mentalité « sacrificielle », qu'il n'analyse pas plus profondément « ce soulagement propre aux natures anxieuses qui se sentent bien quand rien ne va plus, quand la mécanique de la société se détraque, quand les choses sont livrées à leur anarchie », qu'il n'ait pas cherché les raisons profondes d'un salut d'ordre collectif. On sent aussi qu'il a une attitude très ambivalente vis-à-vis de sa condition de juif, ce dont il minimise l'importance d'une manière artificielle, comme s'il cherchait à se persuader lui-même. Mais comment ne pas être très profondément touché et consterné par une phrase comme celle-ci : « Avec mes doutes, mes tristesses et mon nihilisme immédiat, jamais je n'ai cessé d'être ému ou consolé par la voix qui peut me dire qu'un jour la vie changera. »

J.-P. BONNAFOUS.

Pour prendre congé

Il y avait du drame dans les deux premiers volumes Ceux-ci relataient l'aventure, au sein du conflit mondial, d'un homme qui n'est rien et qui aspire à devenir tout. Dans une telle aventure, une action dramatique se noue. On assistait aux avances, aux reculs : tout semblait gagné, puis brusquement tout était remis en cause. On voyait le héros parvenu, en passe de perdre son autorité, serrer brusquement les dents, poser momentanément le masque et se jeter dans la petite bagarre de coins de rues. Puis les hommes menaçants écartés ou supprimés, il reprenait la mine benoîte de l'honnête serviteur de l'Histoire. Dans cet immense superproduction à la Cecil B. de Mille chevauchant cinq continents, il y avait même comme il convient les « clous » traditionnels, souvent tragiques, parfois burlesques. Restent dans toutes les mémoires la promenade du héros dans Le Caire et les visages derrière les carreaux qui lui chantent — il les entend, il en est sûr — la douce mélopée : de Gaulle, de Gaulle... l'entrevue avec Catroux aussi dont celui-ci repart grandi parce qu'il l'a reconnu, lui de Gaulle, pour chef. On n'en finirait pas de citer. Plus sinistre est la lutte contre Giraud et franchement tragique la mort de Pierre Pucheu suivie de cette seule phrase, qui mériterait d'être célèbre :

« Mais quel regret peut compter... ? ». Il y avait du drame dans tout cela. Il y avait du « suspense ».

Rien de pareil dans ce troisième tome. Ce n'est plus le drame c'est l'hagiographie. L'hagiographie nuancée d'élégie.. Notre homme a enfin obtenu ce qu'il voulait, ce pourquoi il s'est si longuement et si tenacement battu : à ses yeux les fluctuations de ses chances représentaient le mouvement même de l'Histoire. Il a donc maintenant ce qu'il veut. En un mot comme en cent: il est au pouvoir.

Désormais son parti est pri : celui de tout justifier. Tout a été bel et bon. Il était impossible de mieux imaginer ni de plus rigoureusement réaliser. C'est un chant qui s'élève. Il suffit de prendre chaque fin de chapitre : « Entre le peuple et son guide le contact s'est établi. L'Etat exerce ses pouvoirs. Le gouvernement est à l'œuvre. L'armée réunifiée, accrue, plus ardente que jamais... La justice fait son office. L'ordre public s'établit. De vastes réformes sont en cours... La banqueroute est conjurée ; le trésor passablement rempli ; la monnaie sauvée pour un temps » (p. 41). Je crois que Molière n'aurait pas trouvé ce « pour un temps ».

Plus loin : « Mais ce qui était acquis l'était bien... Le succès de l'entreprise engagée le 18 juin 1940 se trouvait assuré dans l'ordre international, tout comme il l'était aussi dans le domaine des armes et dans l'âme du peuple français ». (p. 90)

Encore : « Pour le grand nombre, il s'agit d'émotion, suscitée par ce spectacle, exaltée par cette présence et qui s'exprime en « Vive de Gaulle ! » en sourires, en larmes aux yeux. » (p. 130). C'est un chant mais c'est un chant berceur. On ne se révolte même plus, on s'endort doucement. Le style même, à part quelques « Eh quoi ! » devient moins amusant. La

libération, la fin de la guerre, l'immédiate après-guerre, ce n'était que cela ? On recherche dans ses souvenirs. Toute cette époque revient peu à peu, rouge et noire, déchirée, affreuse, exaltée, grouillante d'espoirs, de désespoirs et de rêves. Et voilà ce qu'il en a fait !

On sait le caractère que revêtit la libération dans le sud-ouest, à Toulouse en particulier. « Le 16 septembre, j'étais à Toulouse, ville passablement agitée ». *Passablement* agité... il est vrai qu'à la même époque le trésor est *passablement* rempli.

Passable... c'est en effet la médiocrité de tout cela qui confond. Au reste sa seule phrase sur la mort de Brasillach — deux lignes sans le nommer — est pour dire que le talent condamne. A l'épuration intellectuelle, si graves de conséquences, est consacré un paragraphe badin qui se termine ainsi : « Bref, le monde de la littérature, des arts, du théâtre, vivait sous un ciel d'orage » c'est une fatalité, cela ne le concerne en rien.

Aux dizaines d'Académiciens, de savants, d'écrivains, de poètes condamnés, un paragraphe de 25 lignes (p. 115). Mais de son refus d'entrer lui-même à l'Académie française comme on le lui proposait, une explication détaillée en un paragraphe de 20 lignes (p. 116).

***

— « A peine s'éteint l'écho du canon que le monde change de figure. Les forces et les ardeurs des peuples, mobilisés pour la guerre, perdent soudain leur point d'application. » Cela est vrai aussi des hommes et des ambitions personnelles — et c'est cela que nous décrivons.

Mais Charles de Gaulle en accuse le peuple qu'il gouverne. Son grand dessein une fois réalisé, il ne sait

pas apprendre à ses concitoyens, selon le beau mot de Salazar, « à vivre habituellement ». Et dès lors jusqu'à son retrait des affaires, l'hagiographie prend la teinte élégiaque d'une longue déploration sur l'incompréhension et l'ingratitude.

Il y aurait presque quelque aspect pitoyable dans la silhouette de cet homme à l'ambition satisfaite mais qui au fond ne sait plus qu'en faire. Car cette ignorance du point auquel appliquer son énergie se trouve chez lui autant que dans le peuple, qu'il accuse pour se libérer.

Le livre refermé, si l'on se demande : Que reste-t-il de tout cela ? La seule réponse est celle-ci « Une idée : il vaut mieux pour un peuple être gouverné que non ». C'est juste mais c'est court. Dire « Il faut un Etat » c'est bien, mais sous-entendre : « L'Etat c'est un homme qui gouverne et le seul possible c'est moi » revient à annuler la première proposition. On peut parler — en bien ou en mal du nationalsyndicalisme espagnol ou du corporatisme de Salazar, on peut encore réfléchir sur le fascisme ou le national-socialisme. Mais que de Gaulle vienne à disparaître, que sera le gaullisme ? exactement rien, sinon une aventure, un destin individuel. Il n'aura tenté aucune définition de la structure de l'Etat, des rapports de l'Etat avec les citoyens, de la doctrine sociale à laquelle il entendait s'attacher. Il n'aura donné aucune image qui crée un lien entre les citoyens et leur permette de se reconnaître dans l'Etat.

La seule idée-force que l'on pourrait dégager de son action, elle lui vient de sa jeunesse, de ce monde des demi-doctrines politiques auquel a dû être seulement sensible son adolescence inachevée. C'est l'empirisme organisateur de Charles Maurras qui lui est resté au fond de la tête. Mais l'empirisme organisateur détaché de tout ce qui faisait la beauté et la grandeur de la

doctrine maurrassienne, de tout ce qui lui donnait sa cohérence aussi, à savoir la continuité monarchique avec ce que cela suppose de Personnel et d'Impersonnel admirablement mariés.

L'empirisme organisateur, réduit à lui-même, ce n'est guère plus que l'Opportunisme, lié non plus à la doctrine radicale de la République, mais à sa seule personne. C'est peu de chose. C'est presque rien.

Il y a d'ailleurs quelque chose de pathétique dans la fin de ces Mémoires. Charles de Gaulle ne se reconnait plus dans le monde qui l'entoure. Je crois que pour la première fois, il y a là chez lui une vraie sincérité. Il ne sait plus à quoi s'attacher. Il prend congé — d'un monde et d'une époque. Ce n'est que par fidélité à lui-même qu'il est revenu, pour parfaire l'image qu'il entend laisser, de lui, rien que de lui.

Cela ne nous concerne plus beaucoup. Ce troisième tome est moins choquant que les premiers, il est plus fatigué, plus résigné. Il est plus révélateur aussi. Cela nous intéresse moins. Ce n'était donc en définitive que cela ! C'est nous maintenant qui prenons congé.

Charles de Gaulle, ratiocinant, tourné vers son seul passé, c'est l'image que nous conservons, la dernière page tournée. Le livre fermé, nous ne pouvons nous empêcher de repenser à la magnifique parole de Philippe Pétain : je n'écrirai pas de Mémoires, il n'y y rien dont je doive me justifier.

Les « Mémoires », ce sont ici vraiment le passé. Puisse l'avenir être ailleurs.

Bernard VORGE.

Henry COSTON.

La presse d'avant guerre

Nous sommes heureux de publier sous ce titre des extraits du livre de nos amis Gilberte et Henry Coston : « Le Journalisme » qui paraît ce mois-ci à la « Librairie française ».

Ceux de nos lecteurs qui ont lu les études d'une remarquable érudition qu'Henry Coston a naguère consacrées à la haute finance internationale, retrouveront dans ce livre où revit le souvenir d'une époque où il y avait encore une presse et une opinion parce qu'il y avait encore de grands journalistes, l'abondance et l'exactitude de l'information qui caractérisent son auteur.

L'UNION Sacrée et la Censure n'avaient pas toujours réussi à faire respecter la trêve des journaux pendant la guerre de 1914-1918. Après l'Armistice, chaque feuille reprit sa formule propre, et les polémiques se firent plus vives. Par ailleurs, s'opérait le regroupement des équipes que la conduite de la guerre et l'opportunité de la paix avaient divisées. Tant et si bien que le futur administrateur du *Populaire*, Compère-Morel a pu dire à la veille des élections de 1919 :

« *Maintenant, nous revenons à nos anciennes formations* ».

La création du *Bloc National* sous l'égide d'Alexandre Millerand donna aux journaux l'occasion de fixer leur position respective.

Tenaient pour le Bloc :

L'Echo de Paris, qui avait la sympathie de l'Etat-Major et celle du Clergé, *Le Petit Parisien*, « le plus fort tirage des quotidiens français », *La Victoire*, de Gustave Hervé, *La Libre Parole*, de Joseph Denais, Albert Monniot et Jean Drault, *La Démocratie Nouvelle*, de Lysis, *L'Intransigeant* de Léon Bailby, *L'Eclair*, d'Emile Buré, *La Croix*, organe officiel de l'Archevêché, et, dans une certaine mesure, *L'Action française*.

Etaient hostiles au Bloc :

L'Humanité, La France libre, Le Populaire, Le Journal du Peuple, tous quatre socialistes, *L'Œuvre,* de Gustave Téry, *La Vérité* et quelques autres feuilles de moindre importance.

Une partie de la grande presse d'information, dont *Le Matin, Le Journal, Le Petit Journal* et *Le Temps,* affichaient une certaine indifférence. Etait-elle feinte ? On serait tenté de le croire puisque l'on vit cette presse a-politique fusionner avec celle du Bloc lors des fameuses grèves qui immobilisèrent les presses des journaux à quelques jours du scrutin. Une vingtaine d'organes politiques et d'information firent paraître pendant la durée de la grève des typographes, une seule feuille : *La Presse de Paris,* où les informations étaient mises en communauté et les éditoriaux des dits organes publiés à la queue-leu-leu.

De leur côté les quotidiens de gauche et d'extrême-gauche publièrent *La Feuille commune* où chaque journal patronnait ou recommandait ses candidats dans la colonne qui lui était réservée.

« L'Humanité » communiste

La fin de la guerre marque un tournant décisif dans l'histoire de la presse française. Le public qui a lu plus de nouvelles que d'articles sous le règne de l'Union Sacrée, s'est détourné peu à peu des journaux d'opinion ; il leur préfère les quotidiens de grande information. Cette désaffection provoque la disparition de nombreuses feuilles dont les moyens financiers insuffisants n'avaient pas permis les transformations indispensables.

Ont ainsi disparu, dans les années qui sivirent la victoire :
La Bataille, La Démocratie Nouvelle, La France Libre, L'Heure, La Justice, La Lanterne, La Libre Parole, La Petite République, La Politique, Le Radical, La Vérité.

Cependant, avant de céder la place à l'information, puis à l'information *orientée,* la politique suscita dans la presse parisienne deux événements d'importance : la transformation du vieux journal de Jaurès en organe bolchevik, et la naissance d'un grand quotidien républicain.

La scission de Tours, qui divisa la S.F.I.O. en deux fractions, la communiste et la socialiste, permit aux partisans de la IIIe Internationale de s'emparer de *L'Humanité* dont la majorité des actions étaient détenues par les amis de Marcel Cachin. Ce dernier prit la direction politique du journal devenu « l'organe central du Parti Communiste (S.F.I.C.) » et Paul Vaillant-Couturier constitua sous sa direction technique, une équipe

assez homogène, composée de L.-O. Frossard, Noël Garnier, André Gybal, Bernard Lecache, Victor Méric, Armand Salacrou, Henry Torrès et quelques autres journalistes de classe. Une édition du soir du journal communiste parut quelque temps sous le nom de *L'Internationale,* avec les mêmes collaborateurs groupés autour de Daniel Renoult, le frère du futur ministre radical impliqué dans l'affaire Stavisky.

A côté de *L'Humanité* et de *L'Internationale,* les communistes créèrent, sous la direction de Gaston Montmousseau, *La Vie Ouvrière* pour combattre la tendance syndicaliste modérée de l'hebdomadaire *L'Atelier* et du quotidien de la C.G.T. *Le Peuple* que rédigeait une même équipe réunie par Léon Jouhaux. Cette presse ouvrière s'entredéchirait à belles dents ; elle se trouvait toutefois d'accord pour attaquer la presse du grand patronat représentée par le quotidien *La Journée industrielle,* et les hebdomadaires *L'Usine* et *Le Réveil Economique.*

Fondation du « Quotidien »

Le second grand événement fut la fondation du *Quotidien,* réaction sur le plan journalistique, de la gauche écrasée par le Bloc national aux élections de novembre 1919.

Le lancement du *Quotidien* constitue, dans les annales de la presse française, un fait qui mérite l'attention. Jusque-là, lorsqu'on fondait un journal, on réunissait les fonds d'un ou de plusieurs commanditaires ou, s'il s'agissait d'un organe de gauche ou d'extrême gauche, on faisait appel aux caisses des organisations et des syndicats.

Pour *Le Quotidien,* on agit différemment : les fonds nécessaires furent demandés aux futurs lecteurs du journal. L'opération, menée de main de maître, réussit pleinement : 60.000 Français et Françaises soucieux « *de défendre et de perfectionner les institutions républicaines* « souscrivirent d'enthousiasme à cette œuvre de régénération de la presse. Les actions étaient de 100 francs, libérables par 1/4. 22 millions furent ainsi réunis en quelques semaines. Sans doute l'affaire bénéficia-t-elle de l'appui du *Progrès civique* — revue de gauche fort répandue dans les sections de la Ligue des Droits de l'Homme et de la Ligue de l'Enseignement, et dans les loges maçonniques — dont les milliers de lecteurs, fonctionnaires pour la plupart, devinrent autant d'agents de propagande et d'abonnés-actionnaires. Mais aurait-elle obtenu le même succès qu'elle connut sans l'habileté extraordinaire de Henri Dumay, son animateur ? Il est permis d'en douter.

Quoi qu'il en soit, l'équipe du *Quotidien* réussit à doter le Cartel des Gauches, à sa naissance, d'un organe qui le conduisit à la victoire le 11 mai 1924 et qui « tomba » Millerand peu après.

Cette équipe, dirigée par Henri Dumay, transfuge du *Petit Parisien*, technicien de la presse à bon marché, était conseillée et inspirée, politiquement, par le groupe du Progrès Civique (Aulard, Buisson, Guernut, A. Bayet). Nombreuse et variée, elle reflétait les opinions des différentes nuances politiques du Cartel.

Sous l'impulsion d'un journaliste chevronné, doublé d'un éditorialiste de talent, Pierre Bertrand, la rédaction comprenait : Pierre La Mazière, André Ganem, Pierre Scize, Louis Perceau, Louis Roubeau, Marius Larrique, plus tard directeur de *Détective*, etc... Georges Boris en fut le secrétaire général et Pierre Brossolette, l'un des secrétaires de rédaction.

Malgré l'opposition des « Cinq Grands », qui boycottèrent la vente, et celle de l'Agence Havas, qui sabota la publicité, le tirage atteignit bientôt 380.000 exemplaires dont 25 % destinés aux abonnés.

Hélas ! comme il arrive souvent dans les entreprises de presse, l'argent vint à manquer un jour. Le capital fourni par les 60.000 abonnés-actionnaires ayant été englouti dans le lancement et dans les dépenses excessives de la direction, le peu scrupuleux Henri Dumay fit appel à la publicité financière de Marthe Hanau pour équilibrer le budget. Cette dernière accepta de prendre le *bulletin financier* — la chronique financière — du *Quotidien*, moyennant 165.000 frs qu'elle s'engageait à verser chaque mois à la caisse du journal. Lorsqu'éclata le scandale de la *Gazette du Franc*, Henri Dumay et *Le Quotidien* furent compromis au point de perdre leurs plus fidèles amis. Tandis que ceux-ci ralliaient *La Lumière* récemment fondée par Georges Boris, Aulard, Buisson et Albert Bayet, Dumay s'empressait de vendre — au pair, dit-on — ses actions personnelles à un ministre et ambassadeur du Cartel des gauches, le député Jean Hennessy.

Désormais, la « ligne » politique du *Quotidien* sera de plus en plus sinueuse ; du camp anti-poincariste, il passera au service du Président Poincaré (lorsque celui-ci fera de son directeur un ministre de l'Agriculture), puis au néo-fascisme, après le 6 février 1934, lorsque Jean Hennessy découvrira les imperfections républicaines.

Le Quotidien vécut sans gloire jusqu'à sa disparition définitive en 1936.

Un genre nouveau « Paris-soir »

Les lauriers de Henry Dumay empêchaient-ils Eugène Merle (1) de dormir ? Toujours est-il que le fondateur du *Merle Blanc* — « le merle siffle et persiffle tous les jeudis » — voulut donner au cartel un quotidien du soir. *L'Internationale* communiste avait diparu entre temps, et Le *Populaire,* devenu l'organe de la S.F.I.O. après la scission de Tours, avait cessé d'être feuille vespérale pour devenir journal du matin.

Prodigieux animateur, et tout aussi peu scrupuleux sur le choix des moyens que Dumay, Eugène Merle fut cependant moins heureux que son devancier ne l'avait été avec *Le Quotidien.* Il ne sut ou ne put s'assurer les concours nécessaires au succès de l'entreprise.

L'envoi aux loges d'un numéro spécialement rédigé et imprimé à l'intention des francs-maçons, l'appui généreux et total des dirigeants du Cartel — Edouard Herriot et Paul-Prudent Painlevé signèrent même un appel pressant en sa faveur — le dévouement des militants républicains et démocrates, les gros sous des petits bourgeois et des fonctionnaires sympathisants, la collaboration de journalistes éminents — L.O. Frossard, Lucien Van Costen, Georges Pioch, Victor Méric, Bernard Lecache, Paul Reboux, Robert Tourly, Paul-Louis — ne suffirent pas à faire de *Paris-soir* un grand journal.

L'organe végéta, puis commença de sombrer. Eugène Merle quitta le navire en perdition : il céda ses actions à un nouveau groupe, patronné par le *Journal,* qui renfloua la feuille et transforma sa rédaction. Le ton devint Union nationale et poincariste. Les collaborateurs de gauche avaient, entre temps, abandonné *Paris-soir* et fondé, avec Alexis Caille, un nouveau quotidien cartelliste *Le Soir*. De l'ancienne équipe, il ne restait que Paul Reboux, qui devint directeur général, Lucien Van Costen, qui prit la rédaction en chef, et quelques rédacteurs auxquels vinrent se joindre Elie Richard, Alexis Danan, Maurice Verne, Raymond Archambault.

Malgré une trésorerie plus à l'aise, *Paris-Soir* n'obtenait guère de succès. Ce n'est qu'à partir de 1930, date de sa prise en main par Jean Prouvost, déjà propriétaire de *Paris-Midi,* que la feuille connut un essor prodigieux.

---

(1) Vieux militant révolutionnaire, ancien compagnon de Gustave Hervé à *La Guerre Sociale* et d'Almereyda au *Bonnet Rouge,* Eugène Merle, tour à tour directeur du *Merle,* du *Merle Blanc,* de *Paris-soir,* des *Editions du Tambourin,* mourut quelques années avant la seconde guerre mondiale.

La concurrence de *L'Ami du Peuple du soir*, de *La Liberté* de Camille Aymard et surtout de *L'Intransigeant* de Léon Bailly, ne gêna pas l'ascension de *Paris-soir* : il franchit allégrement les étapes.

En 1930, il tirait péniblement à 60.000 exemplaires ; en 1934, il atteignit le million ; en 1939, il dépassa 1.800.000.

Ce succès surprenant, il le dut à une formule nouvelle en France, importée d'Amérique par Jean Prouvost qui l'adapta à la mentalité française : l'information illustrée, les gros titres, le côté pittoresque des choses. L'actualité n'était plus prise de face ou de côté, comme chez les confrères, mais photographiée *sous les jupes*, si l'on nous permet cette image. Un service de vente merveilleusement organisé permit d'atteindre la clientèle des départements, alors que *L'Intransigeant* et les autres journaux du soir ne dépassaient guère la région parisienne. Grâce à des éditions spécialement composées pour le public de province, *Paris-soir* concurrença la presse régionale et, très avantageusement, les grands quotidiens du matin.

Une équipe de techniciens, judicieusement choisie par ce « Napoléon de la presse » qu'est Jean Prouvost et qui comprenait des journalistes de classe, des collaborateurs de marque : Pierre Lazareff, Georges Gombault — qui venait de *La Lumière* — Jules Sauerwein, Francis Carco, Louis Gillet, Jérôme et Jean Tharaud, Pierre Mac Orlan, Paul Claudel, Saint-Exupéry, Jean Cocteau, André Maurois, Henry Bordeaux, François Mauriac, Marcel Prévost, Maurice Donnay, Georges Simenon, etc... (1) donna au journal une tenue que la vulgarité de certaines photos et le goût du « scandale avant tout » (2) ne parvinrent pas à lui faire perdre.

A la veille de la guerre, le journal de Jean Prouvost était devenu, grâce à son groupe de publications annexes (*Paris-midi, Match, Marie-Claire, Pour Vous*), la plus grande entreprise de presse avec celle des Dupuy du *Petit Parisien*.

---

(1) *Paris-soir* publia également des *leaders* signés des grands noms de la politique : Léon Blum, Joseph Caillaux, Paul Reynaud, Paul Faure, P.E. Flandin et même de Churchill.

(2) Une formule propre à Pierre Lazareff, une formule qui réussit également à *France-soir*. Lire l'excellente monographie de M. Raymond Barillon : « *Le cas Paris-soir*, Paris 1959. »

« Le Nouveau Siècle » organe fasciste français

Après *Le Quotidien*, après *Paris-soir*, journaux antifascistes au premier chef, un journal résolument fasciste parut : *Le Nouveau Siècle*.

La tentative des gauches ayant pleinement réussi avec le *Quotidien*, Georges Valois, l'un des dirigeants de *L'Action française*, voulut à son tour lancer un grand journal politique et d'information, de droite celui-là. Technicien remarquable, il réussit en un temps record à mettre sur pied une organisation sérieuse, à réunir des fonds importants, à constituer une équipe rédactionnelle brillante. Mais il se brouilla tout de suite avec Charles Maurras et Léon Daudet, et *Le Nouveau Siècle*, qui devait être un journal quotidien du soir d'inspiration monarchiste, fut un journal du matin de nuance fasciste. Georges Valois engloutit dans l'entreprise les millions de Serge André, de la *Spidoléine*, après ceux des premiers bailleurs de fonds royalistes.

Le fascisme, mis à la mode par la Marche sur Rome, n'eut qu'un éphémère succès en France. Après le fameux rassemblement de cent mille chemises bleues à Reims, prélude à une marche sur Paris qui n'eut jamais lieu, le « Faisceau des Producteurs et des Combattants » connut une existence difficile. Son Etat-major (Maurice de Barral, Marcel Buccard, Philippe Barrès, le fils du doctrinaire nationaliste, René de La Porte, l'ancien secrétaire général des « Jeunesses socialistes », Philippe Lamour, Jacques Roujon) se divisa. Sous les coups répétés de *L'Action française* qui, chaque matin couvrait d'injures son animateur — « la bourrique Gressent dit Valois », « l'argousin Valois », « Valois le Voleur », etc... — *Le Nouveau Siècle* perdit peu à peu ses lecteurs de droite. Malgré un brusque coup de barre vers la gauche, l'hostilité des syndicalistes et les attaques de la presse républicaine — en particulier les campagnes du *Rappel* et de *La Volonté* — ne lui permirent pas de conquérir un public qui se méfiait des « palinodies de Georges Valois », tour à tour socialiste, anarchiste, royaliste, fasciste de droite et fasciste de gauche. L'indéniable talent de journaliste du fondateur du *Nouveau Siècle*, ses qualités d'organisateur ne purent triompher des réticences de la clientèle : Valois disparut un beau jour, exclu par son propre parti.

Son évolution le conduisit à l'anarcho-syndicalisme de *Chantiers* et de *Nouvel Age*, qu'il créa avec Gustave Rodrigues, pour répandre ses idées au sein du Front populaire.

« L'Ami du Peuple »

L'échec de Valois ne découragea pas le parfumeur François Coty qui, dit-on, avait été l'un de ses commanditaires.

Déjà propriétaire du journal mondain *Le Figaro* et de l'ancien journal d'Arthur Meyer, *Le Gaulois,* — qui avaient fusionné — François Spoturno dit Coty prétendait posséder une certaine expérience des affaires de presse. Voulant renouveler l'exploit d'Emile de Girardin, il fonda en 1928, un journal nettement meilleur marché que ses concurrents : *L'Ami du Peuple,* — que doubla un *Ami du Peuple du soir* dirigé par Martin-Mamy — dont le titre avait été emprunté à l'ancienne feuille terroriste de Marat. Vendue dix centimes à Paris et quinze en province, cette feuille quotidienne du matin eut aussitôt une large audience malgré une campagne de dénigrement sans précédent et les difficultés que lui créa, comme il l'avait fait pour *Le Quotidien,* le consortium des « Cinq Grands ».

Le Syndicat de la Presse parisienne lui ayant déclaré la guerre — les autres journaux se vendaient vingt-cinq centimes ! — le richissime Coty rendit coup pour coup.

L'Imprimerie de *L'Echo de Paris* dénonçait-elle le contrat qui la liait à *L'Ami du Peuple ?* Coty prenait des intérêts dans deux ou trois autres ou traitait avec elles, trop heureuses de l'aubaine.

Les *Messageries Hachette* renonçaient-elles à distribuer dans les kiosques de Paris et de province ? Coty fondait ses propres messageries et recrutait des milliers de vendeurs à la criée.

L'*Agence Havas* refusait-elle toute publicité au nouvel organe ? Coty créait un important bureau de publicité qui prospectait la clientèle des industriels et des commerçants et apportait de nombreux et excellents contrats.

Dans d'immenses affiches au texte serré, François Coty expliqua au public qu'un journal à deux ou trois sous pouvait vivre et prospérer, mais qu'il était victime de la vengeance de ses concurrents du Consortium, dont les agissements seraient portés devant la juridiction compétente. Traduits devant le Tribunal de Commerce, ses adversaires perdirent le procès et durent, finalement, verser dix millions d'indemnité à *L'Ami du Peuple,* qui en avait gaspillé beaucoup plus pour leur résister (1).

---

(1) Il avait lancé ou commandité diverses publications qui, dans un projet resté dans les cartons, devaient former avec les deux *Ami du Peuple* et *Figaro* une sorte de trust de la presse Coty : *L'Autorité* de Paul de Cassagnac, *Le Salut Public* d'André Faillet, *Le Coup de Patte* de Martini et Jehan Sennep, *La Solidarité Française* du Commandant Jean-Renaud, organe d'une ligue qui compta jusqu'à 250.000 militants.

Vainqueur du Consortium, Coty s'attaqua à « *la Banque trop puissante dans l'Etat trop faible* » et aux « *Financiers qui mènent le monde* ». C'était aller un peu loin dans la polémique. Les financiers ainsi stigmatisés le lui firent bien voir : un divorce inopportun, que l'on a dit provoqué par eux (2), amena la déconfiture financière du parfumeur. Il dût céder *Le Figaro* à son ex-épouse en même temps que quelque 400 millions de francs-Poincaré.

A bout de souffle, Coty — « l'odeur qui n'a plus d'argent » — vendait en 1934 *L'Ami du Peuple* à un groupe patronné par l'Agence Havas (3). Celui-ci, sans modifier apparemment la ligne de conduite du journal, remplaça l'ancienne équipe « cotydienne » composée de Jacques Roujon, Jacques Ditte, Jean-Renaud, Jacques Fromentin, Lucien Durand, par une nouvelle dirigée par M. Bermond, conseiller général radical socialiste des Alpes-Maritimes et directeur du journal de gauche *Le Petit Niçois.*

Après la mort de Coty — mort étrange qui fit croire à un empoisonnement, d'aucuns parlèrent d'assassinat — *L'Ami du Peuple* changea plusieurs fois de mains. Pierre Taittinger, député de Paris et directeur du *National,* en fut quelque temps le directeur politique. Il était alors secondé par des écrivains de talent, François Le Grix, de la *Revue Hebdomadaire,* et Robert Vallery-Radot, l'écrivain catholique bien connu, beau-père de l'actuel député Max Brusset. Finalement, le journal fut repris par M. Michelsohn, ancien chef de publicité de *La République,* agissant pour le compte du Ministre des Colonies de l'époque, Georges Mandel. *L'Ami du Peuple* ne résista pas à ces tribulations et disparut peu avant Munich, après une tentative de renflouement de Jean-Renaud et de Gabriel Alphand à laquelle s'étaient associés Henry Coston, le directeur de *La Libre Parole,* et Jouxtel, le secrétaire général du *Faisceau français.*

G. et H. COSTON.

---

(2) Le futur mari de Madame ex-Coty était le propre frère d'un des hauts employés d'une grande banque d'affaires ayant des attaches solides avec la « Banque trop puissante » et les « financiers qui mènent le monde ».

(3) « A la suite d'un protêt, l'*Ami du Peuple* avait été mis en liquiditation judiciaire, puis en adjudication. Moyennant 3 millions 250.000 francs (frais en sus) l'Agence Havas en prit le contrôle, portant immédiatement le prix de vente à 25 centimes, pour la bonne règle. » (Galtier-Boissière).

Une Révolution de l'Europe « faustienne »

LE BAROQUE

Si c'est l'illusion du retour et de la conversion à l'antique qui donne sa physionomie unique au siècle de la Renaissance italienne, pas un artiste assurément ne fut plus homme de son temps que Michel-Ange, pas un ne voulut avec plus d'enthousiasme se faire une âme et un style de pur antique. A deux cents ans de distance, au terme de cette lignée d'hommes exceptionnels de Florence qui avait commencé avec Pétrarque, les élans du jeune Buonarroti et celui du poète de Laure parurent se répondre. Mais comme tout fut plus facile et plus naturel pour Pétrarque ! Habitant par l'imagination l'âge d'or de l'Italie pré-chrétienne, il était vraiment contemporain des Scipion ou des Virgile, il croyait voir ressusciter les tribuns de Rome, il envoyait des épîtres à Tite-Live et à Horace, non comme à des héros immortels de l'esprit, non même comme à des maîtres, mais comme à des frères familiers qu'il aurait quittés d'hier. Le premier poète de l'Europe chrétienne à avoir osé contempler la femme en amant, il n'eût besoin d'aucune théologie symbolique à la Dante pour s'attarder aux détails du corps aimé, aux bras, au visage, aux cheveux, au sourire, et si l'ancienne religion venait encore parfois le relancer, il n'en avait pas moins établi son séjour habituel dans un paradis de formes sensibles qui ne cessait de le ravir.

Autant que lui, Michel-Ange connut l'éblouissement des formes. Mais, tandis que Pétrarque était porté doucement vers elles par la nostalgie d'un tendre corps évanoui, Michel-Ange se lancera à la conquête de la lumière plastique avec le même acharnement fiévreux qu'un mystique à la chasse de son Dieu. C'est à travers une nature fleurie et prévenante — celle encore, au temps de la jeunesse de Buonarroti, des tableaux de Botticelli — que Pétrarque rejoignait l'antique. Michel-Ange, lui, lorsqu'il veut ressusciter dans le marbre les

secrets de l'art enseveli, voici qu'il lui faut mener un véritable corps à corps, moins avec la matière rebelle qu'avec son propre rêve le plus profond, que les formes antiques, limitées toujours à l'attitude corporelle momentanée, restent impuissantes à exprimer. Combat décisif, car ce n'est pas celui d'un seul artiste, si grand soit-il, mais celui de l'Occident tout entier s'efforçant, au terme de cet égarement extraordinaire qu'on appelle la Renaissance, de contraindre son message métaphysique à entrer dans un langage qui n'était pas fait pour lui.

« Nul ne prétendra jamais que Michel-Ange n'ait pas recherché la beauté des formes, écrit dans un raccourci parfait l'historien allemand F. Strich. C'était un artiste de la Renaissance, et il adorait le Beau. Mais il était déjà si adonné à l'idéal de l'Absolu qu'il dut reconnaître que la beauté divine, absolue, ne saurait se manifester dans aucune forme, sous aucune apparence sensible. Entre l'idéal terrestre et l'idéal absolu, un abîme s'est ouvert. Mais le voici qui tente l'impossible : enfermer l'Absolu dans les formes de la Renaissance. Le voici qui leur prête des proportions gigantesques, qui les transpose en violant et en surpassant la nature. L'art tourne à la tragédie, et toute la douleur de l'être lié à la condition terrestre, l'asservissement de l'esprit à la matière, a trouvé une expression particulièrement saisissante dans les figures de ses *Captifs*, dans l'effort puissant et vain qu'ils font pour s'arracher au marbre. »

Avec Michel-Ange, l'illusion de la Renaissance s'achève donc sur un pathétique échec, qui nous semble plus grand que toutes les victoires de Raphaël. Michel-Ange a tendu sa prodigieuse force pour être un Grec et il n'a pas réussi à l'être. Il a voulu s'approprier les secrets de Phidias, mais le résultat auquel il aboutit aurait paru monstrueux et barbare à n'importe quel Grec de la grande époque. Sa tendance au colossal fait craquer tous les canons de l'esthétique imitée des Anciens. Voici le moment où l'âme religieuse de l'Occident, assoiffée d'Infini, se réveille et bouscule les cadres étrangers qu'on avait voulu lui imposer. Le génie européen revient à lui-même. On rêvait les harmonies de l'âge d'or, et reparaît soudain le sentiment tragique de la vie. On avait fait de l'art le jeu supérieur de la société la plus raffinée, et une violente poussée mystique et cosmique à la fois, vient bouleverser comme un orage sacré le plus passionné des Renaissants. Mais la Renaissance, à partir de cet instant, ne peut plus être qu'une songerie de pédant. L'expérience douloureuse de

Michel-Ange ouvre pour toujours entre l'antique et le chrétien, entre l'apollinien et le faustien, un gouffre qu'aucun artifice livresque ne pourra combler. L'ère baroque commence.

Cette révolution se manifesta d'abord dans ce qu'il est convenu d'appeler les « beaux-arts », architecture et peinture principalement. Mais serait-il si audacieux de soutenir que le problème baroque a été, dès l'origine, un problème essentiellement musical — entendons par là un problème que la musique seule était capable un jour de résoudre ? Rappelons-nous que la découverte décisive de Michel-Ange (et combien tragique pour un artiste qui s'était voué au plus corporel des arts, à la sculpture !) fut, pour reprendre les termes de Strich, « de reconnaître que la beauté divine, absolue, ne saurait se manifester dans aucune forme, *sous aucune apparence sensible* ». Le recours au gigantesque qui s'imposa alors à lui comme une sorte de nécessité religieuse, n'exprimait-il pas déjà le besoin, impossible encore à formuler, d'un art nouveau, échappant à la loi des apparences [1] ? Ce qui sort mortellement atteint de son expérience, c'est, certes, l'idéal d'imitation de l'antique, mais aussi tous les arts du corps en général, toutes les formes d'expression limitées, comme celles des Grecs, à l'objet particulier et concret. Aussi, tandis que toute la peinture de la Renaissance jusqu'à Michel-Ange ne cessa de se développer à l'ombre de la sculpture (et jusque chez Raphaël qui, tout en soumettant ses œuvres à un projet d'unité, tout géométrique d'ailleurs, continuait, exactement à la manière des primitifs, de peindre chaque objet de ses ensembles dans sa solidité et son autonomie corporelles) — c'est au contraire une pensée d'essence musicale qui, dans l'époque suivante, se dégagera d'une manière de plus en plus pathétique de la grande peinture vénitienne et flamande. Signorelli et Mantegna peignaient des volumes. Mais chez le Tintoret un dynamisme furieux, une opposition de contrastes lumineux, un perpétuel jeu d'ombres, poussées parfois jusqu'au noir, et de masses claires, vient bouleverser le dessin des choses réelles, ou plutôt noyer ce monde charnel et particularisé dans un élément unique, une unique atmosphère de lumière, qui sera désormais le seul véritable sujet des peintres.

Avec le clair-obscur des Vénitiens et des Flamands, avec le « brun d'atelier » qui s'impose vers la fin du XVI[e] siècle et symbolise le primat de l'espace lumineux sur le monde du

1. « *La bonne peinture, dit Michel Ange, est une musique, une mélodie.* »

présent visible et du plan antérieur, la réalité charnelle concrète, objet suprême de l'esthétique de la Renaissance, est ramenée au rang de simple moyen. A la plastique et à la statique des objets qui caractérisaient jadis la fresque, la peinture à l'huile substitue une dynamique et une *musique* de l'espace. Les procédés du peintre tendent à se confondre avec ceux du musicien instrumental. Pour un Rembrandt comme pour un Vivaldi, l'essentiel réside désormais, au-delà de toute image ou verbe précis, dans le débat intérieur de l'homme artiste s'exprimant par la tonalité et les contrastes particuliers de sa toile ou de son concerto. Mais ce processus de désincarnation et de spiritualisation exigeait encore une nouvelle étape. Tout le grand siècle de la peinture européenne, qui va de 1580 à 1680 environ, tend évidemment vers la traduction d'une expérience de l'espace pur, exprime une nostalgie religieuse absolue au-delà de toute réalité finie, qui fut bien, certes, la nostalgie fondamentale de tout l'art de cette époque, que ce soit en peinture, en sculpture ou en architecture, mais que la musique seule pouvait exaucer pleinement, dans l'art instrumental de Jean-Sébastien Bach.

En affirmant ainsi dès l'abord que le monde de l'Esprit absolu n'a cessé de constituer la visée finale de la protestation baroque, on risquait il y a quelques années encore de se faire accuser de paradoxe, en France surtout. Pour un public enclin par trop de routines scolaires à confondre le XVIIe siècle européen tout entier avec le classicisme versaillais, *baroque* ne signifiait-il pas spontanément artifice, surcharge, surabondance excessive et gratuite d'ornements ? Dans les églises « jésuites » d'Italie, en vain essayions-nous de communier à quelque élan spirituel. Nous nous inquiétions, au contraire, d'assister à la fantastique révolte de toutes les puissances matérielles déchaînées — ces puissances que notre siècle classique, dans la suite de la Renaissance, se donne pour premier objet de contraindre et d'économiser au maximum. Mais on peut nier la nature en y ajoutant aussi bien qu'en y retranchant, et par le colossal, la surcharge, la surabondance autant que par l'ascétisme. Avant de pouvoir atteindre enfin au royaume de l'esprit pur, le génie baroque dut mener en vrai Titan une lutte de plus d'un siècle contre la conspiration des apparences, les détournant de leur ordre naturel, les étirant, les bosselant, les déformant par tous les moyens, abolissant leurs figures distinctes pour les soulever toutes dans un jaillissement spirituel démesuré qui ne cesse de les nier en les outrant. Tout l'art baroque semble ainsi agité par les douleurs

d'un monstrueux enfantement. Il ne plonge si résolument dans la masse matérielle que pour la faire ensuite éclater de toutes parts, sous l'effet d'un dynamisme intérieur qui veut surmonter, après les avoir éprouvées toutes, les contradictions tragiques de l'existence terrestre.

« J'enseigne un univers infini, l'action d'une puissance infinie », déclare Giordano Bruno aux inquisiteurs vénitiens, et cette seule parole résume le baroque. Ce n'est pas un hasard si l'ancien novice dominicain, après avoir fui toute sa vie, de l'Italie à Genève et de Genève à Londres, les docteurs de la *Somme* et ceux de la Bible, irréductible à toute Église et à toute orthodoxie, passa de nombreuses années, avant d'y être brûlé vif un jour de février 1600, dans la métropole des lagunes qui, avec le Tintoret dans la peinture et les Gabrielli dans la musique, devait donner au nouveau style son élan décisif. Frémissante à toutes les musiques de l'être, aspirée par toutes les formes de la vie, la pensée d'un Giordano Bruno prend son assise dans le refus de la séparation intellectualiste, aristotélicienne, grecque, entre l'âme et la matière. Chez cet Italien du cinquecento finissant semble soudain revivre le panthéisme germanique et gothique de maître Eckhardt. Tout porte en soi un germe d'infini, voilà l'exaltant message que lance Bruno aux temps modernes de l'Occident. Jusqu'à la mort par le feu, il prophétisa les noces passionnées de la Nature et de l'homme, reconnus comme deux modes l'un et l'autre convertibles d'une même réalité divine, d'une Puissance absolue universellement présente et active, qui ne cesse de se manifester dans les alternances de la vie et de la mort. « Profonde magie, écrit Bruno, est de savoir trouver le contraire après avoir trouvé le point d'union. »

Ne s'était-il pas donné cette devise : *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis*... Ame double, contradictoire, cet hérésiasque que rejetteront tour à tour catholiques, calvinistes et anglicans, naturaliste aux yeux des croyants, mystique aux yeux des sceptiques, impuissant à figer la vitalité de son esprit dans aucune des doctrines du passé ou du présent, ne porte-t-il pas la face bouleversée de son temps ? Le siècle qui avait voulu placer son art sous la lumière d'Apollon avait vu un extraordinaire débordement de passions et de crimes. Pas une humanité n'a été plus démunie que celle d'alors, qui jouait dérisoirement aux Grecs, des vertus « antiques » d'équilibre et d'harmonie ; pas une n'a été plus fascinée par les extrêmes. Sur les ruines de la Chrétienté, ce ne sont pas les douceurs du paganisme

qu'on avait ressuscitées, mais les violences du fanatisme le plus primitif. Cette aurore de la critique et du rationalisme a fait couler plus de sang à elle seule que tous les siècles d'autorité et de foi. C'est l'âge des papes Borgia, et c'est celui de saint Jean de la Croix. Il a entendu la voix amère de Machiavel et les cris d'amour de Thérèse d'Avila. Il a vu naître Copernic et la science moderne, mais il a préparé le bûcher de Bruno. Il a déchaîné l'individu, balbutié les premières formules de la liberté de conscience, mais c'est de lui aussi que date l'avènement des monarchies absolues, c'est-à-dire du pouvoir le plus pesant et le plus abstrait qu'ait connu le monde civilisé depuis l'Empire romain.

Contrastes excessifs, contradictions, déséquilibre, démesure, tout ce qu'on peut reprocher au baroque fut dans l'âme du siècle avant d'apparaître dans les œuvres des artistes. Aussi, le baroque a-t-il une signification historique autrement riche que la Renaissance : celle-ci ne représentait qu'un beau rêve d'intellectuels, sans racines dans le devenir profond de la culture européenne, tandis que le Baroque, tout en reprenant sous certains aspects l'élan de l'âge gothique, va refléter les transformations économiques, politiques, morales et mentales qui accompagnèrent la naissance du monde moderne au cours du XVII[e] siècle et de la première moitié du XVIII[e].

Les derniers tenants du *beau idéal* classique ont beau jeu d'ironiser sur les formules vagues, embarrassées et souvent même apparemment incompatibles entre elles dont les défenseurs du baroque sont bien obligés de se contenter dès qu'il leur faut aborder le chapitre des définitions. Mais n'est-ce pas précisément le trait original de l'esprit baroque, de défier ainsi toutes les lois rationnelles, de refuser à se laisser enfermer dans les compartiments logiques, de concilier les oppositions et d'épouser les contradictoires ? Le baroque, à vrai dire, n'est pas un style. Il ne tend pas, comme l'art de la Renaissance et le classicisme français, vers une beauté faite d'harmonies idéales immédiatement accessibles à l'intelligence. Il n'est pas non plus, comme le crurent Wölfflin et Nietzsche (qui furent les premiers à donner droit de cité au terme dans l'histoire esthétique), une simple dégénérescence de la Renaissance, puisqu'il fait appel avant tout à des forces religieuses et passionnelles d'essence dionysiaque dont l'art de l'époque précédente n'avait cessé de se préserver anxieusement. Le baroque n'est pas un style, il est une passion de l'être tout entier, une explosion de vie sous les formes les plus multiples,

à la fois monstrueuses et gracieuses, mystiques et sensuelles, conquérantes et mélancoliques. La Renaissance avait mis au point l'art du plaisir le plus conscient et le plus réglé, le Baroque sera l'art de la recherche la plus inquiète et la plus désordonnée. Le génie renaissant s'employait à confirmer l'homme dans sa condition terrestre. Le génie baroque semble, au contraire, jeté hors de lui-même par une insurrection des forces primitives de l'univers : ce n'est plus la beauté qu'il cherche, mais, coûte que coûte, et même au détriment de la beauté formelle, à *exprimer* les puissances eruptives qu'il sent gronder en lui comme elles grondent dans les moindres particules de l'univers. L'artiste baroque mettra en œuvre des moyens matériels considérables, incomparables avec ceux de n'importe quelle époque précédente, presque écrasants, que ce soient les ors, les marbres, les pierreries, les glaces pour l'architecte et le décorateur, les voix et les instruments pour le musicien ; et pourtant, par une contradiction déchirante qu'on retrouverait aussi bien dans le *Gesu* de Rome que dans la monstrueuse *Messe en si mineur*, c'est toujours, dans la matière même, un au-delà de la matière qui est visé, et Dieu jusque dans la fête effrénée des sens, avec une volonté désespérée d'abolir le fini, de briser les limites de l'existence simplement naturelle, d'atteindre, au-delà de tout mirage objectif, à l'union avec la puissance divine en œuvre à travers toutes choses. Il ne s'agit plus pour l'artiste d'offrir à l'homme un univers à son image où il puisse contempler ses propres perfections portées à leur plus haut point. L'artiste baroque redevient, comme l'artiste gothique, un révélateur. Il nous emporte sur les routes fantastiques de l'invisible ; il nous prépare, par un systématique dérèglement de tous les sens, à une nouvelle initiation au sacré.

Michel MOURRE.

Jacques Cazotte le magicien

La plus belle définition que l'on puisse donner de Gazotte est celle-là même que Gérard de Nerval, le doux révolté, proposait dans la préface d'une des premières éditions du « Diable Amoureux ». « Il appartient, écrivait-il, à cette classe d'écrivains qu'après l'Allemagne et l'Angleterre, nous appelons humoristiques ». Voilà bien le jugement d'un romantique. Les références sont nettes, le paradoxe deviné est clair : Gérard de Nerval jugé en contemporain de Musset et de Holderlin. Il est assez normal, au surplus, que le poète du Desdichado reconnaisse en Cazotte un précurseur : ne serait-ce que par la leçon d'étrangeté que celui-ci a donné aux romantiques grands et petits, férus de cabale et de singulières et secrètes pratiques.

Autre leçon aussi, et sans doute plus importante : c'est que Cazotte a essentiellement écrit pour son plaisir et pour celui de quelques amis. Il se préoccupait assez peu de sa gloire et ne considérait pas que la littérature put avoir une valeur marchande. De plus, quoique porté par un goût naturel vers la poésie, il n'eut peut-être jamais entrepris d'écrire sans certains concours de circonstances, notamment les loisirs que lui valaient les longues traversées qu'il devait faire lorsqu'il « passait aux Iles » pour le service du Roi. Enfin, Cazotte, homme de mœurs douces et paisibles, de caractère noble, était fort peu homme de lettres. Son comportement toujours équilibré peut se situer, si l'on veut, à l'opposé de celui d'un Nerval ou même, dans un genre très différent, de ses comtemporains Voltaire et Rousseau.

Voltaire, précisément, qu'il se trouva conduit à pasticher plaisamment, ne peut, en aucune façon, être crédité d'humour. Il maniait durement une ironie féroce et il faut tout son génie pour faire excuser, sinon une certaine mauvaise foi, du moins une pointe de grossièreté dans la satire. On sait, du reste

que l'illustre vieillard de Ferney aimait la popularité dont il jouissait dans les meilleurs salons et les pires milieux ; on sait moins qu'il ne se hâtait pas de démentir les bruits lui attribuant telle œuvre réussie parue sans nom d'auteur. Ce fut le cas pour un conte de Cazotte « **La Brunette Anglaise** », aimable historiette en vers assez bien tournés, supérieurs d'ailleurs à ceux que produisaient Voltaire à cette époque. Mais quel que fut son prestige, le talent de Cazotte pouvait lui permettre de se hausser sans peine à sa hauteur et si réduit que fut l'auditoire qu'il s'était choisi, cette gloire en valait une autre en cet âge où, sous l'influence des encyclopédistes et des philosophes, la critique acquérait son droit de cité au même titre qu'un scepticisme de bon aloi. Aussi goûtait-on tout particulièrement le ton enjoué de cet auteur assez traditionnaliste pourtant, mais dont l'art souriant se jouait avec humour des faux enthousiasmes. Et d'ailleurs, que Jacques Cazotte ait été vraiment un écrivain humoristique, y a-t-il pour le prouver un plus bel exemple que ce conte merveilleux et incertain du **Diable Amoureux** ?

Car imaginer le diable — Le Diable — amoureux est déjà le signe d'un sens évident de la mystification ironique. Le diable, qui est un avatar du mal, peut-il concevoir pour une créature, fut-elle terreste et humaine, autre chose que ce sentiment qui, par sa nature même, doit le conduire à sa perte, à sa destruction ? En prenant le parti de conter l'aventure d'un démon aimant, Cazotte a bousculé traditions et croyances aussi bien que théories et superstitions et s'est délibérément placé dans l'absurde. Il en irait autrement si son propos avait été moralisateur, mais il est avant tout invention et ne vise qu'à distraire.

Pourtant, il faut savoir que dans l'arsenal des mages et des sorciers, un diable amoureux était prévu. C'est ainsi que, dans un vieil ouvrage d'Ulrich Molitor (1), cité par Grillot de Givry, on voit le diable, sous les espèces d'un beau jeune homme aux pieds griffus, enlacer tendrement une sorcière qui se veut aimable. Mais, en dehors des privautés connues — jusqu'où ne vont-elles pas si l'on en croit M. Maurice Garçon ! (2) — que le Malin peut se permettre à l'endroit des habituées du Sabbat, il est rare de le voir se muer en espèce féminine pour éprouver de nouvelles sensations. Sa virilité est trop vigoureuse pour cela et ceux qui l'évoquent le savent fort bien.

(1) Ulrich Molitor : De laneis et phitonicus mulieribus (Constance, 1489).

(2) Maurice Garçon : La vie excérable de Guillemette Babin, Sorcière (Plon, Paris, 1946).

Cette évocation du diable, ces pratiques qui sont censées donner à certains humains un pouvoir sur l'esprit des ténèbres et sur les puissances invisibles, et qui est le point de départ du conte de Cazotte, il faut songer qu'au dix-huitième siècle, qui fut celui de Mesmer, de Cagliostro, du Comte de Saint-Germain, elles représentaient une sorte de science fort mystérieuse, un peu effrayante, qu'on appelait plus généralement la magie.

Selon Apulée (1), la magie **« est ce que Platon appelle le culte des Dieux (...) Le même Platon (...) nous dit encore : « Il faut soigner son âme au moyen de certains enchantements et ces enchantements, ce sont les bons principes »... et « Nous savons que le résultat précieux des enchantements, ce sont les présages et la divination »**. Mais, lorsqu'il faisait ainsi l'apologie de la magie, Apulée défendait une cause déjà entendue. Il ne s'agissait en aucune façon d'évoquer les démons, mais de rendre hommage aux Dieux, puissances éternelles et invisibles. Au dix-huitième siècle, la magie tournait plus souvent soit à la philosophie, soit à la sorcellerie, malgré les apparences que voulaient lui donner astrologues et cabalistes. Et si, à cette époque, on désignait ces pratiques sous le nom de Cabbale, ou Cabale, ou Kabbale (l'orthographe du mot est alors des plus incertaines), il faut reconnaître qu'elles n'avaient rien de commun avec la très ancienne et vénérable science de l'exégèse qui répond véritablement à ce nom et qui était la philosophie religieuse des Hébreux. Car, entre l'interprétation des textes sacrés et la recherche du sens des grands principes du monde, apanage des cabalistes dont le savoir égalait la foi, d'une part, et d'autre part, la poursuite de certains secrets et des phénomènes surnaturels, il y a une marge énorme. Mais la fausse science des devins et nécromants comptait des adeptes et des croyants aussi fervents que toute autre religion.

C'est pourquoi Cazotte ne saurait nous étonner lorsqu'il raconte (selon Laharpe) qu'après la publication du **Diable Amoureux**, il reçut la visite d'un inconnu qui le salua de signes mystérieux avant de se révéler à lui comme « cabaliste » et s'étonna de ce que l'auteur ne fut point des leurs. En effet, Cazotte a décrit — quoique sans précision aucune — le rite exact de l'évocation des démons et de la domination des esprits.

Lorsque Alvare, son héros, en compagnie de nécromanciens, se trouve dans les ruines de Portici, sous une voûte assez bien conservée et qu'il entre dans le cercle que les compagnons ont tracé sur le sol avant de se retirer et de le

(1) Apulée : Apologie.

laisser seul, il prononce une formule consacrée se terminant par le nom énoncé trois fois à voix haute du « Grand Diable d'Enfer ». « **Belzébuth** » sur quoi le Diable lui apparaît sous les espèces d'une hideuse et gigantesque tête de chameau qui lui pose la question « **Che Voi ?** », « **Que veux-tu ?** ». Or, selon le fameux ouvrage de base de la sorcellerie « **La Clavicule de Salomon** », manuel, si l'on peut dire, de la magie, celui qui veut entrer en contact avec les démons doit pénétrer dans le **cercle magique**, cercle de neuf pieds de diamètre, tracé à l'aide de l'arthame, bâton ou couteau consacré et dans lequel sont dessinées diverses figures géométriques, ronds, carrés, etc... accompagnés de caractères grecs et hébreux. **La Clavicule de Salomon**, dans ses diverses « éditions » est aussi formelle que précise sur les variantes de ces « formalités ». Il est permis de se demander si Cazotte n'a pas connu ce texte dont une excellente copie datant précisément du XVIIIe siècle existe aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal

Quoiqu'il en soit, si par simple hasard, Cazotte a décrit dans ses grandes lignes l'opération d'évocation du Diable telle qu'elle est exposée par tant de manuscrits et vénérables traités authentiques et apocryphes, disons qu'il a bien imaginé la chose !

De même, le repas offert par Alvare à ses compagnons, repas présenté par les soins du démon asservi, devenu l'industrieux et séduisant Biondetta est chose courante pour les magiciens. Si l'on en croit la chronique, Michel Scotto, astrologue célèbre du XIIIe siècle, invitait ses amis à déjeuner sans s'occuper de cuisine. D'invisibles serviteurs, esprits ou démon,s apportaient les plats avec la science de maître-d'hôtel consommés, d'échansons et d'écuyers tranchants éprouvés.

Enfin, il n'est pas négligeable de noter, quant à l'apparence prise par le diable dès qu'il est soumis à celui qui l'a appelé, que seul avec Gœthe, Cazotte a imaginé de lui donner l'aspect d'un chien. La littérature ésotérique et l'autre s'accordent à donner au diable les formes les plus variables, mais rarement, pour ne pas dire jamais, celle-ci. Et comme Méphistophélèse, dans **Faust**, était sorti de l'énorme barbet sous les espèces d'un « écolier ambulant », Biondetta, petit page séduisant et bientôt provoquant procédera de la petite chienne aux soies brillantes qui sautille devant le cercle magique où se tient Alvarre. Que Gœthe ait lu « **Le Diable Amoureux** » à l'époque où il écrivait **Faust**, cela ne saurait être invraisemblable, mais le fait ne retranche rien à l'originalité de son propos, car il n'y a pas de rapprochement plus profond à établir entre l'aventure du Docteur Faust et celle d'Alvare de Maravillas ou bien entre Méphistophélès, qui

est authentiquement, si l'on peut dire, le Diable, et Biondetta, qui n'est qu'une des incarnations possibles du démon. En outre, le sujet de Cazotte n'est pas — de très loin — celui de Gœthe et sa philosophie est singulièrement plus anodine, au moins dans ce conte. Tout au plus, pourrait-on y voir une lointaine et sensible parodie, une amusante satire de ces graves écrits où l'on donne au démon, à ses œuvres et à ses pompes, une importance considérable.

***

L'ironie proprement infernale que déploie Méphistophélès tout au long de ses dialogues avec Faust n'a pas été un des moindres éléments du succès de l'œuvre de Gœthe. De même, il faut reconnaître à Cazotte le mérite d'un sens singulier du tragi-comique, ou, comme il l'eut dit lui-même, de l'héroï-comique. Si, dans le conte du Diable Amoureux n'apparaissent pas le désir d'ordre et de volonté ainsi que le mysticisme qui guidaient sa vie et lui inspirèrent sa conduite jusqu'au jour où il monta sur l'échafaud pour n'avoir pas voulu brûler ce qu'il avait adoré, du moins peut-on être assuré que son ouvrage a emprunté à ces croyances son caractère particulier.

C'est qu'en effet Cazotte fut, dans le sens ancien du terme, un illuminé : nous dirions aujourd'hui un visionnaire. Il n'est point besoin de revenir sur les épisodes fameux, d'ailleurs rapportés par Laharpe, Charles Nodier, Nerval et d'autres, ses révélations sur les horreurs et l'issue de la Révolution, sur la mort du Roi et de la Reine, sur sa propre fin. Son instinct prémonitoire, joint à une foi sincère, à une loyauté absolue à l'égard du gouvernement monarchique, lui valaient une tranquillité d'âme peu commune à cette époque de chaos et d'anarchie, où la mort rôdait sans cesse, excitée par une foule sans croyance et sans soi, si ce n'est celle du sang. On sait combien fut noble l'attitude de Cazotte devant le tribunal et au pied de la guillotine. Et s'il tint, à l'instant d'avoir le col tranché, à affirmer si fidélité à Dieu et au Roi, ce fut autant par grandeur d'âme et de caractère que, croyons-nous, par conviction que ses pressentiments ne l'avaient jamais trompé, que ses croyances étaient les bonnes.

Car, de sa correspondance, de tout ce qui a été rapporté par ses proches sur ses conversations et ses pensées, ressort surtout la solidité d'un certain nombre de principes qui ne cessèrent de guider sa vie. D'ailleurs, s'il se montra justement modéré lorsqu'il dut attaquer devant la justice les Jésuites responsables de l'écroulement de la fortune amassée au seul prix de son travail aux Iles, c'est parce qu'il gardait une vénération sincère à l'endroit de ceux qui avaient dirigé sa formation. Et, précisément, celle-ci ne le prédisposait-elle

pas à adhérer un jour à cette doctrine martiniste, honnête théosophie selon laquelle, rappelle Nerval, « **l'intelligence et la volonté sont les seules forces actives de la nature** » Car la pédagogie des jésuites et plus encore leur éthique au dix-huitième siècle, a longtemps tendu à former des êtres à l'esprit ferme et rigoureux, aussi résolus dans leurs entreprises et obstinés dans leurs propos que subtils dans leurs examens de toutes choses.

Cependant, il est nécessaire de préciser que Cazotte, tout initié qu'il fut à l'un des dogmes cabalistes, tout convaincu qu'il fut de l'existence dans le vide de l'air des **esprits élémentaires,** du démon générateur du mal, gardait un sens critique suffisant pour faire le départ entre les applications possibles de ces principes et leur côté incertain. C'est ainsi que l'on observe chez lui une conscience rigoureuse du mouvement des idées et de l'évolution des événements qui devaient en découler et, en même temps, ce sens de l'avenir qu'il ne devait qu'à sa qualité de mystique, de visionnaire.

Et c'est bien cette qualité qui domine son œuvre, que ce soit dans le poème héroï-comique l'**Ollivier,** dans le conte du **Chevalier** ou dans le **Diable Amoureux.** Mais, cela s'entend, les visions de Cazotte n'ont jamais cessé d'être tempérées par un solide bon sens ou, pour mieux dire, par ses bons usages. Elevé dans une société sceptique, il n'a cessé d'être croyant. A une époque de libertinage, où la fantaisie la plus irréfléchie se mêlait aux philosophades les plus graves — et les plus surprenantes — il restait, bon père et bon époux, l'image même de l'intellectuel laborieux, qui avait su être un homme d'action et qui connaissait les mobiles et les faiblesses des humains. C'est pourquoi son aimable conte garde un ton direct, enjoué, presque grave parfois, tout en séduisant par un adroit mélange de vérité et de fantastique.

∴

L'originalité du récit réside dans l'extrême soin avec lequel l'auteur rapporte une succession de faits vraisemblables, cohérents et d'événements surnaturels, étroitement mêlés aux premiers. Il ne laisse aucune place au hasard et ce n'est pas là son moindre mérite, dans un siècle où la création « romanesque » inclinait à la fiction ou à l'allégorie facile (ainsi, Voltaire...). Or, il n'y a rien d'allégorique, dans ce **Diable Amoureux.** Biondetta, quoiqu'elle s'annonce comme **« sylphide d'origine, et l'une des plus considérables d'entre elles »** est, en fait, le diable et non un esprit élémentaire. Elle le dit, plus tard : **« Je suis le Diable, mon cher Alvare, je suis le Diable »,** et c'est bien en tant que tel que ce curieux personnage agit et passe à travers l'histoire, de son apparition

sous les voûtes de Portici jusqu'à sa disparition par une chaude nuit espagnole. Il n'est ni un symbole, ni une représentation gratuite du démon : il est ce démon. Et si Cazotte, souhaitant par ce conte prévenir son lecteur contre Satan, n'y est peut-être pas parvenu, du moins aura-t-il aimablement retenu l'attention. Car, finalement, c'est le rêve, c'est l'histoire d'un rêve, teinté d'un érotisme léger, rêve certes plus vrai que la vie éveillée, qui reste lonrsqu'on referme le livre. Après avoir évoqué le Malin par quelque subtil arcane, l'avoir fait apparaître à nos yeux, le magicien nous endort : mais pour nous offrir un songe merveilleux. La noirceur de Biondetta disparaît sous le rose de son teint et, entre le soufre infernal et la violette ou la groseille de son haleine, nous ne retenons que celle-ci. Pouvons-nous souhaiter plus ? Les lecteurs de 1772 — date de l'édition originale — furent, eux, séduits, beaucoup sans doute en raison de la vogue que connaissait alors tout écrit touchant à la cabale ou à la magie, un peu aussi par la conception simple, directe, de l'histoire et par le parfait fini du récit.

Pour nous, il apparaît qu'un point intéressant à déterminer est celui des rapports du héros avec la réalité, rapports qui se confondent, pensons-nous, avec la conception de l'existence selon Cazotte. Pour cela, peut-être convient-il d'en appeler à Svendenborg ?

***

A propos de ce dernier, Paul Valéry écrit : « ...au XVIIIe siècle (...) le rôle social et politique de l'occulte devient immense » et Gérard de Nerval, dans cette remarquable préface, déjà citée ici, rappelle que les idées de Svedenborg avaient été reprises par les adeptes de la doctrine martiniste, tout au moins partiellement. En effet, la philosophie de Svedenborg est basée à peu près essentiellement sur la notion de vie des âmes, vie qui n'est elle-même qu'une incessante mutation. D'une connaissance intellectuelle et directe du Monde, l'être passe à une prise de conscience intuitive et, si l'on veut, seconde. Par l'expérience idéale qu'il a acquise des mobiles de l'existence, il parvient à connaître la nature même de la pensée et de la certitude de la posséder, nait une relative facilité d'exposition qui lui permet d'exprimer, à l'aide du langage quotidien, des événements et des actions qui se situent dans le seul domaine de l'esprit. En somme, parce que Svedenborg avait atteint le plan sur lequel la discrimination n'est plus à faire entre la perception et la sensation, entre le voir et le savoir, entre la fin et le moyen, il lui était donné de pouvoir juger de toutes choses selon une loi uniquement spirituelle.

Or, il m'apparaît, bien qu'à un degré moindre, que Cazotte a suivi la même voie et qu'il a pu, tel jour, se croire parvenu à cet état second où le surnaturel lui donnait les moyens de dominer le naturel.

Ici, il convient d'arrêter un bref instant le cours de cet exposé et de rappeler que l'existence de Cazotte fut celle d'un fonctionnaire vigilant et actif et d'un bon père de famille. Commissaire de la Marine à la Martinique, organisateur de la vie à la colonie et animateur de la défense de l'Ile contre les Anglais, il se retira avec le haut grade de commissaire général, n'ayant eu, pendant des années, d'autre souci que celui de bien servir l'Etat et le Roi. Ayant de surcroît épousé une charmante créole dont il eut trois enfants : une fille, remarquable, dont la conduite fut héroïque lorsque son père fut emprisonné et jugé sous la Terreur, et deux fils qui ressmblaient à leur père par leur distinction, leurs mérites et leurs vertus, Cazotte, cultivé et intelligent, actif, sensible et bon, fut donc un honnête homme, au sens que Mme de Sévigné donnait à cette expression.

Pourtant, c'est bien celui-ci dont la formation est fort différente de celle d'un érudit, d'un philosophe et d'un savant comme Svedenborg, qui devait suivre une route singulière et, au cours d'une curieuse évolution, atteindre, par simple intuition, les degrés d'une certaine connaissance. Si, selon ses biographes, il fut également clairvoyant dans ses prédictions des noires étapes de la révolution et dans les conseils qu'il eut voulu donner au Roi, et dont la teneur figure dans les lettres qu'il écrivait à son ami Ponteau, secrétaire de la liste civile (lettres qui motivèrent son arrestation et l'inculpation de « complot »), c'est sans doute qu'il tenait que volonté et intelligence eussent suffit à permettre un renversement de la situation, tout comme ces qualités l'autorisaient à dominer les forces occultes qui régissent le monde, bref, les Esprits. Or, cette certitude de domination, à des fins purement terrestes et parfaitement avouables, c'est là le but que Cazotte atteignit, sans pour autant abjurer sa foi chrétienne ni abdiquer la simplicté coutumière de ses mœurs, celles-ci et celle-là n'étant d'ailleurs nullement incompatibles avec ces principes surnaturels.

*
* *

Tel est donc l'aboutissement de l'évolution spirituelle de Cazotte. S'il parvint à penser clair ès politique et évolution sociale, ce fut donc par la nature quasi occulte de sa vision du Monde. S'il écrivit avec grâce, après d'aimables et naïves complaintes, maints récits fantastiques parfaitement réussis, ce fut par l'heureuse tournure d'une imagination raisonnable

en laquelle la fiction ne prenait jamais le pas sur le surnaturel. La qualité particulière du tempérament qui se manifeste dans sa création et surtout cette mesure, peut-être faut-il en voir l'inspiration, sinon l'origine, dans un sens évident de l'humour. Cazotte n'est jamais grincheux, ni grinçant et son Diable lui-même, s'il n'est pas un bon Diable, a quand même, parfois, un certain besoin de comique. Humour un peu noir, sans doute car, en définitive, le danger couru est grand, auquel l'homme échappe de si peu lorsqu'il parvient à dominer les ténébreuses puissances !

Mais, il nous reste avec Jacques Cazotte un auteur de bonne compagnie et, aussi, un homme qui sait faire croire au Diable. En ces tempss où les pires maux guette l'humanité, quelle leçon d'optimisme et de foi ne contient pas l'œuvre de Cazotte !

Willy-Paul ROMAIN.

MESSALI HADJ
et l'autodétermination

Le Mouvement nationaliste algérien (M.N.A.) est moins connu du grand public que le F.L.N. et pourtant, chronologiquement c'est son chef, Messali Hadj qui, a le premier, réclamé l'indépendance de l'Algérie.

Depuis près de trente ans avec une ténacité que n'ont affaiblie ni la prison, ni l'abandon de ses amis ou de ses disciples, Messali lutte contre la souveraineté française pour l'instauration d'une République algérienne. Que ce fut en Algérie, en métropole ou à Genève dans les couloirs de la défunte S.D.N., comme chef de « l'Etoile nord-africaine », de l'Union démocratique au manifeste algérien, ou du Parti populaire algérien, Messali Hadj fut, pendant les dix années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale, l'incarnation du nationalisme algérien le plus intransigeant.

C'est ainsi que, quoique soutenu ouvertement en 1936 par les hommes du Front populaire et dans les coulisses par certains grands colons qui redoutaient par dessus tout les conséquences d'une politique de franche assimilation, on le vit combattre le projet Viollette que soutenait au contraire Ferhat Abbas.

On se rappellera aussi que c'est lui qui, le 14 juillet 1937, fit déployer en public pour la première fois le drapeau algérien.

Après les années de silence et d'inaction forcée de la guerre, qu'il passa la plupart du temps en prison, Messali fonda le Mouvement pour le Triomphe des libertés démocratiques, réincarnation du révolutionnaire P.P.A. Ce mouvement ne tarda pas à entrer sur le plan électoral en compétition avec l'U.D.M.A. qu'animait alors Ferhat Abbas et qui représentait, la tendance modérée, aujourd'hui introuvable, du nationalisme algérien.

C'est au M.T.L.D. que militent alors les chefs les plus marquants de l'actuel F.L.N., Ben Bella, Boudiaf et Krim Belkacem entre autres. Et c'est dans l'organisation spéciale de ce parti que se formèrent la plupart des terroristes.

On sait que le C.R.U.A. (Comité révolutionnaire d'unité et d'action) et par contre coup l'insurrection de novembre 1954, naquirent de la scission qui se produisit au sein du M.T.L.D. à la suite de la lutte d'influence opposant Moulay Merbah, fidèle lieutenant de Messali et Lahouel.

Messali que rien jusqu'ici n'a jamais paru décourager, fonda alors le M.N.A. et apparut soudain comme un nationaliste modéré avec lequel certains hommes politiques de la défunte IVe République et même certains militaires crurent possible et utile de rechercher un accord. Ce fut en vain.

On n'a certainement pas oublié en effet le piteux échec essuyé en 1957 par l'Etat-Major d'Alger avec la fameuse « armée nationale du peuple algérien » du « général » Bellounis, chef d'un maquis M.N.A.

C'est que la « modération » de Messali Hadj s'expliquait par l'extraordinaire affaiblissement de son prestige et de son influence et par le rôle plus que modeste joué par le M.N.A. dans l'insurrection algérienne. Si en effet Messali Hadj semble avoir conservé une certaine audience parmi les algériens résidant en métropole, il n'en va pas de même en Algérie où le rôle du M.N.A., de l'aveu même de son chef semble à peu près nul.

C'est un point important, dont on trouvera la confirmation implicite dans l'entretien, que nous publions ci-après, que Messali Hadj a eu, il y a quelques semaines, avec le journaliste Jacques Duchemin, auteur de la retentissante interview avec Ferhat Abbas publiée par l'hebdomadaire « Jours de France » à la fin d'octobre.

Cet entretien nous est apparu comme un document d'un intérêt certain à verser au dossier du problème algérien et c'est pourquoi nous avons jugé opportun de le faire connaître à nos lecteurs.

Il confirme en effet :

1°) que pour les nationalistes algériens quels qu'ils soient, la politique dite de l'autodétermination doit, contrairement à ce que voudrait faire croire son auteur, inéluctablement aboutir *finalement* à l'indépendance de l'Algérie même si, par impossible pensent-ils, cette politique devait *dans un premier temps* se traduire par la victoire des partisans de l'intégration.

2°) qu'il n'y a pas pour l'Algérie de solution française, c'est-à-dire garantissant le maintien de la souveraineté de l'Etat français sur les départements algériens, passant par la Démocratie.

L'O.N.U. voulait une solution « pacifique, *démocratique* et juste » du problème algérien, elle l'a in-

contestablement avec « l'autodétermination » dont Messali Hadj fait clairement ressortir que par le jeu des *principes démocratiques* qu'elle contient elle constituera une remise en cause permanente de la souveraineté française au cas où provisoirement la « francisation » l'emporterait.

3°) Qu'une politique de faiblesse (même dissimulée sous le masque de la grandeur elyséenne) engendre fatalement des surenchères de la part des prétendus « modérés ». Messali Hadj se révèle en effet plus intransigeant encore que les hommes du « G.P.R.A ». La « Troisième force » que s'évertuent à susciter les conseillers du Président de la République et dont dans les projets de certains, Messali devait être l'un des leaders s'avère donc de plus en plus problématique.

4°) Que le F.L.N. est véritablement le seul « interlocuteur valable » avec lequel l'ancien chef du C.F.L.N. finira bien par causer s'il s'entête à vouloir trouver une solution « démocratique » au problème algérien, de concert avec ceux qui sont « dans les combats ».

D. O.

Q. — *Quand pensez-vous, Saadet, rencontrer le général de Gaulle et avez-vous actuellement des contacts avec l'Elysée ou avec Matignon ?*

R. — Jusqu'à maintenant, je n'ai de contacts ni avec l'Elysée, ni avec Matignon.

Q. — *Oui. Mais est-ce que vous avez l'impression qu'un contact ou une rencontre entre vous-même et le général de Gaulle serait utile. Je vous rappelle qu'il y a trois semaines j'avais demandé à Ferhat Abbas s'il avait l'intention de rencontrer le général de Gaulle. Il m'avait fait part de son désir de le voir le plus rapidement possible. Est-ce que vous-même vous partagez le désir de Ferhat Abbas, est-ce que vous pensez qu'un entretien entre vous et le général de Gaulle pourrait avoir quelque utilité ?*

R. — A ce sujet je dois dire que j'ai fait déjà plusieurs déclarations en ce qui concerne le problème algérien. Si le général de Gaulle m'invitait un jour je serais très content d'aller à son rendez-vous et je lui dirais tout ce que je pense et je répondrais à toutes les questions qu'il voudrait me poser.

Q. — *C'est cela. Mais jusqu'ici vous n'avez eu aucun signe qui vous laisse penser qu'une telle rencontre pourrait être envisagée en haut lieu ?*

R. — Pour le moment je ne crois pas, mais j'espère qu'un jour ou l'autre l'évolution du problème algérien depuis cette déclaration du 16 septembre aux termes de laquelle le général de Gaulle a reconnu le droit à l'autodétermination au peuple algérien la favorisera et je pense que ce sont les événements qui feront en sorte de l'activer et qui permettront d'aller vers des contacts si vraiment telle est l'intention du gouvernement et du général de Gaulle.

Q. — *Oui cela je le comprends très bien, mais en ce qui concerne les trois options qui étaient définies par le général de Gaulle dans son plan d'autodétermination, à savoir des élections et un référendum menant soit à l'indépendance,*

soit à l'association, soit à la francisation, quelle est l'impression qui a été produite sur vous par ces trois options et quelle est celle que le MNA préfère, celle pour laquelle il désire combattre et quelle serait éventuellement la position de votre mouvement en face d'élections et de référendums donnant par exemple comme résultat la francisation ?

R. — Eh bien depuis la déclaration du général de Gaulle nous avons au MNA salué l'autodétermination, en ce sens que cette revendication a été inscrite au programme du mouvement national algérien depuis la création de » l'étoile nord africaine » jusqu'à nos jours. C'est pour cela que nous l'avons saluée et nous pensons qu'aujourd'hui le peuple algérien est majeur et qu'il peut lui-même déterminer son avenir et choisir dans le plan du général de Gaulle celui qui lui convient. A propos de ce que voudrait le MNA, eh bien nous trouvons dans l'autodétermination la satisfaction de nos revendications. Dans la troisième solution nous trouvons tous les éléments pour voir surgir une république algérienne amie de la république française.

Q. — En effet, tout cela est très clair, mais si l'autodétermination qui vous paraît en elle-même un facteur satisfaisant devait donner comme résultat d'élections libres la francisation, est-ce que le MNA s'inclinerait devant cette solution et la considérerait comme légitime et jouerait donc le jeu de la francisation ?

R. — Le MNA est un mouvement politique démocratique il ira à la bataille, il luttera pour faire triompher ses idées et si la volonté du peuple algérien est pour la francisation le MNA évidemment devant cette volonté s'inclinera, *mais au sein du peuple algérien, il continuera toujours à lutter pour le triomphe de la république algérienne. Et cela par le jeu des principes démocratiques qui sont contenus dans l'autodétermination.*

Q. — Tout cela est très intéressant et c'est là que je vois la première différence essentielle entre les positions de Ferhat Abbas et les vôtres, puisque comme vous le savez, Ferhat Abbas m'avait dit qu'au cas où, chose improbable à son avis, puisqu'il y voyait une chance sur mille, la francisation l'emporterait, les dirigeants du FLN ne lutteraient que pour l'application très stricte de celle-ci à laquelle le seul reproche qui lui soit adressé est de survenir trop tard et d'être invraisemblable, et non pas un reproche fondamental ; donc cela

est très intéressant et marque en effet une différence d'importance je crois entre le MNA et le FLN. Mais quels sont à votre sens Saadet les interventions de Ferhat Abbas.

R. — Je ne sais pas si la pensée de Ferhat Abbas est telle qu'on veut l'interpréter puisqu'il a démenti ou qu'un de ses représentants a démenti ce qu'il vous a déclaré ; mais je pense qu'un homme politique sait parfaitement bien qu'on peut être battu dans une campagne électorale : *néanmoins l'autodétermination et les principes démocratiques sont toujours des choses que l'on peut utiliser pour continuer à faire triompher ses idées.*

Q. — Dons, même si la francisation triomphait le MNA continuerait sa lutte pour l'indépendance de l'Algérie ?

R. — Par la voie de la démocratie et en vertu du principe lui-même, le MNA pense, continue à penser que la solution idéale pour l'Algérie c'est, véritablement dans la conjoncture actuelle et après cinq ans de guerre, de voir une république algérienne amie de la république française.

Q. — Et quelles sont à votre sens les conditions et les garanties que devraient présenter des élections ou un référendum ayant lieu sous le signe de l'autodétermination, quelles seraient les garanties attestant sans que vous puissiez le contester que les suffrages sont correctement exprimés ?

R. — Eh bien précisément dans ma réponse à la déclaration du général de Gaulle, j'ai parlé de la nécessité de tout faire pour que ces élections se déroulent dans la sécurité, dans la démocratie et dans la liberté. Maintenant, quant aux moyens à envisager leur but est d'assurer véritablement cette liberté. Il est d'abord aussi et avant tout, d'arriver à un cessez-le-feu, de libérer le peuple algérien de cette oppression de cette peur dans laquelle il vit et je pense qu'au moment où nous irons autour de cette table ronde pour discuter de tous ces problèmes, alors à ce moment-là, nous préciserons dans quelles conditions nous voudrions voir se dérouler ces élections. Néanmoins, d'ores et déjà, on peut dire qu'il faut que le peuple algérien puisse s'expliquer librement sans aucune contrainte, ce qui évidemment suppose la liberté de la propagande, des déplacements, de la presse et même avant d'en arriver là, le rétablissement des libertés démocratiques pour que la propagande soit libre, pour que les prisons soient

ouvertes et pour que tous les prisonniers participent eux-mêmes également à cette campagne électorale.

Q. — Est-ce que vous considérez comme certains membres du FLN que l'armée française devrait totalement disparaître d'Algérie pour ces élections ou est-ce que vous pensez au contraire qu'il s'agit là d'une solution utopique et irréalisable et que les élections pourraient être libres avec le maintien de tout ou partie de l'armée française ?

R. — Je laisse le FLN préconiser ce qu'il veut, quant à moi, comme je viens de vous le dire je suis pour qu'une grande liberté, une liberté totale existe avant et pendant les élections. Cependant quand je serais invité autour de cette table ronde je préciserais devant le gouvernement comment j'entendrais, n'est-ce pas, que cette liberté soit assurée.

Q. — Je comprends très bien. Quel est actuellement à votre avis le rapport numérique des militants du FLN et du MNA ? En ce qui concerne le FLN, on connaît les chiffres, on sait combien le FLN a de combattants en Algérie, on connaît les grandes lignes de son organisation en France, la fédération de France du FLN mais on connaît beaucoup moins l'organisation et les moyens du MNA.

R. — A ce sujet, il n'est pas possible de préciser, n'est-ce pas, les choses, parce que nous sommes devant une révolution qui se déplace et qui va d'une région à une autre. Mais pour moi c'est tout le peuple algérien qui lutte, qu'il soit MNA ou qu'il soit FLN etqui participe à la lutte de la libération. Je suis convaincu qu'il y a des maquisards dans les maquis FLN qui sont MNA, qu'il y a des régions entières qui sont MNA et il y a des MNA un peu partout, mais pour certaines raisons, ils se font passer quelque fois pour des FLN. Dans une révolution engagée, eh bien ce sont des choses qui ne peuvent pas échapper à un peuple comme le peuple français qui, durant toute sa vie a fait la révolution et a fait la résistance.

Q. — En ce qui concerne les maquis messalistes, tels ceux qui existaient encore récemment dans le sud de l'Algérois, est-ce que l'organisation du MNA contrôle directement ces maquis ?

R. — A ce sujet, je crois que les maquis se contrôlent eux-mêmes. Ils sont sur place, ils font confiance au MNA, ils

luttent au nom du MNA, ils le proclament chaque fois que les gens les approchent et ils continuent leur action en accord avec les principes du MNA au nom duquel ils se sont engagés, d'abord sur le plan politique.

Q. — *Il est admis généralement par les observateurs que si l'organisation politique du FLN ayant pour une raison ou pour une autre ordonné soit un cessez-le-feu, soit la fin des attentats individuels, les cessez-le-feu seraient au moins très largement partiels et les attentats diminueraient beaucoup puisque les observateurs pensent que le GPRA contrôle dans une large mesure ceux qui se réclament du FLN. Avez-vous l'impression, dans le même esprit, que si l'organisation politique du MNA, estimant que cela serait utile, à un moment donné ou à un stade donné, ordonnait au maquis de cessez-le-feu et aux combattants individuels de cesser les attentats, on pourrait le sentir et le percevoir d'une manière très nette. Je vous précise donc ma question. Si, pour une raison ou pour une autre vous ordonniez un armistice, est-ce que la diminution des activités militaires du MNA serait sensible et serait perceptible ?*

R. — *Ordonner un cessez-le-feu, cela suppose d'abord une rencontre et des pourparlers avec le gouvernement.* Après ces pourparlers on arrive à s'arrêter ensemble, d'un commun accord sur un programme, alors à ce moment-là, si j'ai cette garantie en main, et que je puisse m'adresser au peuple algérien en lui disant : « je viens de rencontrer le gouvernement et maintenant je suis assuré que nous pouvons, à travers l'autodétermination, arriver dans peu de temps à l'instauration d'une république algérienne amie de la république française », il va sans dire que le peuple algérien sera satisfait et acceptera.

Q. — *Je comprends très bien, mais à votre sens, quelle pourrait être, dans le climat des événements actuels créé par les éléments nouveaux qui, depuis la déclaration du général de Gaulle et depuis la conférence de presse de Ferhat Abbas ont marqué l'évolution de cette affaire, votre contribution personnelle et immédiate à une diminution des attentats ou des opérations militaires ? Je précise encore ma pensée. Le FLN semble avoir grandement évolué, il ne s'en cache même pas, et sans faire aucune allusion à ce que m'a dit Ferhat Abbas, par toutes sortes de déclarations officielle, y compris la conférence de presse de Ferhat Abbas, on a eu l'impression qu'il avait renoncé à toutes sortes de préalables et qu'il envisageait les choses dans un climat différent. Est-*

ce que vous pensez vous-même que les événements et les déclarations récentes permettraient au MNA de prendre une décision qui serait une contribution à un arrêt des hostilités ?

R. — Je pense que dans ce domaine, il n' ya pas de demi-mesure ; si on veut véritablement un cessez-le-feu, cela suppose, comme je viens de le dire, des pourparlers, des rencontres, des contacts. Si l'on arrive à se mettre d'accord, à ce moment-là, pourquoi se contenter d'un arrêt partiel et ne pas demander l'arrêt total, un véritable cessez-le-feu. L'arrêt définitif.

Q. — *Mais est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a des contacts par tous les renseignements que vous pouvez avoir par vos militants, ne pensez-vous pas qu'il y a déjà des contacts qui ont été instaurés entre le FLN et le gouvernement français ? Je crois d'ailleurs que M. Michel Debré, à la tribune de l'Assemblée l'a implicitement ou indirectement reconnu et est-ce que vous ne croyez pas qu'il pourrait paraître souhaitable à vos militants du MNA de voir de semblables contacts s'instaurer ?*

R. — Au sujet des contacts, je pense que cela n'a jamais cessé dans une lutte et dans une révolution entre les intéressés. Il en est du FLN comme des autres mouvements. Il est évident que les militants MNA en France comme en Algérie et même les combattants désireraient voir des contacts pour véritablement arriver à une entente et à un véritable cessez-le-feu.

Q. — *Est-ce qu'à votre avis une solution qui, établissant une entente et des contacts entre le gouvernement français et le FLN, exclurait le MNA pourait néanmoins mener à la fin des hostilités ?*

R. — Pour ma part, je n'ai pas à dire s'il faut que le MNA soit absolument présent pour qu'il y ait un cessez-le-feu total ; pour nous ce que nous cherchons ce sont les réalisations susceptibles de satisfaire le peuple algérien, nous sommes pour une république algérienne, si cette satisfaction nous est donnée par ailleurs et si nous ne sommes pas invités, eh bien nous applaudirons et nous serons très heureux et rentrerons dans notre pays contents comme tous les Algériens.

Q. — Quelle est votre opinion personnelle sur le président de la République, le général de Gaulle ?

R. — Le général de Gaulle, pour moi, est un grand homme. Je ne l'ai jamais rencontré, je ne l'ai jamais vu, car j'étais toujours éloigné ou en prison mais j'ai suivi quand même l'intervention de cet homme depuis 1940 jusqu'à nos jours et j'ai constaté que par deux fois il est intervenu, d'abord pour sauver la dignité et l'honneur de la France en 1940, ensuite aux événements du 13 mai, il est venu également une autre fois pour sauver la France et sauver la République française. C'est en quelque sorte ce qu'a fait le général de Gaulle pour sa patrie que nous faisons, nous, dans le MNA depuis quarante ans. Par conséquent, nous n'avons que grand respect pour ce grand homme qui lutte pour son pays, pour l'honneur et la dignité de sa patrie.

Q. — On a eu l'impression, à la suite de votre conférence de presse, que la déclaration du général de Gaulle sur l'autodétermination avait provoqué en vous, dans l'esprit de vos militants, une assez grande satisfaction et avait été considérée comme un progrès, est-ce bien cela ?

R. — Il est vrai que les militants du MNA et moi aussi avons lutté toute notre vie pour donner au peuple algérien la parole. Nous avons trouvé cela dans l'autodétermination et nous avons éprouvé une grande satisfaction. Néanmoins, la satisfaction n'est pas totale parce que nous attendons sa réalisation sur le plan des faits.

Q. — Pensez-vous que l'autodétermination mènera à l'indépendance de l'Algérie ?

R. — Je crois que le sentiment général du peuple algérien est d'aller vers son indépendance. Néanmoins le peuple algérien dans cette indépendance, sera toujours ami du peuple français et il coopérera avec lui dans tous les domaines, pour que la république algérienne et la république française cheminent ensemble pour arriver à créer un jour un véritable commonwealth français y compris évidemment la communauté et le Maghreb.

Q. — Vous pensez par là à l'option de l'association ?

R. — Oui, je pense qu'à travers l'association, on peut arriver à cette indépendance.

Q. — *Quelle a été votre impression en lisant dans les journaux le récit de mon entrevue à Tunis, les 3 et 4 octobre, avec Ferhat Abbas ? Quelle a été votre première impression ? Vous qui connaissez bien Ferhat Abbas.*

R. — Personnellement, quand j'ai lu votre article, eh bien je n'ai pas été étonné, mais je me suis toujours dit qu'il fallait attendre un petit peu pour essayer de voir si telles sont, véritablement les conceptions de Ferhat Abbas, car nous avons été habitués souvent à lire quelque chose puis à voir un démenti quelque fois dans la soirée ou vingt-quatre heures après.

Q. — *Un démenti venant de quoi, à votre avis ? D'un changement d'idée de Ferhat Abbas ou du jugement inopportun qu'il aurait porté sur la publication de tel ou tel de ses propos.*

— R. — Un démenti.

Q. — *Mais avant que le démenti paraisse, vous n'avez pas été étonné par les propos que m'a tenu Ferhat Abbas ?*

R. — Vous savez, à ce sujet là,je ne peux pas vous en dire davantage. Je reste sur ce que je viens de vous dire.
Merci.

LES LIVRES

Pour saluer Lolita

Inaugurons cette chronique par un beau livre. Saluons donc *Lolita* de Vladimir Nabokov[1], certainement le meilleur, le plus grand roman qui ait été publié depuis plusieurs années dans le monde entier.

Le plus scabreux aussi. Tous les journaux l'ont dit : c'est l'aveu, par un homme d'âge mûr, de sa passion dardante, dévorante, exclusive et maniaque pour celles qu'il nomme les nymphettes, un certain type de fillette entre dix et treize ans. Scandale encore aggravé du fait que le « héros », Humbert Humbert, écrivassier errant, ayant déniché Lolita, idéale nymphette de douze ans, dans une villa délabrée du Massachusets, n'a rien de plus pressé, pour se rapprocher de cette ensorcelante écolière, que d'épouser sa mère, une dame assez stupide, « évoquant ce que l'on pourrait appeler le type Marlène Dietrich en solution à faible dose », et qu'il juge à peu près répugnante.

Un livre que l'on attendait, ma foi ! Depuis le temps que des demoiselles à peine nubiles alignent sur deux cents pages dépourvues de toute grammaire le compte-rendu de leurs expériences avec des quadragénaires grisonnants, on pouvait bien prévoir qu'un témoignage nous parviendrait tôt ou tard de « l'autre bord », celui des vieux satyres... Un livre éhonté, rempli de précisions impitoyables toutes métaphoriques ; mais c'est bien pis que des mots crus ! Et cependant, malgré son grand succès de vente, l'énorme réclame qui entretient et exploite l'érotomanie contemporaine, qui n'a pas épargné *L'Histoire d'O*, s'est arrêtée devant lui. *Lolita* est aussi éloignée de la pornographie ambiante et quotidienne, aussi sûrement installée à son rang d'œuvre d'art que l'un des plus impudiques et des plus beaux tableaux de toute la peinture, *Les Femmes Damnées* de Courbet au Petit-Palais.

Un sujet pour bibliophiles séniles. Et transporté dans quel milieu ! Dans l'Amérique la plus niaise : femmes idiotes, optimisme

1. Gallimard.

primaire, pseudo-culture, gâtisme publicitaire, faux luxe, nature déshonorée par l'imbécillité touristique. A cet univers de « Reader's Digest », de Monoprix et de Technicolor, Lolita elle-même n'échappe pas. Que dis-je ! Elle lui appartient, de « ses petits pieds de guenon, à l'ossature délicate et aux longs doigts mobiles » (les pieds des anges-filles de Pérugin dans le grand *tondo* du Louvre) au nœud de velours de ses cheveux châtains. Humbert Humbert ne se dissimule d'ailleurs pas qu'elle est, quant à l'intellect « une fillette odieusement conventionnelle », vulgaire, grincheuse, exaspérante, vautrée, maussade, se ruant sur tous les boutons de radio et de télévision, se gavant sans arrêt de toutes les écœurantes sucreries de la « sweet music », des ice-creams gluantes, des opérettes filmées, des magasines hollywoodiens. Par dessus le marché, déjà détraquée sexuellement, pervertie dans un camp mixte de scouts (c'est elle qui « viole » Humbert Humbert dans un coup de théâtre inénarrable), ce qui ne l'empêche pas d'être à peu près frigide.

C'est cependant cette pacotille d'être et de choses, entourant les sordidités, la « bestialité circonspecte » d'une obsession érotique, que Vladimir Nabokov transmue en littérature. Par des moyens magistralement utilisés mais traditionnels, la science du rythme, la profusion des images libres, heureuses, ingénieuses, inouïes. la délectable propriété dans tous les registres — truculence, grâce, dérision — du moindre terme ajusté à la sensation, mais pour s'épanouir, à partir de là, en large résonnances, comme dans les plus beaux poèmes du XIX[e] siècle. L'achat du trousseau de Lolita dans un grand magasin de nouveautés devient ainsi une féérie proustienne.

On sait que Nabokov, Russe émigré, né en 1900, qui fut quelque temps Parisien, a renouvelé, et probablement pour le surpasser, le miracle de Conrad, en choisissant à quarante ans, l'anglais comme langue de son œuvre qui comportait déjà plusieurs livres en russe. Lors de son récent voyage à Paris, il a confié aux journalistes qui n'y ont pas compris grand-chose qu'avant tout il aimait les mots. C'est avec cet amour qu'il manipule, fait briller, tinter un vocabulaire anglo-saxon d'une richesse et d'une saveur shakespeariennes. (La traduction française, par un M. E. H. Kahane dont nous n'avons jamais entendu parler, est une merveille de fidélité, d'ingéniosité, de style, qui mériterait bien un prix !) Sans doute l'anglais est-il le seul idiome au monde, avec sa ductilité, son étendue, ses doubles racines, qui permette de pareils prodiges d'acclimatation. En tout cas, dans cette langue-là, Nabokov emploie les méthodes d'un admirable artisanat littéraire pour peindre le continent de l'artificiel, du clinquant, des clichés mentaux et de la confection de série.

L'auteur s'est défendu d'avoir écrit une satire des Etats-Unis. En effet, qui dit satire dit jugement moral, souci de réforme. On ne voit pas au nom de quoi le honteux, l'obscène, l'insatiable Humbert Humbert, encore qu'il se défende fort d'être monstrueux (Béatrice avait neuf ans, dit-il, quand Dante la distingua...) pour-

rait prétendre à juger, à réformer. S'il attaque, c'est dans le domaine intellectuel : pédantisme stérile des pseudo-sciences, bouffonneries de la pédagogie nouvelle, de la psychanalyse, qui sont évidemment de son gibier. Pour le reste, il constate l'état passablement burlesque d'un monde qui semble bien être déjà au-delà de toute chance d'évolution, de transformation favorables.

On doit cependant dire, pour l'histoire littéraire où il prendra certainement place, que cette manière de chef-d'œuvre offre une faiblesse assez sérieuse que personne n'a voulu signaler jusqu'ici un « creux » d'une soixantaine de pages coïncidant avec la seconde équipée d'Humbert Humbert et de sa petite proie à travers les Etats-Unis, puis la fuite de Lolita. Le virtuose Nabokov a plus ou moins raté cette « variation ». Les effets et les situations se répètent, le récit s'effiloche dans les buées de la jalousie.

Mais cet étrange livre, sur lequel n'a mordu aucune influence américaine, qui est beaucoup plus français qu'anglo-saxon par sa démarche et ses arêtes, se redresse pour déboucher soudain dans le grand roman russe. C'est la scène où après trois années de divagations lamentables, Humbert Humbert retrouve Lolita au fond d'une petite ville industrielle, où il arrive pour tuer son mari, « dans ce quartier, plus sinistre encore, tout sentines et dépotoirs, avec des jardins potagers mangés aux vers, des taudis, une bruine grisâtre sur la boue rouge du sol, et les quinconces des cheminées fumant au loin ». Lolita a dix-sept ans, elle est copieusement enceinte, avachie, armée de lunettes. Et Humbert Humbert, qui n'avait fait que convoiter frénétiquement en elle une petite bête à jouir, s'aperçoit qu'il l'aime et l'aimera « jusqu'à la fin de l'éternité ». Il ne tuera pas le mari, qui n'est pas du tout l'homme qu'il pensait voir, mais un pauvre petit bougre de mécano bien cordial, revenu sourd comme un pot de la guerre de Corée. Il repart pour jamais, en larmes sous la pluie, ravagé d'amour. Nous savons que Lolita doit mourir bientôt. Et tout cela est déchirant, pantelant, et tendre, comme les plus illustres pages de Dostoïewski.

Il faut encore qu'Humbert Humbert aille trucider l'ancien rival que Lolita lui a enfin désigné, une espèce d'auteur dramatique drogué et boursoufflé. C'est une extravagante scène de carnage, parodie des massacres de Série Noire, mais évoquant aussi le Céline des bagarres surréalistes et la fantasmagorie grinçante des *Possédés*, la nuit infernale où Kirilov n'en finit pas de se suicider.

Tel est ce livre, lubrique et frais, saturé à la fois de cynisme et de poésie, et qui soutient un *tempo allegretto* même dans les moments du plus noir désespoir. Pétillement inséparable de la lucidité avec laquelle Humbert Humbert se décrit, s'analyse, se condamne, sert de cible à son propre humour, sa propre ironie. Grâce à cette clairvoyance, son récit est infiniment moins délétère que tant de confessions infra-humaines, souvent chargées de pré-

tentions fort morales, de la présente littérature. Il serait audacieux de dire que *Lolita* est un livre plus sain... Le fait est cependant que l'on y respire beaucoup mieux.

Cela n'empêchera pas de noter qu'il y a moins d'un siècle les déplorables penchants d'Humbert Humbert servaient de thème à une vraie descente aux enfers, la sinistre confession de Stavroguine. Tandis qu'aujourd'hui, leur minutieuse et malgré tout complaisante peinture vaut à l'auteur de *Lolita* un triomphe mondial et mondain, auquel on ne manque pas d'associer Mme Nabokov, russo-américaine très distinguée, qui pourrait être la grand-mère de la nymphette. La roue des mœurs tourne vite. Vladimir Nabokov, solide et paisible gentleman, tenant à la fois, nonobstant son accent slave, de l'honnête notaire français et du juge de province britannique, mais avec un œil combien malicieux, n'est certainement pas le dernier à s'égayer de ce parallèle.

***

Dans le labyrinthe de M. Robbe-Grillet

Ce M. Nabokov, qui parle de son métier aussi intelligemment que le triste Humbert Humbert de son vice, a dit de *Lolita :* « Il me semble qu'un écrivain aperçoit son livre comme un certain dessin qu'il désire reproduire, et il me semble que j'ai assez bien reproduit ce dessin ».

M. Alain Robbe-Grillet, quelques jours plus tôt, disait à peu près la même chose, avec beaucoup de justesse : en substance, que tout projet d'un vrai livre est d'abord le projet d'une *forme*. Ce qui constitue, accessoirement, une excellente ligne de démarcation entre les déballages du réalisme social (on sait que les Russes réprouvent dans l'art *formel* un des pires signes, selon eux, de la décadence bourgeoise) et la véritable littérature.

S'agissant de forme, il apparaît bien que M. Robbe-Grillet a vu et conçu d'abord son nouveau roman comme une sorte de polyèdre. Il nous apprend lui-même que cette « forme » lui a été fournie, en même temps que le titre du livre, *dans le Labyrinthe*[2], par le souvenir de ces attractions foraines où des jeux de glaces égarent, leurrent le promeneur.

Le personnage du labyrinthe de M. Robbe-Grillet, c'est un soldat d'une armée en déroute, errant sous un ciel bas d'hiver dans une ville inconnue, à la recherche d'une rue dont il a oublié le nom, où il devrait rencontrer quelqu'un qu'il n'a jamais vu, pour lui remettre le paquet mal ficelé qu'il porte sous le bras, un paquet que lui a remis avant de mourir un de ses camarades de combat. Le soldat, déjà très mal en point, s'épuise dans cette mission tellement aléatoire, jusqu'à ce qu'il tombe sous une rafale d'éclaireurs ennemis qui entrent dans la ville, et aille mourir

2. Editions de Minuit.

chez la jeune femme qui l'avait déjà quelque peu secourue.

L'errance du soldat fournit une variante à cette déambulation en rond, ce retour aux mêmes lieux vus sous des éclairages immuables ou différents qui sont déjà caractéristiques des *Gommes* et du *Voyeur* de M. Robbe-Grillet. Pour reprendre la comparaison du polyèdre, le troupier habite aussi l'intérieur de ce solide trompeur et décourageant, se cogne aux fausses issues, se retrouve à son point de départ. A tous ces jeux de facettes, s'ajoutent les films incessants du souvenir, se télescopant avec la réalité, niés ou confirmés par elle.

On sait en outre que l'école dont M. Robbe-Grillet est le chef de file — faudrait-il l'appeler « néo-objective » ? — apporte aux choses une attention extraordinairement méticuleuse. Ce qui revient aussi à se distinguer du commun en réhabilitant agressivement le genre descriptif le plus décrié et le plus démodé. M. Michel Butor, dans *La Modification*, avec plus d'ingéniosité du reste que M. Robbe-Grillet, consacre tout un paragraphe à deux pépins de pomme écrasés sur la grille chauffante d'un wagon, « un peu de leur pulpe blanche sortant par les déchirures de leur mince écorce ». Dans cette voie, il n'est pas difficile de renchérir, et M. Robbe-Grillet bat à l'heure actuelle tous ses élèves en employant près d'une page à l'étude de l'ombre d'une mouche sur un plafond. Un gros tiers du *Labyrinthe* est ainsi occupé par les traces de vin sur la toile cirée d'une table de cabaret, la décoration du fût d'un vieux réverbère, des dessins dans la poussière des meubles et des planchers, ou, en haut d'un mur, une mince fissure, qui est peut-être un fil d'araignée, et qui semble investie d'un rôle presque métaphysique, puisque le soldat meurt les yeux sur elle, sans avoir pu l'identifier. Le tout dans le style d'inventaire ou d'expert-géomètre qu'affectionne M. Robbe-Grillet, et qui lui fait préciser que la tête d'une femme qui se retourne forme un angle de près de quatre-vingt-dix degrés avec le plateau qu'elle porte.

M. Claude Mauriac a déjà objecté avec raison que l'univers n'existant que par nous, il ne revêt que bien exceptionnellement à nos yeux une telle intensité microscopique dans le détail. Mais M. Robbe-Grillet répète obstinément depuis cinq ou six ans que « les choses sont *là* », et en a même fait le premier axiome de son esthétique. Donc, le soldat voit les choses, les revoit par le regard ou le souvenir, croit les revoir. En même temps, les choses, « ni signifiantes ni absurdes, *présentes* », voient le soldat. Fort bien. Nous pouvons cependant nous demander comment notre accommodation, à nous lecteurs-spectateurs, va se faire. Mais M. Robbe-Grillet nous répondra sans doute que son dessein est de « désaccommoder » notre vision, de nous forcer à rompre avec nos habitudes.

C'est le propos de toutes les esthétiques qui se veulent révolutionnaires, qui l'ont voulu en général — du moins jusqu'à la peinture non figurative — au nom d'une vérité plus grande, plus profonde. M. Robbe-Grillet n'échappe pas à cette règle. Tout son

existentialisme prétend bien à rendre compte plus véridiquement des rapports entre les êtres et le monde.

Pour le récuser sans autre avis, il faudrait n'avoir aucune expérience, soit par l'écrit, soit par la lecture, de la terrible usure du roman contemporain, de l'impossibilité grandissante où l'on se trouve, quand on répudie le feuilleton type Goncourt, d'avoir à aligner tant de circonstances sociologiques, historiques, géographiques qui n'ont rien à voir avec notre projet, notre *forme*, qui la recouvrent, la détruisent. Nous sentons bien la nécessité d'abattre de grands pans dans ces carcasses naturalistes, d'élaguer des paquets de cette bourre. Comment s'y prendre ? M. Robbe-Grillet nous propose sa manière, son radicalisme.

Mais enfin, c'est à ses œuvres qu'on juge le novateur. Celui des *Gommes*, du *Voyeur*, du *Labyrinthe* (je n'ai pas lu *La Jalousie*), proscrit avant tout la moindre velléité de l'analyse psychologique, qu'il tient pour le pire artifice. Il refoule non moins systématiquement les incidents qui constituent l'ordinaire de la matière romanesque, de « l'action », pour accorder toute son attention au « vécu » machinal, gestes, déplacements routiniers, mots insignifiants que le récit, d'habitude, présuppose : Le soldat n'a pas plus de chances à la dixième page qu'à la centième de rencontrer l'inconnu. Il ne couche pas avec la femme et n'en a pas envie. Il ne sait pas ce qu'il trimbale dans son paquet, et ce paquet, en fin de compte, ne renferme que les lettres banales d'une payse à son fiancé, une vieille montre, une bague en nickel.

La vie, en effet, peut ressembler à cela. Mais à quelles conditions ! Puisqu'il faut bien rapporter au soldat, à sa subjectivité, une grande partie de l'optique du livre, on doit constater que cette vision maniaque, isolant chaque grain de poussière, correspond à des états d'hébétude que nous avons tous connus, où notre regard se fixe sur un détritus, une allumette flottant dans un filet d'eau... La plupart des critiques conviennent que *Le Labyrinthe* marque les limites du système de M. Robbe-Grillet. Elles demeurent bien étroites... Avec un rien de malveillance, on pourrait dire que jusqu'à présent ses œuvres complètes justifieraient assez ce surtitre : *Mémoires d'un Abruti.*

M. Robbe-Grillet se moque de la superstition des « grands sujets ». On entend bien avec lui que la soirée d'un employé célibataire rôdant sans but à travers Paris peut fournir la substance d'un livre autrement riche, universel, nous concernant tous, qu'une énorme fresque romancée de la Troisième République. Mais enfin, les idées existent, elles aussi, pour le moins au même titre que l'empreinte d'une semelle de caoutchouc dans la neige, avec les chiffres de la pointure en relief ! M. Robbe-Grillet n'en paraît pas tellement dépourvu dans le courant de la vie. Veut-il refuser l'expression littéraire à toutes les batailles pour ou contre Dieu, pour ou contre telle conception du monde, de son gouvernement, à tous les drames de la clairvoyance, de la haine, de l'amour, de la

création artistique ? Non ? Mais alors, comment les réintroduira-t-il dans le vide pneumatique qu'il a créé ?

Certains pensent qu'avec son *Labyrinthe*, M. Robbe-Grillet, parti à la recherche du roman nouveau, l'a perdu de vue en route pour rejoindre la poésie. Un poème de la déroute et de la détresse dans la neige. Des redites, des minuties hallucinatoires. Une descente dans la mort au milieu d'un cauchemar fait d'un grossissement écrasant et insolite du monde le plus familier. Tout cela pouvant se peupler de cent allégories.

Mais la poésie n'a guère meilleure réputation auprès de M. Robbe-Grillet que le naturalisme. Et il nous enjoint expressément, au début de son *Labyrinthe*, de n'y voir « qu'une réalité strictement matérielle », ne prétendant « à aucune valeur allégorique ».

L'inexorable auteur nous force donc bien à lui dire qu'encore une fois il n'a produit qu'un exercice technique, qui par ses règles mêmes ne peut se donner pour objet qu'une substance humaine très rudimentaire, qui fourmille d'ailleurs de procédés, enchaînements, transitions, leit-motiv non moins conventionnels, arbitraires, que ceux du roman le plus usagé. Tout cela rendant un son de gravité sentencieuse et puérile qui n'est pas très loin de la prudhommerie.

Ici, un codicille s'impose. On comprend sans peine que M. Robbe-Grillet se soit fait un nom dans le petit monde littéraire, en utilisant, volontairement ou non, des méthodes qui sont pour cela infaillibles et séculaires : publication de manifestes, constitution d'un cénacle, système d'écriture.

Mais que ces exercices, ces travaux de laboratoire ne pouvant avoir d'intérêt que pour les techniciens les plus spécialisés, se répandent dans le public à raison, nous affirme-t-on, de dix mille exemplaires par semaine, voilà qui est admirable ! Quoi, vous ne pouvez plus apporter à un éditeur un manuscrit de quatre cents modestes pages sans vous faire répondre que c'est bien trop long pour les gens d'aujourd'hui. Alors qu'il faut que ces braves gens relisent au moins trois fois, fastidieusement, les 220 pages, où se promène un soldat qui ne sait pas où il va, qui ne sait pas ce qu'il porte, qui ne sait rien, ne pense rien et ne dit rien, pour avoir une représentation approximative de ce *Labyrinthe*, et à la condition qu'ils l'aient soigneusement jalonné de repères au crayon !

On prétend que le Français est un des plus médiocres lecteurs du monde. C'est de la diffamation. Il faut au contraire nous mettre à genoux devant sa curiosité et sa patience, l'une et l'autre décidément héroïques.

Lucien REBATET.

NOTES DE LECTURES

Frédéric TRISTAN : « *Le Dieu des Mouches* » (Edit. B. Grasset).

M. Frédéric Tristan a peut-être voulu écrire un roman érotique ; c'est en tous cas une curieuse idée pour un romancier d'imaginer les tourments d'une jeune épouse dont le mariage reste blanc. La jeune femme qui ne sait donc que faire écrit son journal, comme tout le monde, c'est celui du désespoir, de la honte et de l'amour. Soumise et insignifiante, elle vit aux pieds de son maître, Alexandre, personnage sorti tout droit des romans noirs du siècle dernier, vieille connaissance qui fait un signe au passage. Les mariés vivent avec un serviteur de mélodrame et une jeune bonne appétissante. Alexandre fait dévêtir sa femme devant ce public de choix, la soumet à un rituel, à un cérémonial... On nous laisse entendre qu'il est peut-être trop sensible justement aux charmes de son épouse, que l'essentiel d'ailleurs est une aventure mystique et spirituelle qui attache les uns aux autres ces personnages. l'ennuyeux, c'est que M. Frédéric Tristan ne semble croire à ses héros et à leurs aventures ; il est malgré tout évident qu'il possède une force singulière, un très remarquable talent, que ces évocations de la mystérieuse demeure prennent facilement sur la mémoire. Il faut lui souhaiter de raconter maintenant une aventure à laquelle il croira plus profondément.

CARON et HUTIN : « *Les Alchimistes* » (Le Seuil, 1959).

L'essai de MM. Caron et Hutin est surtout utile parce qu'il s'efforce d'apporter de l'ordre et de la clarté dans un domaine où la confusion ne le cède, bien souvent, qu'aux idées fausses. Ils montrent par exemple, grâce à une étude historique brève mais pourtant assez fournie, qu'il ne faut pas voir dans l'alchimie un ensemble de tentatives empiriques destinées à fonder une des sciences modernes : il n'y a pas d'alchimie véritable sans une parfaite connaissance des principes métaphysiques, pas de laboratoire qui ne comporte aussi un petit oratoire. L'alchimie exige une « communication quotidienne de l'alchimiste avec la nature, avec sa maière », de la même manière qu'elle ne peut pas non plus se concevoir sans expérimentations. Il fallait bien mettre en lumière tout ce qui sépare les « adeptes » des « souffleurs » qui n'avaient pas accès à l'enseignement traditionnel, n'étaient pas initiés et tentaient à l'aveuglette de réussir des transmutations. La transformation en or d'un métal ordinaire n'est d'ailleurs que l'aspect le plus apparent du Grand Œuvre : ce que cherchent les alchimistes c'est à découvrir le monde, leur but final c'est une explication de la nature, une libération personnelle. Une « initiation » assez complète est donc nécessaire à une entreprise de cet ordre.

J.P.B.

Jean SERVIER : « *Demain en Algérie* »
(Ed. Robert LAFFONT).

« En 1930, le Gouvernement général et l'armée française ont célébré avec éclat le centenaire du débarquement du corps expédition-

naire français sur les plages de Sidi Feruch : le Centenaire de la Conquête... au lie ude s'appliquer à fêter, dans un climat de fraternité, la libération de l'Algérie de l'oppression des Turcs. »

Jean Servier est un des ethnologues qui connait le mieux l'Algérie, et pas seulement dans les livres, mais sur place. Son étude est aussi importante que celle de Germaine Tillion sur la « clochardisation ».

Il étudie la genèse du mal avant d'énumérer les fausses solutions et de proposer les siennes — point très spectaculaires, mais élaborées an contact des faits.

« Il ne s'agit pas de réduire un nombre déterminé d'ennemis, mais mais bien au contraire d'amener une population tout entière à chercher la voie de son avenir aux côtés de la France... Il est donc vain de claironner un appel à la paix des Braves. »

Sur les structures sociales traditionnelles, sur les structures féodales surimposées par la domination turque et inconsciemment maintenues par l'administration française, le livre est riche de nombreux aperçus.

Et cela encore sur les projets grandioses d'industrialisation spectaculaire : « Peut-être vaut-il mieux envisager une industrialisation diffuse de l'Algérie, qui aurait l'avantage d'élever le niveau de vie général de façon durable et contribuerait peu à peu à la création d'un marché local de consommation. Mais cette politique, qui demande l'attention d'un génie patient, ne saurait plaire à un Potemkine dont le temps est compté. »

Pierre LYAUTEY : « *Un héros révolté Claude Barrrès* »
(Ed. JULLIARD).

Claude Barrès était le petit-fils de Maurice Barrès. Comme lui enfant de la défaite jamais acceptée. Vingt ans en 1945, il était de cette génération que la guerre a le plus profondément marquée. Mais lui il a continué à la faire à peu près sans répit pendant quatorze ans jusqu'à ce jour tout proche de mai 1959 où il en est mort — à trente quatre ans.

Il avait, semble-t-il, contracté un lien avec la guerre, il ne devait plus jamais l'oublier. L'Indochine, la Corée, l'Algérie... le recueil de lettres et de notes que publie aujourd'hui Pierre Lyautey constitue moins un tableau de ces campagnes ou d'un homme qu'un témoignage pathétique sur une génération.

Claude Barrès, élevé dans la tradition nationale et familiale, assiste âgé de quinze ans à la débacle de 1940 et à l'effondrement de tous les cadres dans lesquels il avait été jusque là élevé. A ce moment encore il réagit avec sa famille. Comme son père Philippe Barrès, il n'a plus qu'une idée en tête : la revanche. Mais en attendant la famille est séparée. Son père demeure en Angleterre tandis que lui part avec sa mère aux Etats-Unis où il connait cette adolescence particulière que l'on n'a que dans la liberté des époques troublées.

Au début de 1943, il est enfin revenu à Londres et il s'apprête à vivre son rêve : parachutage, résistance, la vie aventureuse où la seul loi est la nécessité, puis la vraie guerre en Hollande chez les *Red devils* avec lesquels il étrenne le fameux béret rouge. Ce sont là encore, à l'arrière des lignes ennemies, marches de nuit, cachettes, improvisations d'un Robinson en danger... et il n'a pas vingt ans.

En 1945, la guerre est pour lui terminée : mission accomplie. Son pays est vainqueur — on le lui dit — il a pris sa large part de la résistance et de la guerre — sa croix de guerre avec palmes le rappelle — il n'a plus qu'à repartir vers un bonheur pacifique.

Et à partir de ce moment, ça ne va plus. Une expérience de journaliste lui semble bien vaine. En 1948 il est à nouveau en uniforme, volontaire pour l'Indochine. Et lorsqu'au large de Marseille, la côte s'estompe, il note ces simples mots : « Adieu, la France. Pas un regret. »

Il y a quelque chose de tragique dans une si rapide déception. Et ce n'est pas le sentiment d'un instant. Là-bas, au Tonkin, un an plus tard, il note plus nettement encore : « Je ne suis pas fait pour l'ambiance actuelle de la France, et qui est plus, je refuse de m'y faire. »

A ses parents, il écrit : « Soyez bien persuadés que si ce n'était pour vous, la France ne serait plus près de me revoir. » Mais quand il ajoute : « Depuis des générations les garçons comme moi sont partis pour la « colonie ». Il n'y a là rien de nouveau », il se trompe, il essaie de se tromper. On partait pour la colonie pour construire, pour faire fortune, par confiance dans l'avenir. Il y a chez Claude Barrès une désespérance beaucoup plus grande. Le dépit, tombant sur une âme d'enfant, a transformé l'amour en aversion. Ce n'est même plus la guerre qu'il aime et ses résultats, mais l'armée, son silence de l'âme, la vie des camps, la camaraderie sans confidences et le danger, le drapeau noir en somme.

Au milieu de ses hommes, comme il aime cette atmosphère ! « C'est ici qu'est ma liberté, dans ce domaine où personne n'a rien, où l'on se donne tout. Chacun porte sa vraie richesse en soit et le sait, d'où le respect de l'individu, de ses *moods* (humeurs), qualifiés de genre blasé par les imbéciles. » Comme il a bien compris et justement incarné ce qu'on a appelé « l'esprit para », cet esprit de « blouson noir » héroïque qui ne croit plus à la vie ordinaire, pas même aux fruits de l'action mais seulement aux états d'âme qui en naissent. En Corée, il n'aime pas cette guerre anonyme, car ce qu'il aime encore ce sont les hommes. « A l'instant une compagnie rentre de l'instruction, elle pénètre dans la cour du quartier de ce pas lent, aisé et grave que j'aime, chantant un de ces airs militaires allemands... un refrain sifflé, tu connais le genre. Sacrés zèbres ! Quelle usine que seuls les Français pouvaient réaliser, cette Légion ! Je m'y plais bien. » C'est le cri du cœur !

Il ne parle guère de préoccupations métaphysiques, c'est vrai. Il est plus artiste qu'analyste. Mais c'est précisément ce silence qu'il aime. Il ne croit plus assez aux paroles. Il est trop profondément blessé pour cela. Pourtant, à quelques mots échappés, on comprend qu'il a saisi bien des aspects de son époque. mais c'est aux solutions qu'il ne croit plus, sans doute aux Français non plus.

Et ce désespéré jette pourtant un jour ce dernier cri d'espoir si longtemps retenu :. Je veux que la France soit la France ou sans cela, cela ne m'intéresse pas. En Amérique, ils appellent cela être isolationniste. En France, c'est être nationaliste. Ce n'est peut-être plus à la mode ni réalisable, mais cela ne m'empêche pas d'être ici et de le dire ici. J'ai souvent parlé avec des officiers supérieurs américains qui nous comprennent parfaitement. S'il y avait plus de gens en France qui réagissent comme moi, cela leur plairait beaucoup. »

Il était reparti en Algérie quand, le vingt-six mai dernier, une balle le frappa, debout.

SAINT-PAULIEN : « *Saint François Borgia l'expiateur* »
(Ed. Arthème FAYARD)

Après « J'ai vu vivre l'Espagne », « Aurélia », « Le Courrier de Lutèce », Saint-Paulien ajoute à la liste de ses œuvre cette vie de Saint François Borgia. Avec la figure de l'arrière-petits-fils du fameux Alexandre VI Borgia, du petit neveu de César et de Lucrèce, figures caractéristiques s'il en est de la Renaissance païenne, Saint-Paulien nous donne une image colorée de toute la vie de son temps.

Avant d'être homme de Dieu, il fut homme de Cour, conseiller très proche de Charles-Quint. Cela c'est la tradition princière et espagnole de cette famille Borgia. Mais lui aussi pratiqua la fameuse dialectique chère à Montherlant du *todo* et du *nada*. Et son biographe écrit magnifiquement « Saint François Borgia est éminem-

ment classique par le fait que sa grande force est d'abord intérieure, impersonnelle pourrait-on dire, bien qu'il ait personnellement brillé parmi les grands personnages politiques de son temps. » Et il ajoute : « Alphonse de Chateaubriant nous disait qu'il avait pratiqué de la façon la plus distinguée *l'héroïsme de la pensée profonde.* »

Tout dans le monde, rien en face de son Dieu. Mais pour Dieu, François fut encore Général des Jésuites, le troisième de l'ordre. Plus puissant sera François sous l'habit noir rapé qu'au temps de sa vice-royauté.

Romantisme et classicisme mêlés seront la trame de cette vie réanimée en ce livre.

Bernard VORGE.

Bernard FAY. « La Grande Révolution, 1715-1815 » (*Le Livre contemporain*, collection « Présence de l'Histoire »).

Louis XVI ne fut pas le roi faible qu'une légende complaisante et résolument anti-monarchiste a voulu nous proposer ; La Fayette était un brouillon vaniteux, encore qu'il ne manquât pas de courage; Robespierre ? un pur pris à son propre jeu et Adrien Duport, ce bourgeois inconnu fut véritablement l'un des tout premiers personnages de cette sanglante et désastreuse aventure que l'on a appelé la Révolution de 1789.

Tels sont, parmi bien d'autres, quelques-uns des propos que M. Bernard Fay, avec « La Grande Révolution, 1715-1815 » offre aux lecteurs curieux comme aux honnêtes gens, dans une vaste synthèse qui retrace les phases successives de la Révolution. Il faut observer tout de suite la caractéristique de cette nouvelle « Histoire de la Révolution » : elle est exclusivement basée sur des documents et ne s'appuie jamais sur une opinion qui ne soit étayée par des faits irréfutables. Elle nomme qui doit être nommé, qu'il s'agisse de la banque, de la Franc-Maçonnerie, des tueurs à gages, des affairistes ou de simples bonnes volontés, nobles ou non, qu'ils s'appellent Mirabeau, Philippe d'Orléans, Arnaud de Laporte ou Lameth. Et parce qu'elle montre avec précision ce que voulait le pouvoir royal et ce qu'on lui a fait dire dans la suite des temps, ce qu'était la France de 1750 et celle de 1794 ou celle de 1815, on vit cette tragique aventure, on ne peut se défendre de beaucoup de dégoût et d'une certaine admiration : dégoût que motive l'attitude des « politiques » et les motifs sordides de tels de leurs actes ; admiration, il faut le dire, pour l'auteur qui est parvenu à discerner et mettre en évidence tant d'éléments disparates sans jamais les déformer. En particulier il est intéressant de pouvoir, grâce à la solide documentation que M. Bernard Fay a découverte dans maints pays du monde, mesurer l'importance des influences étrangères — américaines sur le plan philosophique, anglaises sur celui de l'équilibre des forces politiques, etc. — qui contribuèrent largement à orienter la Révolution. Les proportions changent. Dans les manuels des enfants de l'école laïque, Danton, Robespierre et Mirabeau sont les grandes figures de la Révolution et Louis XVI fut guillotiné parce qu'il avait voulu trahir la Patrie. Ici on découvre que les meneurs de jeu se nommaient Choiseul, Duport, Orléans, La Fayette, et Robespierre. Là, on abolissait les privilèges, ici on les rétablit au profit de quelques-uns. Là on cherchait seulement la liberté, ici on poursuit le profit. Et la foule suit, chante de bon cœur sans savoir vers quel gouffre elle glisse, victime des passions de quelques têtes échauffées.

On voudrait surtout souligner, en conseillant la lecture de cette œuvre honnête et riche, son objectivité et l'égalité du ton sur lequel sont contées les péripéties les plus dramatiques de la grande aventure.

W.P. ROMAIN.

MARGINALES

« Ecrire mal, c'est mal penser »

Curieuse époque, décidément... La tradition veut que, sur les quelque quatre ou cinq cents prix littéraires qui se décernent chaque année, il y en ait quatre ou cinq qui jouissent d'un éclat particulier. Or, une nouvelle tradition s'est ajoutée à celle-là : c'est que le plus « coté » de ces prix, le Goncourt, aille presque automatiquement à l'un des livres les plus mal écrits, ou les plus dénués d'intérêt de l'année. Ç'avait déjà été le cas ces dernières années, avec, notamment, *les Mandarins* de Simone de Beauvoir[1], *les Racines du Ciel* de Romain Gary, et certain roman de M. Patrick Walder dont j'avoue avoir oublié jusqu'au titre. C'est encore le cas cette saison, où le Goncourt est allé au livre de M. André Schwarz-Bart, *le Dernier des justes* (Ed. du Seuil). D'éminents judaïsants — dont M. André Sandauer, dans *les Lettres Nouvelles* — ont souligné les erreurs et les « emprunts » discutables dont fourmillerait ce *Dernier des justes*. J'avoue mon incompétence en la matière. Ce qui me paraît beaucoup plus grave, c'est que M. André Schwarz-Bart écrit encore plus mal que les précédents lauréats du Goncourt. Exemples de son style (?) : « *Elle ne regardait dans l'amour que les preuves de l'amour, pourvu que répétées* », « *Dans un corps gracile, il affichait deux yeux ronds* », « *Un ventre qui palpitait avec une sorte de hoquet intérieur* », « *L'enfant se tenait devant la terrible chemise brune, si petit qu'il en semblait servilement aux pieds* », etc., etc... En d'autres temps, de telles horreurs eussent suffi à faire condamner leur auteur sans appel. En 1959, elles lui valent le Prix Goncourt, comme si la cacographie était, désormais, un titre de gloire.

Dans le même temps, le *moins* « coté » desdits grands prix de décembre, l'Interallié, va au *meilleur* livre de l'année, *Un singe en hiver*, d'Antoine Blondin (Ed. de la Table Ronde). Il a beaucoup de talent, Blondin — et c'est là chose plutôt rare, ces années-ci, où il ne se publie, bon an mal an, que deux ou trois livres tout juste lisibles. *Un singe en hiver* est mieux que lisible : ce roman mélancolique et drôle (ce n'est pas incompatible : l'humour, rose ou noir, est souvent le masque que se donnent une certaine tristesse, une certaine pudeur ; encore y faut-il une grâce qui n'est pas tellement répandue), ce roman narquois et déchirant tout ensemble est peut-être aussi le meilleur livre de son auteur.

Mais je n'ignore pas que c'est là poser le problème de manière tout à fait anachronique, en un temps où le « message », où l'« authenticité » du « témoignage » d'un écrivain (comme on dit comi-

quement) passent pour compter infiniment plus que son talent, et où les centaines de milliers de lecteurs de Mme Françoise Sagan, critiques compris, semblent tenir pour négligeable le fait que l'auteur d'*Aimez-vous Brahms...* écrit beaucoup plus mal que ses glorieux ancêtres, de Marcel Prévost à Delly. La question n'est pas là, me dit-on. Le succès de Sagan, le Goncourt sont des « phénomènes sociaux » (c'est ce que j'ai entendu, de mes oreilles, un cuistre déclarer à la tribune radiophonique « Le Masque et la Plume »). La vraie question, les vraies questions sont les suivantes (je cite l'éditorial d'un grand hebdomadaire littéraire) :

« *Un roman est-il une œuvre d'art ? L'écriture doit-elle primer le sujet ou le fond, la forme ? L'authenticité du thème est-elle plus importante que le style ? Le « témoignage » du romancier doit-il l'emporter sur sa qualité de prosateur ?* »

Mille excuses : j'avoue être de ceux pour qui « ces vieilles et obsédantes questions » ne se posent pas ; de ceux pour qui, comme dit Jacques Chardonne, « écrire mal, c'est mal penser ». Mais il est bien évident que je n'entends pas grand-chose à la « mission » de l'écrivain en général et du romancier en particulier... Tant pis pour moi.

De quelques romans " audacieux "

Livre « maudit » voué à l'enfer des bibliothèques, *Histoire d'O* n'en a pas moins exercé une influence manifeste sur la littérature romanesque de ces dernières années. Cela va du plagiat avéré, avec *L'Image* de M. Jean de Berg (Ed. de Minuit), aux « remakes » approximatifs, avec *Fort Frédérik* de Mme Françoise de Ligneris, *Aux pieds d'Omphale* de M. Henry Raynal et *Le Dieu des mouches* de M. Frédérick Tristan (tous trois aux Ed. Grasset). La mystérieuse (?) Pauline Réage n'a pourtant rien à craindre de ses imitateurs, dont les ouvrages sont à *Histoire d'O* ce que le film de M. Roger Vadin est aux *Liaisons dangereuses* de Laclos.

L'érotisme glacé et brûlant à la fois d'*Histoire d'O* n'était que le masque noir d'une passion amoureuse sans doute dérisoire mais qui, comme celle de Tristan (le vrai, pas M. Frédérick) ou des héros d'Emily Brontë, devait sa puissance maléfique à son aberration même. La protagoniste d'*Histoire d'O* vivait — ou faut-il dire : mourait ? — jusqu'au bout son « amour fou » et, par là, nous y faisait croire. Les personnages des autres romans que j'ai cités ne sont que des pantins déguisés en monstres sado-masochistes, tout de même (j'y reviens) que les personnage de M. Vadim ne sont que des petits bourgeois, très « nouvelle vague », déguisés en libertins du XVIIIe (siècle) ou du XVIe (arrondissement). Il ne suffit pas de « tomber » les demoiselles, à Megève, entre deux surprise-parties, pour être un nouveau Valmont. Il ne suffit pas de pasticher le style « glacé » de Pauline Réage pour refaire *Histoire d'O*. Il ne suffit pas, surtout, de prendre pour héros un monsieur qui aime à fouetter les dames (ou vice-versa) pour éclairer d'un jour nouveau les abîmes de l'univers érotique, devenus d'ailleurs, depuis belle lurette, lieux aussi connus et aussi fréquentés que le hall de la gare Saint-Lazare...

Curieuse rencontre

Il y a une étrange similitude de sujets entre le roman de Mme Geneviève Gennari *Journal d'une bourgeoise* (Ed. Grasset) et celui d'Angus Wilson *The Middle Age of Mrs Eliot*, paru en Angleterre il y a un an et dont la traduction française vient de paraître aux Editions Stocks sous le titre *Les Quarante ans de Mrs Eliot.* Tous deux ont pour héroïne une « grande bourgeoise » qu'un soudain veuvage oblige à affronter la solitude, une « gêne » relative et, à travers elles, les réalités d'un monde qu'elle avait, jusqu'alors, ignoré. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas : il peut fort bien s'agir d'une coïncidence ; il est parfaitement possible que Mme Gennari n'ait pas lu le roman d'Angus Wilson lorsqu'elle écrivit le sien. Le rapprochement de ces deux ouvrages n'en est que plus instructif.

Mme Geneviève Gennari ne manque pas de mérites. Elle écrit mieux que Françoise Sagan (ce n'est pas difficile), elle sait se garder du jargon dont usent si volontiers les écrivaines « féministes » *alla* Simone de Beauvoir, comme du pathos où tombe hebdomadairement Mme Françoise Giroud. Cela dit, son livre n'en ressortit pas moins, par plus d'un trait, à cette littérature de suffragettes don on nous accable depuis quelques années et qui tend à présenter le « deuxième sexe » comme une manière de classe opprimée, de « prolétariat » psychologique, ou de « race » colonisée par l'Homme, s'élevant peu à peu à la conscience de ses droits méprisés et à leur revendication. Ces balivernes idéologiques font sourire les hommes *et les femmes* dotés d'un minimum de bon sens et de sens de l'humour, pour qui la « lutte des sexes » est une calembredaine, pour qui, aussi, les représentants des deux sexes ne sont pas supérieurs ou inférieurs les uns aux autres, mais tout bonnement différents et complémentaires.

Ce problème qui n'en est pas un, un grand romancier tel qu'Angus Wilson ne songe pas une seconde à le poser, et c'est ce qui fait l'intérêt et la « classe » d'un roman tel que *Les Quarante ans de Mrs Eliot*. Ici, l'on ne songe pas à s'interroger sur la condition féminine en général, sur le rôle et la place de la femme dans la société bourgeoise en particulier — mais on s'attache à *une* femme et à son destin, à ses rapports avec autrui ; je veux dire, pour parler comme les savants, au comportement *in vivo* (et non *in vitro*) de quelques êtres dotés, par le romancier, d'une existence personnelle, d'une individualité originale. N'est-ce point là, finalement, tout ce que nous attendons d'un roman « réussi » ?

Et cela me ramène à mon point de départ (il ne faut pas se lasser de répéter ces vérités qui, pour être premières, n'en sont pas moins redevenues assez non-conformistes...) : la « mission » essentielle de l'écrivain, c'est peut-être, simplement, d'avoir du talent — le reste lui étant donné par surcroit...

Claude ELSEN.

---

(1) Dominique Aury, que j'aime bien et qui est l'un des premiers critiques littéraires de ce temps, m'assure à ce propos que le style détestable des *Mandarins* est *voulu*, et que Madame de Beauvoir a souhaité, en écrivant mal, « exprimer l'enlisement dans la banalité de la vie quotidienne ». Moi je veux bien. Mais cet « enlisement » et son expression expliquent-ils, justifient-ils aussi les fautes *d'orthographe* et de syntaxe élémentaire dont grouille chaque page des *Mandarins* ?

LES SPECTACLES

La plus belle histoire d'amour

La publicité annonça à grand fracas le film de Stanley Kramer « On the Beach », « Le dernier rivage ». L'Amérique souhaite assurément la plus grande diffusion pour ce film où elle a mis beaucoup d'elle-même et de ses craintes. De la valeur purement cinématographique de cette bande on peut discuter, mais elle raconte à coup sûr la plus belle et la plus grave histoire d'amour qui se puisse imaginer, puisque c'est l'histoire d'amours confrontées avec la mort — avec la mort du monde.

Un conflit atomique vient d'avoir lieu, subit, foudroyant. On n'a pas même pu déterminer qui l'avait provoqué. Sans doute un poste de guet a-t-il cru distinguer sur les écrans de ses radars le signe de quelques fusées en marche. Il ne disposait que d'une fraction de seconde pour presser le bouton de riposte. Cette fois il y eut bien quelque chose sur les écrans de l'adversaire. Et à son tour... Toutes les machines fonctionnèrent si bien que bientôt ce fut le silence, le grand silence sur la planète. Une immense nappe de nuages radio-actifs a éteint les continents les uns après les autres. Seule l'Australie a momentanément survécu, ses

derniers habitants ont un sursis de quatre ou cinq mois... selon les conditions atmosphériques.

Et l'action se situe en 1964 !

Il ne s'agit pas le moins du monde de catastrophes à la *Métropolis*, il s'agit à peine d'un film d'anticipation. Ce qui est terrible dans cette histoire de demain, c'est sa simplicité. Le vrai sujet ici, ce sont les derniers gestes des derniers hommes avant une mort certaine.



Un sous-marin à propulsion nucléaire de l'U.S. Navy quitte l'Australie où il a pu se réfugier pour une longue mission de reconnaissance au long des côtes américaines. Il doit relever la teneur des différentes zones en radioactivité, mais aussi tenter d'identifier l'auteur d'un mystérieux message, peut-être là-bas le survivant du miracle.

Ces hommes dans leur coque étanche contemplent, à travers le périscope, un monde mort, celui où ils ont vécu, où ils ont aimé. Rien n'est plus beau que l'entrée à San Francisco. Le sous-marin glisse entre des quais figés. C'est une des images les plus pathétiques du cinéma que celle où les hommes aperçoivent les rues de la ville. Ailleurs il y a peut-être des ruines, ici c'est le vide. Les voitures sont rangées le long des rues. On sent encore la vie qui était là et c'est la mort. La même impression se dégage lorsqu'ils découvrent l'émetteur mystérieux : les machines fonctionnent encore dans un univers d'où les hommes ont disparu.

Le film est construit sur l'opposition entre ces images et celles d'Australie où la vie se poursuit. Là rien ne semble changé, sauf une certaine solidarité dans l'air, une certaine attente, une certaine anxiété. Chacun goûte la fin de sa vie et il en naît une gravité

légère, bouleversante. Les jeux au bord de la plage, les rires, les gestes quotidiens, l'amour, la solitude, tout cela qui va finir et qu'on s'arrête parfois brusquement pour mieux contempler, comme saisis d'étonnement. Au dernier instant chacun retourne à ce qui a trompé sa solitude : le vieil homme à la partie de billard dont ses camarades ont déjà disparu, le célibataire à sa voiture. Chacun n'a pas la chance de retourner à son amour. Mais beaucoup le cherchent avant de disparaître.

On n'oubliera pas de si tôt le magnifique visage d'Ava Gardner. Avec Gregory Peck et Fred Astaire, elle fait une magnifique création. C'est la femme de... trente-sept ans, qui a beaucoup vécu, que l'on croît forte et qui l'est, mais qui, dans ces moments, se prend à chercher quelque chose d'autre. L'amour dont elle n'a eu que les simulacres ? peut-être. Mais ce n'est pas alors un amour de vingt ans. C'est bien un amour de trente-sept ans, fait de plus de gravité, plus de tendresse, un peu de complicité aussi, qui cherche moins à être protégé qu'à échanger, à *voir* ensemble, pour lui donner plus de prix, tout ce monde qu'on a tant aimé et qui va vous être enlevé. Ava Gardner nous rend admirablement l'image meurtrie de ce lucide amour d'adieu.

Il est encore temps... Ces mots flottent encore sur une bannière alors que les hommes ne sont plus là. Ainsi se termine ce film qui donne à tous les autres problèmes d'autres dimensions et d'autres perspectives.

Bernard VORGE.

Imprimerie Maurice MIDOL, Montargis (Loiret)
N° d'impression : 44. Dépôt légal 1er trimestre 1960.

e,
e,
e-
e-
a
le
a-
r-
le

ge
e,
...
ôt
ad
le
as
e-
un
o-
er
ui
e-

ur
à.
es
ti-

—
60.